T. XXXVII. N° 3. *PARIS, 157, Boul. Saint-Germain (6e)* 1er Mai 1929


# la Revue universelle

JACQUES BAINVILLE, DIRECTEUR


## Souvenirs d'Afrique

*S. A. R. Mme la duchesse d'Aoste aime passionnément la vie libre et nomade de l'explorateur. « C'est en Afrique, écrit-elle, qu'il faut aller respirer, rêver et allonger les heures par l'infini des sensations. L'âme s'y élargit, magnifique, au-dessus de l'infirmité terrestre en une prodigieuse communion avec l'Être suprême. L'air même est plein d'une sérénité divine! »*

*Cet attrait de l'Afrique a été si profond que la princesse a fait six voyages à travers le continent noir : dans l'Est africain, le Tanganiska, la région des lacs, l'Ouganda, le Soudan, la Somalie italienne, l'Érythrée, enfin l'Afrique occidentale française, descendant le Niger, visitant le Tchad, puis revenant à la côte par le Chari, l'Oubanghi, le Congo. Plusieurs de ces voyages ont fait l'objet de relations publiées avant ou immédiatement après la guerre, lorsque Son Altesse Royale put se libérer de son inspection de la Croix-Rouge italienne; mais le carnet de route du voyage en Afrique occidentale française n'a jamais été imprimé, l'auteur l'a simplement communiqué à quelques amis. Son Altesse Royale a bien voulu nous autoriser à en publier les pages suivantes :*

### La descente du Niger.

*En chaland. Sur le Niger,* 19 *janvier* 1922. *A bord de la* Gazelle. — Nous naviguons jusqu'à dix-huit heures, sans autre incident qu'une chute dans l'eau de l'un de nos laptots.

Ils rament bien et fort avec un mouvement parfait d'horloge ; tous au même instant plongent la perche dans l'eau jusqu'à toucher le fond, y appuient leur long bambou pesant de toute leur force ; ils poussent sans bouger de place, donnant un mouvement rotatif de la taille et des reins. Il est curieux de voir de loin toutes ces perches en l'air se détachant sur le ciel, puis disparaissant dans l'eau. L'effort imprime au bàteau plat un élan un peu brusque et de courte durée. Il faut quelque temps pour s'habituer à ce mouvement qui donne une impression d'instabilité curieuse.

Aucune imagination, si les yeux ne l'ont vu, aucune description ne saurait rendre le miracle de couleurs que le ciel nigérien nous a montré ce soir lorsque le soleil, passant du bleu au rose, de l'ocre au cuivre, inondant l'eau de lumière colorée, eut décliné vers l'horizon.

Le ciel est merveilleusement clair, partout les étoiles scintillent comme des diamants sur du velours. Mais la lune qui décroît n'est pas encore levée, le pilote a peine à choisir sa route et trois fois avant l'arrêt je sens la coque racler le fond du fleuve ; le flot bat ses flancs, et les hommes se mettent à l'eau avec des cris pour tirer et pousser.

La lune a un air étrange ce soir. Elle est nue. Les nuages cherchent à la vêtir, mais elle les déchirera aussitôt. Entre les groupes sombres des boqueteaux, le sable de la rive fait de longues traînées blanches.

Au dehors, tout dort, tout repose, seul chante le battement de perches plongeant au sein des flots, et qui semble la palpitation d'Ea portant le navire. Seules chantent les étoiles formant mille gerbes de blé d'or au-dessus du chaland. Seuls chantent les voiles pâles de la lune qui, dans un prisme divin, argentent le soir.

La nature est un miroir où chacun se retrouve, recevant d'elle la joie ou la douleur qu'il apporte.

*Sansanding, à bord de la* Gazelle. *Lundi*, 23 *janvier* 1922. — Il fait presque froid, là, sur notre banc de boue durcie et de rocher à fleur de terre. La voix du silence parle dans la transparence ambiante. L'air matinal écoute. Un frôlement de brise court entre les herbes. Bientôt le soleil grandit à l'horizon, inondant le fleuve d'une lumière chaude et dorée.

Repris la marche à 8 heures et demie. A 10 heures, Sansanding est en vue... et nous sommes échoués sur le sable.

Les pagayeurs se mettent à l'eau ; chacun conseille une manœuvre différente. « Hissa, poussa, tira », nous repartons après avoir plusieurs fois raclé le fond de notre plate carène. Nous dépassons Sansanding, et nous nous arrêtons un peu au delà.

A peine l'ancre est-elle mise et la planche baissée, qu'un cavalier noir, tout de blanc vêtu, arrive au galop. Il jette ses rênes à un laptot après être descendu. Il a les pieds nus, armés d'éperons. Il nous apporte le salut de son père, chef du village. Peu après, c'est le chef des pêcheurs qui nous offre des poissons, ces délicieux poissons qui foisonnent dans les eaux calmes du Niger.

Trente-cinq degrés centigrades dans le chaland ; l'air est pur, on ne ressent aucune chaleur.

Nous laissons décliner un peu le soleil, puis nous nous acheminons par la rive jusqu'à la place du village. Elle est presque vide à cette heure, et le marché ne se tient que demain. Pourtant les groupes que nous dépassons, s'ils sont assis, se lèvent respectueusement, et ceux qui sont debout se découvrent et nous saluent. On sent qu'aucun blanc ne vit ici, que les gens, loin de leur contact journalier, se conservent plus simples, meilleurs et plus respectueux.

Des Maures, venus ici avec des chameaux à la recherche du mil qu'ils ne cultivent pas, sont campés dans un coin. Ils nous regardent curieusement, mais eux aussi nous saluent.

Tous sont beaux, d'une beauté captivante ; des têtes de Christ durcies par la rude vie du désert.

Gens sans foi ni loi, n'obéissant qu'à leur caprice, sans autre maître que leur volonté, ces Maures, ces nomades m'attirent, me fascinent. Si j'étais jeune et forte, je les suivrais, j'irais avec eux, où? Je ne sais ! Mais loin, vers le centre, toujours plus loin, sans but, toujours marchant, allant, allant toujours.

Au fond de la place s'élève le palais du roi Bama-Mademba, mort il y a peu d'années. Il est à un étage. D'une terrasse, on domine la ville ; de hauts murs, abritant plusieurs bâtiments, et de vastes cours où, nous dit un aimable noir qui s'est érigé en guide, tous les citadins cherchaient refuge lors des incursions qui souvent venaient piller et razzier sur les bords du Niger. Le roi était aimé et craint ; il disposait de trois mille guerriers armés de fusils.

Notre guide s'exprime, non pas en petit sabir, mais en un

excellent français sans accent. J'apprends qu'il a été élevé en France à Toulouse, qu'il est instituteur ici et, enfin, qu'il est le fils du dernier roi de Sansanding. Un de ses frères, représentant d'une maison de commerce anglaise, a un magasin à Bamako ; il a une petite boutique ici même. Destinée curieuse pour la descendance d'une ancienne lignée qui a régné longtemps sur cette région du grand fleuve placide...

Et notre guide continue ; lui aussi déplore le bienfait de la civilisation.

« Du temps de mon père, dit-il, nous avions de belles cultures ; cela ne coûtait rien. Les prisonniers travaillaient, et il y avait à manger en abondance pour tout le monde. Maintenant il faut payer, on travaille peu et on a faim. »

« Et les prisonniers, qu'est-ce qu'ils sont devenus? » questionnai-je.

« On les a libérés, mais la plupart ne voulaient pas de leur liberté, ils ne sont pas partis, ils préféraient rester avec nous. Du reste, ajoute-t-il, chez nous, nous avons encore des serfs, fils de serfs. J'en ai un dans ma maison, que j'appelle mon jeune frère. Il a eu un fils le même jour qu'il m'en naissait un, il lui a donné le nom de mon fils. Il me consulte en tout, et, à mon tour, je lui demande toujours conseil ; il fait partie de la famille. »

Tout en causant, nous arrivons près de la mosquée. Comme toute la ville, elle est construite en pisé. La porte d'entrée est basse ; donnant sur un corridor tortueux, elle ne permet pas aux regards indiscrets de profaner les mystères de l'intérieur, d'où sort une psalmodie monotone et sans fin, celle de tout pays d'Islam répétant que Dieu est invisible, et que Mohammed est son prophète. Pauvre mosquée primitive, ruinée, fauve et brûlée par le grand soleil, et si touchante !

En revenant lentement vers nos flottantes demeures, nous rencontrons un musicien ambulant. Notre guide et fils de roi nous dit que c'est un Malinké de passage à Sansanding ; il est, pour l'heure, son musicien et le distrait avec sa guitare et son balatou ; plus tard, dit-il, lorsqu'il voudra retourner dans son pays il me demandera un cheval, que je lui donnerai, et il partira. Sa musique a un rythme curieux et entraînant ; son chant est aigu, c'est un chant de guerre pour exciter au combat. Il dit : « Les hommes qui

n'ont pas de courage, qu'on leur donne un pagne, car ce sont des femmes. »

D'une case voisine, une jeune femme écoute, formes très pures de beau bronze luisant au soleil.

Revenus près du grand fleuve tranquille, nous nous asseyons pour attendre la venue du soir.

L'heure est douce ; le silence des choses nous impose silence.

*A bord du chaland la* Gazelle, 25 *janvier* 1922. *Kobry.* — Des hautes herbes dorées par le soleil couchant, et puis des espaces de terre nue, craquelée et sèche d'où s'élèvent des buissons entourant des arbres verts aux larges feuilles luisantes. De leurs plus hautes branches, des plantes grasses retombent en cascades.

D'autres groupes d'arbres plus bas sont des « gagia » couverts d'une floraison de petites boules jaunes qui embaument l'air d'un parfum pénétrant et doux.

Un coup de carabine a étendu dans une mare de sang un informe et disgracieux phacochère. D'un air de dégoût, notre guide contemple l'animal impur. Après une légère hésitation, il consent à le dépecer. Il est debout, grand gaillard mince et musclé ; il incline la tête, murmure une invocation. Il s'agenouille, tire son couteau, empoigne la queue du porc, continue pendant une longue minute à réciter Dieu sait quoi et crache deux fois sur la lame du couteau avec lequel il frappe la bête morte, dédaigneusement, sur la partie postérieure, sur le ventre, et sur la tête. Le sort étant jeté, un regard presque diabolique anime sa figure énergique ; sautant sur ses pieds, les bras hauts, il relève sur ses épaules le « boubou » blanc, se baisse, et avec une sûreté de main parfaite, découpe notre proie.

*Chaland* Gazelle, 26 *janvier* 1922. — Depuis que nous naviguons, à chaque jour, à chaque heure, presque à chaque instant, l'aspect de la nature change.

Tantôt les berges sont hautes et abruptes ainsi que des falaises. Tantôt des bancs de sable d'or qui s'en vont au loin s'étendent au ras de l'eau, puis ce sont des plaines immenses et sans routes, ou bien encore des arbres touffus dont les branches baignent dans les eaux du fleuve.

Et à chaque lever du jour, à chaque coucher du soleil,

c'est un enchantement nouveau. Jamais pareille, une orgie de couleurs ; c'est l'harmonie des teintes, ni vues ni rêvées, dont les yeux se remplissent jusqu'à éblouir l'âme ravie des merveilles d'une pareille nature.

Le soleil est couché, le crépuscule tombe. Sur une dune de sable, nos hommes sont réunis pour prier. Comme chaque matin, chaque midi, chaque soir, avec le même mouvement noble et tranquille, tout l'Islam s'incline vers La Mecque pour adorer Dieu et louer Mahomet son prophète.

*A bord* Gazelle, *vendredi* 27 *janvier* 1922. — Repartis hier soir à 20 heures, nous avons marché presque toute la nuit.

L'aube paraît, ligne orangée à l'horizon sur laquelle de grands palmiers se découpent en noir ; la pourpre fond peu à peu, le ciel pâlit et devient d'un blanc nacré.

Je suis étonnée de l'extrême propreté de ces villages indigènes. Les ruelles étroites formées par les murs de pisé qui entourent les cours et les maisons sont bien balayées ; pas de poussière ; pas un détritus ne traîne. Autre supériorité de ces races primitives ; elles respectent les arbres. Ici, on ne coupe pas les plantes qui sont dans l'alignement d'une rue, mais on leur fait place.

Chaque maison a une grande cour intérieure avec écurie et poulailler.

Ce soir, le soleil déjà disparu irradiait encore sur le ciel ces étranges couleurs si merveilleusement belles qui donnent au crépuscule du Niger une âme qui vous saisit, vous arrête, extasié, et vous pénètre jusqu'au plus profond de l'être. On se sent possédé par une force de beauté surnaturelle qui détache l'esprit de la matière et le transporte dans des régions éthérées.

Sur l'Orient, le voile de la nuit étend son ombre mystérieuse, mais la plaine est en feu. De grandes flammes s'élèvent, déchirant l'obscurité comme de monstrueuses langues qui cherchent à atteindre les cieux. Elles avancent par soubresauts. Les herbes sèches flambent, pétillent, disparaissent, et les flammes courent. Les buissons sont vite séchés, consumés et dévorés, les beaux arbres robustes et sains sentent la chaleur de loin et commencent à trembler, les flammes arrivent, s'arrêtent, s'acharnent, dansant une danse macabre autour de l'arbre qui ne veut pas mourir. Sous l'écorce sur-

chauffée, la sève monte, bout, la fait éclater avec des détonations sourdes. L'arbre souffre, se tord, sa tête s'incline, il tombe, il est vaincu. Les flammes, un moment attardées, repartent cherchant d'autres victimes pour alimenter leur vie et, derrière elles, laissent quelques brindilles incendiées qui folâtrent un instant dans les airs. Tout le reste est noir, triste : un champ de dévastation. Une cicatrice au milieu de la riante nature.

*A bord de la* Gazelle, *samedi* 28 *janvier* 1922. — Les oiseaux d'eau, qui jusqu'à présent étaient rares, deviennent légion, et varient à chaque tournant du fleuve. Sur les bancs de sable, de grands oiseaux aux longues jambes se promènent dignement en troupes de toutes les couleurs ; c'est à peine s'ils se lèvent à l'approche du chaland pour tournoyer dans l'air, et s'en aller paresseusement se reposer un peu plus loin.

Ce paysage est d'une sérénité divine et d'une splendeur écrasante. Le fleuve ! La brousse noire !... Pour quelques minutes, je leur confie à la dérive ma pensée meurtrie. Des rêves ! Toujours des rêves ! Et plus l'âme est ambitieuse et délicate, plus les rêves l'éloignent du possible. Chaque homme porte en lui sa dose d'opium naturel, incessamment sécrétée et renouvelée, et de la naissance à la mort, combien comptons-nous d'heures remplies par la jouissance positive, par l'action décidée et réussie?

J'ouvre la fenêtre de ma cabine sur le fleuve. En voyant miroiter ses flots argentés par la lune, il me semble que je vois couler ma vie devant moi, et de mon âme monte, non pas de l'amertume, mais une douceur mélancolique à la pensée d'être arrivée au but de ma course, et de savoir que je ne pourrai plus que revenir sur mes pas.

*Mopti, dimanche* 29 *janvier* 1922. — Tout dort encore lorsque nous nous arrêtons au bord de l'îlot où s'élève la ville de Mopti et où la rivière Bani rejoint le Niger.

La plaine qui entoure Mopti est jaune et sèche maintenant ; au-dessus d'elle souffle un vent fort qui soulève des trombes de poussière ; on en reçoit partout, dans les yeux, dans le nez, dans la bouche ; mais plus tard, lorsque les eaux débordées auront inondé quarante kilomètres d'un côté, quatre-vingt-dix de l'autre, ce seront les moustiques, paraît-

il, qui envahiront les lieux et rendront la vie insupportable. Chaque saison a ses avantages !

*Mopti. A la falaise de Saugha. Mardi*, 31 *janvier* 1922. — Il me semble, aujourd'hui, avoir vécu un beau rêve, ou avoir été transportée sur une autre planète. C'est à peine si une épaisse pelisse me préservait du froid de la nuit ; une course vertigineuse en auto nous emportait dans les ténèbres à travers la plaine.

Sorties de la brousse, des bêtes traversent la piste ; déformées par la clarté des phares, elles prennent des aspects fantastiques. Un instant aperçues, elles s'évanouissent dans l'ombre.

Au ciel de velours obscur, la Croix-du-Sud flamboie.

Bientôt se dessinent de noirs monticules tout à l'heure invisibles. Ils sortent du néant, se recréant avec tous les détails de leurs formes et de leurs contours. Ils s'éclairent, deviennent mauves, opalins ; le ciel tout entier est rose et gris, puis bleuâtre, et la plaine est pâle, tout unie. Enfin le faîte d'une montagne paraît s'incendier d'écarlate, et sur ce sommet privilégié, le soleil jaillit ; il s'élève comme une grande coupe lumineuse toute ruisselante d'un breuvage divin.

La course semble nous entraîner dans un précipice sans fond ; nous descendons par des pentes à pic, toutes droites, dans le vide. Une odeur de caoutchouc brûlé nous dit que les freins chauffent. Ventre à terre, un cavalier indigène nous précède ; on ne distingue que les sabots de son cheval et les vêtements flottants que la vitesse gonfle de vent.

Nous sommes au pied d'une falaise gigantesque ; elle semble presque hostile, écrasante de hauteur. La majesté des proportions, la noblesse des pierres, le silence sacré des lieux, tout nous envahit d'admiration.

Ici, le pays n'a pas d'âge. Le temps, depuis toujours, semble s'être déroulé dans une immobilité merveilleuse. Ces rochers titaniques sont tels encore que les laissa jadis quelque tempête géologique : leurs différentes couches bouleversées, effondrées dans un grand cyclone qui a détaché des blocs immenses en de formidables éboulements ; des crevasses déchirant le roc du haut en bas, détachant les montagnes l'une de l'autre pour les laisser, ainsi que de monstrueux îlots de pierre, au milieu de la plaine de sable.

A première vue, la falaise géante paraît inhabitée, puis les yeux, qui ont été éblouis par un ensemble si merveilleux, se fixent et cherchent. Brusquement, dans ce chaos, c'est une apparition de vie sauvage et primitive ; on est rejeté, non plus dans le souvenir de l'histoire, mais dans la mémoire obscure de la pré-histoire, alors que les mondes s'organisaient, et qu'un peu de vie apparaissait sur la terre. On est très loin, infiniment loin, et l'on rêve de violences animales dans la liberté première reconquise. Des hommes ont surgi, soudainement apparus dans le décor de murailles grises où il semble que la vie, depuis des milliers d'années, se soit cristallisée.

Dans les amoncellements des rochers gris tombés de la cime, des cases se dissimulent comme des repaires inaccessibles. A voir ces maisons adhérentes aux rochers comme des nids d'arondes appendus à la falaise, on ne comprend pas que des êtres humains aient pu les construire, qu'ils y grimpent chaque jour, qu'ils y naissent, y vivent, y meurent ! Plus bas, ce sont des villages entiers en miniature, tout gris sur les pierres grises ; ce sont des châteaux forts en pisé, crénelés, des enceintes entourant d'innombrables petites tours carrées, minuscules, coiffées de chapeaux ronds à pointe, semblables à ceux que portent les bergers « pheules ».

Autour de nous, un cortège s'est fait, formé de gens étranges, respectueux et fiers. Le grand chef nous escorte, suivi de son tam-tam, et nous voici escaladant la falaise par des marches inégales, taillées dans le roc. L'escalier monte, grimpe, tourne, disparaît entre deux murailles, traverse un chaos de pierres. Par intervalles, le défilé, entre les rochers qui surplombent, se rétrécit à tel point que le ciel devient invisible. Il y souffle une haleine froide.

Nous montons, montons toujours sur l'escalier enchanté qui s'allonge à mesure qu'on gravit. Les indigènes drapés de blanc, échelonnés sur chaque marche, font penser aux anges de l'échelle de Jacob.

Après une montée plus escarpée, et un passage plus obscur, nous débouchons en pleine lumière sur un plateau presque désolé où le vent est âpre.

L'enchantement qui, à chaque marche, nous avait soulevés un peu plus haut, dans la région de l'irréel, devient féerie !

Le soleil étincelle, et là, sur d'énormes rochers plats,

sont groupés des phalanges de diables : diables rouges, diables noirs. La figure couverte de masques fabuleux, ils dansent une danse démente au son d'une musique échevelée, puis, soudain, tout s'arrête, un grand silence se fait ; des voix graves entonnent une sorte de plain-chant. Le cortège se reforme, nous continuons notre route dans une atmosphère de songe, ne sachant pas si nous sommes encore sur terre, ou bien dans un rêve.

*A bord du chaland* Gazelle *remorqué par l'*Ibis, *entre Mopti et Niafonki. Vendredi* 3 *février* 1922. — Toute la nuit, la vibration de l'*Ibis* m'a dit que nous marchions. C'est une sensation nouvelle après tant de kilomètres conquis à la perche. Nous avançons plus vite, maintenant, remorqués par le vapeur, et gagnons beaucoup de temps, mais, malgré tous les soins que je mets dans ma vie à ne jamais contracter d'habitudes (le corps humain est si routinier), ce mouvement insolite trouble mon sommeil.

Le Niger devient plus étroit, l'eau plus profonde. Les berges plus élevées et déboisées laissent courir la vue à l'infini, des deux côtés, sur une grande plaine monotone et plate qui s'étend jusqu'aux limites de l'horizon ; dans la lumière chaude du jour, des troupeaux innombrables paissent.

De nouveau le Niger s'élargit ; tantôt des prairies de hautes herbes, tantôt des arbres jusqu'au bord de l'eau.

A 18 heures, nous nous arrêtons pour chasser des antilopes. Le terrain est bon, découvert ; mais parsemé de gros buissons ; nous voyons beaucoup de gibier : antilopes de marais, phacochères, oiseaux de toutes les espèces, lièvres, etc.

*A bord du chaland* Gazelle *sur le Niger. Niafonki, lundi* 6 *février* 1922. — L'*Ibis* lève l'ancre, emportant nos deux chalands.

A 18 heures on accoste. Le chef de village arrive. Les gardes de cercle se précipitent, les bergers pheules sont appelés ; on entame de grandes palabres au sujet des lions que nous chasserons demain.

*A bord du chaland* Gazelle *sur le Niger. Arabébé, mardi* 7 *février* 1922. — Cinq bœufs avaient été attachés dans la

brousse comme appât, victimes destinées au repas des lions. Il faut croire que ces maîtres de la forêt sont bien nourris et discrets ; cette nuit, aucun n'a rugi, pas un bœuf n'a été touché !

Avant l'aube, nous sommes sur la berge, armés de pied en cap. Bientôt après, nous traversons le fleuve en pirogue pour visiter les alentours ; hélas, tous les bœufs sont sur pied !

*Mercredi* 8 *février* 1922. Gazelle, *Arabébé*. — Avec anxiété nous attendons des nouvelles des lions.

Petit à petit les gardes de cercles, puis les bergers pheules reviennent au camp. Rien ! Personne n'a rien vu ! Rien entendu ! Les lions ont émigré.

Près du lieu où nous sommes arrêtés, sont arrivés cette nuit des Touaregs avec des troupeaux, des tentes, des femmes, des chameaux. Ils nous apportent du lait, et nous leur donnons du thé et du sucre dont ils sont très friands.

Ce sont de beaux hommes, tous plus grands que moi. Figures minces aux yeux perçants qui vous scrutent bien en face. Attaches fines. Peu de gestes. Nous visitons leur campement. Ils esquissent un combat entre deux guerriers. Ils se battent au sabre, protégés par leurs boucliers de peau d'orix. Ils sont lestes et agiles.

Pour nous faire honneur, ils sellent un chameau, sur lequel je me hisse, ce qui les amuse beaucoup. Mon Tesbi aussi les intéresse, et passe de main en main.

Lorsque nous les quittons, et que je leur fais des vœux transmis par l'interprète, ils me font déclarer par la voix du chef que je leur plais et qu'ils m'aiment. Ils déclarent aussi que je suis une grande « fama », ce qui veut dire « roi », et comme les indigènes ne sont pas forts en géographie, et que pour eux tous les blancs viennent de la France, ils remarquent : « En France, les blancs ont des rois et ils nous suppriment les nôtres. Pourquoi? »

L'*Ibis* nous remorque pendant quelques kilomètres, puis nous accostons à Niafonki.

Je m'étonne que les Français, si avancés dans les études archéologiques, n'aient pas encore envoyé une mission faire des recherches et des fouilles dans les nombreux tumuli qui se trouvent dans le cercle de Niafonki et de Godam. On reconnaît facilement leur emplacement en forme de ma-

melon inculte et recouvert de débris brisés d'ustensiles en terre cuite. On dit que ce sont des tombes égyptiennes. De ces sépultures, on a retiré des objets de bronze, parmi lesquels des bracelets d'une forme et d'un travail extrêmement anciens. Or, le bronze n'a jamais été ni connu ni travaillé le long du Niger, ni à l'intérieur du pays. J'ai aussi vu des perles en verre bleu, de ce bleu que les Égyptiens affectionnaient. On dit encore qu'on a trouvé des sarcophages en bois contenant des objets de toute sorte, bijoux d'or, poteries vernies, etc,.

*Kabara. 9 février* 1922. — Si j'aime les départs rapides pour la chasse avant le jour, je leur préfère peut-être encore les matins de « dolce farniente » où, paresseusement étendue, je fais ouvrir mes fenêtres sur le beau fleuve dont il me semble que pour un peu je fais partie, tant j'en suis près, et tant je me sens en harmonie complète avec la nature qui m'entoure.

Des deux côtés du Niger s'étend la plaine plate indéfiniment, et partout des troupeaux innombrables de chevaux et de bœufs. Tantôt paisiblement ils broutent ou ruminent, et tantôt, prise d'on ne sait quelle folie, une bête se met à galoper. Bientôt tout le troupeau suit à perdre haleine, se jette à la nage, passe des bras de fleuve, remonte sur la berge, reprend sa course frénétique, tandis que sur son passage toutes les bêtes se joignent à lui.

A 13 heures nous enfilons le chenal, l'*Ibis* stoppe, les chalands sont attachés à la queue-leu-leu. Nous avançons très lentement, le canal étant très étroit. A 14 heures, nous sommes à Kabara, Kabara, le port de Tombouctou. Je n'irai pas à Tombouctou aujourd'hui. J'ai besoin de recueillement pour préparer mon âme à voir la ville mystérieuse.

Pendant que les laptots dépouillent un caïman tué en route, nous faisons le tour de Kabara à pied ; on enfonce dans le sable jusqu'à la cheville. Le soleil décline à l'horizon, le ciel en est tout ensanglanté, puis il se teinte de nuages roses qui se reflètent dans les eaux mortes du petit port.

Ma chaise longue a été installée sur un banc de sable, je m'y étends paresseusement, je rêve : demain Tombouctou, le Sahara, les hommes bleus.

Un nuage de poussière arrête mon attention. Le nuage

grandit, s'approche ; il débouche sur la place : c'est le colonel Mangeot qui arrive de Tombouctou avec son escorte, lance au poing et, au galop, franchissant les obstacles, suivi de ses lanciers noirs. Le voilà qui arrive. Le thé est servi ; on cause des Touaregs.

Le jour s'est éteint, la lune jette son mystère sur toute chose. Le colonel prend congé, on se dit : « A demain. »

Déjà rentrée sur mon chaland, on me dit que Mme Mangeot arrive. Pour lui éviter de faire le tour de l'anse où nous sommes accostés, j'enfourche le cheval du colonel et vais à sa rencontre.

La nouvelle de mon arrivée s'est déjà répandue. A peine ai-je mis pied à terre dans le village qu'un chef touareg s'avance et me salue. C'est Chebboun qui, avec les hommes de sa tribu, a tué le lieutenant de vaisseau Hubert. Après les compliments d'usage, je passe en revue ses armes que j'admire. D'un beau geste, il retire de son bras le poignard à bracelet que ne quitte jamais un Touareg, me le tend pour que je le garde en signe d'amitié. C'est là un grand hommage et une extraordinaire preuve de déférence. Mon premier pas vers les Touaregs de Tombouctou est un triomphe.

Un mouvement se fait dans la foule qui nous entoure.

La lumière pâle mais éclatante de la lune éclaire fantastiquement une troupe de cavaliers et de méharistes qui dévalent de la dune à travers une petite rue si étroite qu'on ne comprend pas qu'il ait pu y passer tant de gens. A leur tête arrive en trottant un chameau magnifique plus haut, plus grand que tous, monté par une femme. Sans bruit, la bête docile s'agenouille : Mme Mangeot descend.

Ce soir, à dîner, rôti de caïman. R... déclare qu'il a la nausée rien que d'y penser ; moi je l'ai trouvé délicieux, semblable à du jeune veau très tendre.

*Kabar-Tombouctou*, 10 *février* 1922. *Tombouctou.* — Tombouctou la mystérieuse.

Tombouctou, la reine voilée.

Tombouctou, la porte du Sahara.

Tombouctou enfin ! Tombouctou, tu fus l'un de mes grands rêves africains. Salut !

Un peloton de lanciers noirs nous précède. Près de moi est le colonel, sur un cheval de sang ; j'ai voulu un cha-

meau car, dans mon rêve, c'était ainsi que je devais apercevoir Tombouctou la désertique ; autour de nous, galopent les Touaregs, cavaliers intrépides, soumis mais indomptés.

Affables et fiers, ils nous escortent, la face voilée, les draperies bleues au vent.

Ils entonnent un chant de combat. Deux jeunes guerriers éperonnent leurs chevaux, nous dépassent, descendent, bouclier et sabre à la main. Un duel s'engage. Les coups pleuvent, le bouclier les protège. Toujours courant, ils s'élancent en selle sans toucher les étriers. Nous avançons dans le sable. Mon cœur est en suspens, pris d'impatience, mais nous quittons la voie frayée pour nous enfoncer un instant dans la brousse. Ici, nous mettons pied à terre pour rendre hommage à la mémoire des héroïques victimes de la prise de Tombouctou, dont un monument rappelle les noms, et lorsque le colonel a fini de lire : « Et voici, dit-il, un de ceux qui, avec sa tribu, a massacré nos prédécesseurs. » Il indique, à mon côté, le chef Chebboun qui, si chevaleresquement, m'a offert hier soir son poignard.

Encore du sable, des gommiers verts, du sable à l'infini, une dune.

Nous nous arrêtons brusquement. Là-bas, dans la brume de l'aube, Tombouctou ne fait qu'une avec son désert ! Mon cœur la reconnaît. Mon âme lui appartenait déjà, tout mon cœur est à elle.

C'est bien la vieille cité fantastique. Prête à crouler en cendres, avec ses milliers de maisons de terre, toutes choses aux contours mous et presque sans formes, se mêlant, s'allongeant, se fondant en un tas imprécis d'une même nuance grise finement rosée, d'une même teinte sous la lumière du matin, elle s'annonce invraisemblable et charmante autant qu'un vieux conte oriental.

C'est peut-être à son antiquité que la calme cité doit sa parure de silence et de méditation.

Le quartier européen est pavoisé, nous passons sous un arc de triomphe soutenu par des plaques de sel du Tchad. Nous faisons à cheval le tour de la ville, et revenons déjeuner chez le colonel et chez Mme Mangeot. Comme j'avais exprimé le désir de voir des produits du pays, c'est un défilé sans fin de vendeurs de toutes sortes, mais les objets les plus intéressants sont ceux que je dois à l'amabilité et à la générosité de Mme Mangeot.

Le temps passe rapidement, nous avions beaucoup de projets, mais il est tard ; nous remontons, qui à cheval, qui à chameau ; escortés de la troupe noire et des Touaregs, nous reprenons le chemin de Kabara.

Après la mort splendide de la lumière du jour, une autre lumière pâle, mais éclatante, éclaire notre retour. La lune donne à toutes choses des formes étranges. La nuit est silencieuse. Et derrière nous se déroule la chevauchée fantastique des cavaliers bleus. Sous la lumière lunaire, leurs armes brillent, leurs yeux luisent, et les ombres des chameaux s'allongent sur le sable.

11 *février* 1922, *Kabara, Tombouctou.* — Sur la place du village de Kabara, les chefs touaregs avec leurs hommes sont déjà réunis.

Dans la petite ruelle qui mène à la mosquée, ce sont deux rangées de murs tendant toutes droites leurs lignes monotones. Une ruelle pleine de soleil et de silence ; des rues endormies qui semblent des chemins de rêves où frémit le souffle ardent du désert.

Dans l'ombre, sans mouvement, un vieil homme se tient immobile. On dirait qu'il ne peut plus se détacher du mur qui le soutient et dont il semble faire partie. C'est un marabout très sage et très ancien, si ancien, que, tenant pourtant son tesbic, il n'égrène plus sa prière que le long de son âme. Il me tend ce chapelet d'Islam aux grains aromatiques couleur de désert.

« En amour, la seule victoire est dans la fuite », a dit Napoléon. Fuirai-je Tombouctou pendant que j'en ai encore la force? Si je ne partais pas, je resterais prise dans les mailles du filet tissé de charmes par cette enchanteresse. Donc je vais la quitter ; mais il me faut la revoir encore une fois, la revoir toute, m'imprégner d'elle, remplir mes yeux de sa vision, emporter en moi son essence, et ses multiples visages. Partout je vais, lui portant mon tribut d'hommage : à chaque rue, à chaque angle, j'incline la tête en signe de reconnaissante vénération.

Sur le désert infini, je jette mon regard avec toute mon âme, pour me donner et pour être prise, et puis, avec une promesse et un espoir de retour, je sors de Tombouctou.

Un instant nous faisons halte pour regarder en arrière, dire adieu à cette ville qui va disparaître. De nulle part

jusqu'à ce moment, je ne l'avais ainsi vue d'ensemble, ni si grandie, ni si étrange dans le recul favorable aux enchantements de la lumière.

Un temps de galop nous amène rapidement, trop rapidement, à Kabara. Et de nouveau, mettant pied à terre, nous voïci au milieu des notables et des chefs touaregs.

Le soleil qui descend vite nous oblige à abréger les adieux, car il faut passer le canal avant la nuit. Avec un sympathique regret, je serre la main du colonel et de Mme Mangeot ; on démarre, et tant que nous sommes en vue, ils sont là debout, tandis que les Touaregs tiennent la main levée haut en signe de salut.

Contrairement aux Arabes qui ne considèrent leurs femmes que comme machines à reproduction, comme objets de luxe et de volupté, ou aux noirs qui se servent des leurs comme de bêtes de somme, les Touaregs ont l'admiration et le respect de la femme. Les femmes de leurs tribus sont toujours consultées, elles ont place au conseil.

Les Touaregs sont galants vis-à-vis de la femme, et tout comme les Européens, ils ont grand plaisir à faire visite aux femmes blanches. Ils vont les voir, s'assoient, s'installent, causent, et leur font des compliments fort bien tournés.

Le voile du crépuscule tombe, ma vue se trouble, et peut-être aussi mes idées.

Tombouctou enfin, Tombouctou la mystérieuse m'a été révélée.

HÉLÈNE DE FRANCE, DUCHESSE D'AOSTE.

*(A suivre.)*

# Autour de Marcel Proust [1]

I

J'étais en « seconde », à l'École Bossuet, à cet âge où l'on n'est plus un enfant, où l'on n'est pas encore un jeune homme ; en quelques mois, j'avais beaucoup grandi et l'on croyait que j'avais dix-huit ans, ce qui me rendait fier, car en réalité j'avais quinze ans. M. Albert Besnard venait de faire mon portrait, représentant avec grâce cette époque de la vie où se mêlent en parties égales timidité, témérité, naïveté, vanité, sottise ; et j'étais insupportable parce que, à l'occasion de ce portrait, j'avais eu mon premier smoking, réservé aux sorties du soir : bien entendu je ne sortais pas le soir, mais ce smoking me donnait un grand désir d'indépendance et me faisait rêver à une vie qui ne pouvait pas encore être la mienne. Le jeudi, où recevaient mes parents, je ne dînais quelquefois à table que pour être le quatorzième au dernier moment. Ma seule distraction (qui me rappelait les jours charmants de mon enfance) était, ce même jeudi, de faire dans l'après-midi des courses avec ma mère, comme autrefois (passé qui me semblait lointain et qui ne remontait qu'à six ou sept ans), car le dimanche était un jour humiliant où mes plaisirs étaient ceux de ma jeune sœur, — Châtelet, Nouveau-Cirque ou Bois, suivant la saison, — jour assombri dès quatre heures par la perspective du lundi, avec une parenthèse agréable le soir, la pré-

sence de M. Edmond de Goncourt au dîner de famille me donnant une vague impression de « dîner en ville ».

Mon père, malade, n'aimait pas à entrer dans un salon en s'aidant de sa canne ou du bras de quelqu'un ; ma mère, qui ne voulait pas le quitter, ne sortait plus le soir. Mes parents ne faisaient d'exception qu'en faveur de deux ou trois maisons où le mot d' « intimité » n'était pas un piège pour présenter à un public curieux un homme illustre en liberté et où l'amabilité des hôtes ferait oublier à mon père l'ennui de s'éloigner pour quelques heures de sa table de travail. De ce nombre étaient M. et Mme Arthur Baignères.

C'est à un dîner chez Mme Arthur Baignères que mes parents firent la connaissance de Marcel Proust. Je me rappelle ce soir-là comme hier. Mon père, chez lui, en habit, nouant sa cravate blanche tout en parlant avec son secrétaire, son fidèle Jules Ebner ; ma mère, chez elle, dans une robe de satin rose brochée de fleurs roses, recouverte de tulle pailleté (la mode était aux robes « Empire »), une branche d'orchidées contre le décolletage carré, et fixant dans ses cheveux un bijou surmonté d'une aigrette noire. Je revenais du collège, je ne m'étais pas encore lavé les mains, je sentais l'encre, et j'allais de chez ma mère chez mon père, surveillant avec mélancolie ces préparatifs et les enviant. Je savais que j'allais dîner avec ma sœur et son Anglaise, qu'après il me faudrait finir une version latine et me coucher vite pour me lever demain à 6 heures et demie.

Pourtant, ces soirs-là, je ne m'endormais pas avant le retour de mes parents et quand j'entendais le bruit du porche ouvert puis de la voiture roulant dans la cour, mon cœur battait. Ma mère, comme toujours, vint m'embrasser et me raconta le dîner. Je m'imaginais volontiers des féeries, des récits étonnants, et les noms avaient pour moi une importance extraordinaire. Dans ce temps-là, je n'écrivais pas encore mon *Journal*, mais je faisais des « listes de noms » qui consternaient quelquefois le surveillant de l'étude, au collège, quand il me les confisquait et se trouvait en face de noms dont quelques-uns, grâce à leur célébrité, lui rappelaient à la rigueur des « Morceaux choisis », les autres rien du tout, mais fixant dans mon souvenir les figures des rares personnes qui faisaient attention à moi.

Je posai donc à ma mère les questions habituelles : « Était-ce amusant? Qui y avait-il? Le dîner était-il bon?

Où est le menu? » Ma mère trouvait toujours le dîner amusant, excellent, mais souvent elle oubliait de me rapporter un menu. Quant aux convives, ce soir-là, elle me dit : « Il y avait cinq ou six personnes, entre autres M. Robert de Montesquiou et un garçon charmant, d'une amabilité rare, extrêmement lettré, qui s'appelle Marcel Proust... — Qui est-ce, maman? — Mais je te le dis : il est le fils du professeur Proust, il doit avoir vingt-trois ou vingt-quatre ans, il est un ami de Reynaldo et viendra un de ces soirs avec lui... Dors vite, mon pauvre chéri, il est tard...

M. Reynaldo Hahn venait souvent à la maison, mes parents l'aimaient infiniment et quand il venait dîner, M. Edmond de Goncourt disait à mon père : « Il n'y aura pas moyen de parler au maître de maison, le petit Hahn sera là, lui fera de la musique tout le temps, et nous n'existerons plus. » (Je crois que c'était vrai ; les mélodies de M. Reynaldo Hahn et sa voix avaient pour mon père la douceur d'un plaisir, et sur son mal la force d'un anesthésique.)

Je m'endormis et ne pensai plus à Marcel Proust, seulement je l'inscrivis le lendemain — à tout hasard et prématurément — sur mes « listes ».

Un ou deux jeudis plus tard, en même temps que M. Reynaldo Hahn (qui, malgré sa jeunesse, m'intimidait parce qu'il vivait loin de l'atmosphère de prisonnier sur parole qui était la mienne quand je semblais libre), je vis entrer un homme très jeune (plutôt qu'un jeune homme) au teint d'une pâleur lunaire, aux cheveux absolument noirs, aux moustaches aussi noires, à la tête un peu forte, penchée sur des épaules étroites. Ses yeux trop grands avaient l'air de tout regarder à la fois, sans rien fixer. L'une de ses mains était gantée, l'autre tenait un gant blanc à barrettes. Il salua ma mère, mon père, avec une courtoisie et une aisance que j'enviai, se fit présenter aux personnes qu'il ne connaissait pas, et m'adressa quelques paroles polies (j'avais été « le quatorzième », ce qui entraînait pour moi le droit d'aider à servir le café et les liqueurs et de m'attarder un peu). Puis j'allai me coucher, le cœur gros, écoutant pendant que je m'endormais un rythme lointain de piano.

Le lendemain, j'entendis ma grand'mère (que Marcel Proust devait aller voir si souvent par la suite) déclarer « qu'elle n'avait jamais rencontré un jeune homme aussi

aimable, aussi bien élevé que ce petit M. Proust ».

Marcel Proust revint encore une fois (on était « douze » et je ne parus pas), puis il fut invité à dîner et répondit séparément à mes parents. Voici un passage de sa réponse à mon père (1) :

*...Je ne peux pas vous dire, monsieur, combien je suis touché de votre bonté. Mes plus beaux rêves, quand j'étais enfant, n'auraient rien pu me permettre d'aussi invraisemblable et d'aussi délicieux que d'être aussi gracieusement reçu un jour par le Maître qui m'inspirait déjà une admiration et un respect passionnés,*

*dont je vous prie*, etc...

Ce soir-là, je dînais à table, et la présence de Marcel Proust me rendait plus gauche et plus timide encore que je n'étais. Le surlendemain je reçus de lui un mot « pour me remercier de lui avoir montré de jolies fleurs » (en réalité une pauvre aquarelle, d'affreux iris « stylisés »). Son papier était bleu, chiffré de blanc, et les signes généraux de son écriture les mêmes que ceux de ses lettres de 1922.

La fin de mai était arrivée, mes parents allaient partir pour Champrosay.

Une heureuse bronchite m'épargna ces deux mois d'internat et mes parents décidèrent qu'à « la rentrée » j'aurais un professeur qui me ferait faire *ma* rhétorique et l'année suivante *ma* philosophie ; entre temps j'irais à l'académie Julian pour apprendre le dessin.

Dans le courant de l'été, Marcel Proust et M. Reynaldo Hahn vinrent voir mes parents à Champrosay entre deux trains ; je les aperçus à peine et leur en voulus un peu, je crois, de m'avoir traité comme un gamin sans importance.

A la fin d'octobre, quand les jeudis de la rue Bellechasse recommencèrent, Marcel Proust vint bientôt et, tout de suite, me sentant presque libre, je me sentis aussi moins gêné avec lui. Presque libre, puisque, grâce à la bonté de mes parents, à leur compréhension de ma nature (il est rare que les parents comprennent leurs enfants, les différencient, ne les nivellent pas suivant l'égalitarisme français), j'avais une certaine indépendance quant à mes heures de sortie et de

(1) Évidemment Marcel Proust avait déjà une personnalité pour que les quelques lettres adressées à mon père, et celles, plus nombreuses, adressées à ma mère par ce jeune homme inconnu eussent été, dès cette époque, soigneusement gardées, et classées parmi les « autographes ».

rentrée (sauf le soir, naturellement) et une indépendance plus réelle que celle de la plupart des garçons de mon âge, grâce à mon frère aîné, à mon cher Léon, dont, à l'insu de mes parents, la générosité faisait de ma classique et suffisante pension de tout jeune homme une rente de jeune monsieur.

*
* *

Avant la fin de cette année-là (ce souvenir est pris dans une brume de fin d'automne, dans du froid humide), je reçus un « petit bleu » de Marcel Proust qui me demandait si je pourrais venir le voir le jeudi suivant vers cinq heures ; (j'avais gardé du collège l'habitude de considérer le jeudi comme un jour de congé, je délaissais Julian le matin et trouvais mille prétextes pour que mon professeur me laissât libre, ce qui me permettait de sortir souvent ce jour-là avec un de mes chers amis, M. Albert Flament, l'après-midi). J'étais heureux de cette invitation et intimidé par elle, heureux à cause du prestige dont se parait pour moi Marcel Proust, intimidé parce que je pensais qu'il habitait une maison immense et magnifique (supposant que le 9 du boulevard Malesherbes faisait partie du bel hôtel Maillé, qui s'élevait alors à l'entrée du boulevard). Je croyais, j'ai longtemps cru que les gens que je ne connaissais pas ou que je connaissais peu avaient tout mieux que moi, savaient tout mieux que moi, et même depuis que je sais que c'est souvent vrai mais enfin pas toujours, mon premier instinct serait encore tenté de le croire. En réalité, les parents de Marcel Proust habitaient un joli appartement au fond de la cour. Mon nouvel ami me reçut dans sa chambre (sa mère avait une visite, son père travaillait dans l'autre salon) et une aimable vieille femme en bonnet, Françoise, l'immortelle Françoise, qui s'appelait d'ailleurs Françoise, apporta une assiette de gâteaux.

Marcel Proust, déjà, entendait souvent ce qu'on ne lui disait pas, et, devinant ma timidité après un premier essai de conversation très vague, il me dit : « Tenez, je vous ai préparé quelques photographies de gens célèbres, des actrices, des écrivains, des artistes, cela vous amusera peut-être, et aussi ce livre. » Je regardai vite les portraits (peu de choses m'ennuyaient autant que de regarder des photographies) et je feuilletai le livre, relié en soie, un livre

qui contenait, dans ce morceau d'une ancienne robe à elle, beaucoup de photographies de Mme Laure Heyman (1).

J'osai dire à Marcel Proust que cela ne m'amusait pas beaucoup — ce qui le déçut un peu et me gêna davantage — et que, pendant cette heure que nous passions ensemble, je préférais causer avec lui. Il me fit parler de l'atelier Julian, de mon professeur, de mes « auteurs favoris », puis il me parla des siens, et, incidemment, de sa santé qui l'inquiétait, préoccupait sa famille, l'obligeait à des soins constants et l'empêchait d'aller à la Bibliothèque de l'Institut aussi souvent qu'il aurait dû.

Il y avait dans chacune de ses paroles une prévenance particulière, on eût dit que son interlocuteur était pour lui un étranger dont il connaissait parfaitement la langue, une langue plus fruste sans doute que la sienne, et que, par politesse, il empruntât ce langage, pour se mettre exactement à son niveau et ne pas l'humilier. J'étais terrifié, comprenant que je ne pouvais ni l'égaler ni lui ressembler. Mon père a écrit que dans la toute jeunesse, admirer c'est imiter : j'admirais déjà beaucoup Marcel Proust.

Ce jour-là, il me présenta à sa mère, à qui il ressemblait ; le même visage, long et plein, le même rire silencieux quand elle jugeait une chose amusante, la même attention prêtée à toute parole qu'on lui disait, cette attention qu'on aurait pu prendre chez Marcel Proust pour de la distraction à cause de l'air « ailleurs » — et qui était au contraire une concentration.

Je partis parce qu'il devait s'habiller pour dîner chez des amis, moi parce que je devais rentrer, et en descendant l'escalier je me disais : « J'ai dû l'ennuyer... Nous reverrons-nous jamais? » Quelques jours après, un mot me rassura : Marcel Proust m'invitait de la part de sa mère à venir un soir de la semaine suivante, et il ajoutait qu'il viendrait certainement à la maison le prochain jeudi.

Relisant récemment cette petite lettre, actuelle de par son manque de date, le noir de l'encre et le bleu du papier, mais annulée par la mort, je constatai une fois de plus la différence qu'il y a entre la qualité du souvenir pur, émané de

(1) On a voulu, à tort, reconnaître Mme Laure Heyman dans le personnage d'*Odette de Crécy*. Marcel Proust s'est d'ailleurs défendu d'avoir pensé à elle. Nous sommes deux ou trois à avoir pu reconstituer à travers d'habiles démarcations les *disjecta membra* de la véritable Odette.

la mémoire, et la qualité du souvenir évoqué par un objet.

...J'arrivai de bonne heure; on sortait de table. Il y avait... Non ; à quoi bon énumérer les convives? La plupart d'entre eux sont morts ; les autres ont oublié ce soir-là, et si on le leur rappelait diraient le triste : « Je crois bien ! » si plein d'indifférence qu'on lui préfère l'aveu de l'oubli. Moi, je me souviens d'eux parce que j'ai une trop grande mémoire des noms et des figures, bien inutile à qui n'est pas un souverain. Quelques-uns des hommes et des femmes qui étaient là, je les avais vus, ou plutôt ils m'avaient vu à la maison, ils me connaissaient, et je trouvais très curieux de les rencontrer ailleurs ; je croyais que le fait de me voir ici les aurait intéressés, mais ils étaient habitués depuis longtemps à ce jeu, et sans doute n'en avaient jamais été surpris : ils me demandèrent poliment des nouvelles de mes parents et ne m'adressèrent plus la parole.

Marcel Proust s'occupa de moi dans la mesure où il le pouvait, et me présenta à son père qui me parla du mien avec une grande amabilité, puis à son frère, M. Robert Proust, son cadet de deux ans, je crois, à qui il ne ressemblait pas *directement* mais *indirectement;* M. Robert Proust avait les traits de son père, mais l'expression de son visage était celle de Mme Proust : quand leur mère était là, on devinait qu'ils étaient frères.

Le cabinet du Professeur, qui communiquait avec le salon, était garni de tapisseries et de beaux meubles sombres. Sur l'un d'eux, plusieurs photographies des deux frères depuis leur enfance jusqu'à la vingtième année ; et des objets que par la suite j'ai retrouvés dans les divers appartements de Marcel Proust, objets qui me rappelaient toujours ma première sortie indépendante et cette première soirée boulevard Malesherbes, où Marcel Proust avait cessé d'être pour moi un personnage inaccessible, mais où je le considérais déjà comme un ami.

*
* *

Peu à peu, nous prîmes l'habitude de nous voir davantage, de sortir souvent ensemble, puis très souvent. A la fin d'une lettre adressée à ma mère, cet hiver-là, il écrit : *Je vous prie, madame, d'être assez bonne pour serrer la main de ma part à Lucien pour qui ma grande sympathie se fortifie chaque jour en une vive amitié.*

Cette amitié, il me la prouvait sans cesse ; et de toutes les preuves qu'il m'en donnait celle qui, à la réflexion, bien plus tard, m'a touché le plus, c'est sa délicatesse avec un ami plus jeune que lui, le soin qu'il avait d'éviter des conversations trop scabreuses et de n'employer, parmi certains mots, que les plus atténués. D'ailleurs, sauf quand il se montait — un peu artificiellement — et semblait au paroxysme de l'indignation, il n'employait guère de mots grossiers. Vis-à-vis de moi (je ne m'en rendais pas compte alors), on aurait dit qu'il se sentait une responsabilité et qu'il n'eût jamais voulu provoquer les explications et les confidences qu'à seize et dix-sept ans, âge où le démon lutte avec l'ange, on craint autant qu'elles vous hantent.

Quelquefois, j'allais chercher Marcel Proust à la Bibliothèque de l'Institut ; par précaution contre le rhume des foins (origine de tous ses malaises et des conditions futures de sa vie), il tenait à la main un pulvérisateur plein de quelque antiseptique ; nous allions souvent au Musée du Louvre. Il était un grand critique d'art. Personne alors n'en savait rien. Tout ce qu'il découvrait dans un tableau, à la fois picturalement et intellectuellement, était merveilleux et transmissible ; ce n'était pas une impression personnelle, arbitraire, c'était l'inoubliable vérité du tableau. Je me rappelle ainsi de longues stations devant les deux *Philosophes* de Rembrandt, les différences ingénieuses et captivantes que Marcel Proust découvrait et m'expliquait entre l'un et l'autre ; et, de même que dans son œuvre, rien de pédant, rien d'abstrait non plus, mais l'opération mystérieuse qui change la valeur du mot le plus courant, et en fait une formule magique ; ou bien, dans la salle des Primitifs (la salle en longueur, autrefois, à droite dans la grande galerie), son admiration pour Fra Angelico, dont il appelait les roses et les jaunes des couleurs « crémeuses et comestibles » ; sa connaissance parfaite de tous les passages des Écritures transposés par le peintre (plus tard je me rappelai ces commentaires, en lisant ses traductions de Ruskin) ; son étonnement devant Ucello qu'il comparait si justement à certains Japonais... Et puis il tombait en arrêt devant le monsieur au nez rouge et à la robe rouge, qui sourit à un enfant, et s'écriait : « Mais c'est le portrait vivant de M. du Lau ! C'est d'une ressemblance incroyable !... comme ce serait gentil si c'était lui !... Ah ! mon petit, — continuait-il

avec un froncement des narines qui lui était particulier et cette bonne humeur de jeune animal qu'il montrait parfois, comme s'il avait eu des réserves inemployées de courses au grand air et de jeux — c'est bien amusant de regarder de la peinture ! »

D'autres jours, nous allions au théâtre, voir une pièce dont je le prévenais d'avance « que je la détesterais », quelque classique au Théâtre-Français. (Je me souviens, entre autres, d'une matinée de *l'Avare*. Peut-être, sans lui, je n'aurais jamais compris Molière.) Il y avait un moment ennuyeux, celui où il prenait les places avec une autorité implacable, car toujours, partout, Marcel Proust voulait tout payer...

*
* *

Je découvrais cette partie étonnante de son cœur, la générosité matérielle sous toutes ses formes.

On a créé depuis sa mort une légende autour de cette générosité, on l'a résumée en des anecdotes monotones sur des pourboires excessifs donnés dans les restaurants et dans les auberges, et d'une rare vertu on a fait un motif de sourire.

Ses pourboires excessifs étaient un des aspects de sa générosité, une façade négligeable : sa vraie générosité était cachée. Si Marcel Proust entendait parler d'une infortune, même loin de lui ou de son entourage, il voulait tout de suite contribuer à la secourir ; il possédait cette imagination douloureuse qui fait voir en un instant toutes les formes de la misère, et qui conseille de donner le plus possible, afin de brouiller les images dont elle se sert pour torturer.

Il avait aussi ce mouvement instinctif, peu fréquent, qui s'apprête à payer vite sans attendre que des voisins, plus lents à se mettre en train, fassent le même mouvement. Il n'était pas de ceux « qui n'ont pas de monnaie », ni qui disent « on ira aussi vite à pied » ; pas de ceux non plus dont le porte-monnaie est si difficile à ouvrir que, le temps d'y chercher quelques sous, le chauffeur ou le marchand de programmes est payé depuis longtemps ! Il ne prétendait pas fallacieusement « que les petits restaurants étaient meilleurs que les grands », et devant la carte du grand restaurant, il n'affirmait jamais « que les plats les plus simples étaient encore les plus sains ». Cela compliquait les sorties

avec lui, pour ceux qui, eux aussi, préféraient payer, et même pour ceux, plus raisonnables (et moins généreux), qui jugeaient que chacun devait payer « à son tour ».

S'il apprenait, de quelqu'un qu'il n'aimait pas, une générosité prouvant un cœur charitable, son antipathie devenue plus scrupuleuse s'atténuait de beaucoup d'amendements, alors que s'il avait lu ou vu du même personnage une œuvre remarquable son antipathie n'aurait pas diminué.

Cette générosité, ce plaisir apparent et secret qu'il avait à donner (au point que sa prétendue ignorance de telles opérations financières et même de la valeur de l'argent était une feinte pour faire croire qu'il était bon à l'occasion, mais *sans faire exprès*, et plutôt par désordre) sont inséparables de sa personnalité et, ne pas en tenir compte, ce serait ne pas connaître Marcel Proust (1).

*
* *

...Ceux de ses amis que je rencontrais alors le plus souvent boulevard Malesherbes étaient M. Reynaldo Hahn, le comte Robert de Flers, M. Robert de Billy et M. Frédéric de Madrazo. Un grand ami à lui était aussi son frère : la façon dont il parlait de son frère, la tendresse que les deux frères avaient l'un pour l'autre faisaient comprendre toute la force du terme *amour fraternel.*

Sans doute avait-il d'autres intimes, mais enfin je parle de ceux qui venaient le voir constamment, dont le nom revenait le plus souvent dans ses conversations avec moi, et je n'ai d'ailleurs pas l'intention de faire un « palmarès » forcément incomplet, car les êtres sont toujours à cloisons étanches et quelqu'un peut être très lié avec plusieurs personnes qui ne soupçonnent pas leur existence réciproque. (J'ai souri, quelquefois, en lisant des « listes » de salons où

(1) Je me rappelle, quelques années plus tard, un soir où j'étais préoccupé, Marcel Proust me disant : « Vous n'avez pas d'ennuis d'argent, j'espère? Ce serait stupide de me le cacher... Voyons, est-ce une grosse note chez un fournisseur, ou quoi? » Je n'avais aucun ennui de cette sorte, mais je fus ému de la profonde sincérité de sa voix, certain qu'à celui de ses amis qui aurait eu cet ennui, Marcel Proust aurait donné n'importe quoi, quitte à se gêner beaucoup. Il n'y a pas que la générosité envers les pauvres et les officieux qui compte, il y a la générosité envers les égaux, plus compliquée, car elle exige à la fois la chaleur de la bonté qui veut donner et son génie qui force à accepter. Il possédait l'une et l'autre.

allait le plus souvent Marcel Proust, « listes » qui n'avaient pas l'excuse d'être écrites par un collégien, listes arbitraires où leurs auteurs citaient les noms de femmes chez qui eux-mêmes étaient reçus et ignoraient les noms de celles chez qui ils ne pénétraient pas. C'est ainsi que je n'ai jamais vu figurer les noms de Mme de B... ni de la marquise de X... parmi ceux des « amies de Marcel Proust », bien que la première ait joué un rôle important dans sa vie, pendant des années, par l'affection qu'elle lui témoignait et par la place qu'elle occupait dans le Faubourg Saint-Germain, et que la seconde, une cousine à elle, ait prêté, sans l'avoir jamais deviné, une partie de sa personnalité et de son prestige — dans un groupe charmant et assez restreint — à la princesse des Laumes, dans le premier volume de *Swann* (1).

Le monde — pris dans un sens très large — comptait beaucoup pour Marcel Proust dans ce temps-là, mais il faut bien comprendre que le monde a toujours beaucoup compté pour lui et même jusqu'en 1919 (où il se fit un changement que je signalerai plus loin). Il sortait alors tous les soirs, dans des milieux d'ailleurs très différents, mais ce n'était pas tant le fait d'être invité qui l'amusait, ni d'aller dîner ou déjeuner chez des personnes plus ou moins connues, ni de se rendre à de grands bals ou à d'obscures soirées, que la vérification soigneusement mise à jour par lui de la mécanique sociale — la situation des gens par rapport à leur milieu ou à des milieux voisins, leurs alliances, leurs évolutions. (Je me suis rendu compte ensuite qu'à cette époque où son génie enregistrait tout, avec autant d'instinct que de perspicacité, il lui a manqué d'être reçu dans la véritable et constante *intimité* d'une Mme de Guermantes ou autre, pour voir fonctionner les rouages intérieurs de quelques familles françaises, en dehors des heures d'apparat. Il est fâcheux qu'il n'ait pas connu de près, à toute heure du jour, une certaine forme de simplicité parfaite, de préoccupations charitables, ni goûté un charme presque rustique, faisant comprendre en partie ce qu'il y a de respectable dans le mot *France*, et que d'autres intimités, d'une « élégance » brillante mais sans passé, ne pouvaient pas lui faire soupçonner.)

(1) Je note ici que Marcel Proust avait une façon particulière de prononcer le nom de son héros, quelque chose comme Suuane.

Le monde comptait pour lui, mais à la manière dont les fleurs comptent pour le botaniste, pas à la manière dont elles comptent pour le monsieur qui achète un bouquet. Jamais il ne s'est dit, en recevant un carton d'invitation : « Quel bonheur d'aller chez Mme de X..., » mais : « Ce sera bien amusant, chez Mme de X..., de voir si Mme de Z... aura réussi à se faire inviter, et si les Y... auront consenti à y aller. » Et comme il ennoblissait tous les « potins » en les rendant exemplaires, en les haussant au niveau de lois sociales ou mondaines, il rentrait chez lui enrichi à chaque fois d'un peu plus d'expérience — une expérience qu'il prévoyait indispensable pour lui, sans savoir comment encore il l'utiliserait.

*
* *

Déjà, dans ces temps lointains, Marcel Proust n'avait aucune idée de l'élégance vestimentaire ; il en riait lui-même (1). Je crois que ça l'aurait amusé d'être très bien habillé, mais que son intelligence dépassait le but quand il s'agissait de ces questions-là ; je me rappelle certains choix d'étoffe chez le tailleur qui affolaient à la fois Marcel Proust et le tailleur ; la description qu'il faisait de l'étoffe désirée par lui était à la fois si minutieuse et si nébuleuse que l'étoffe — sans doute très simple — devenait subitement introuvable. Un essayage était pour lui une aventure et un supplice : il se résignait, sachant que le vêtement allait mal, et incapable de rien faire pour qu'il allât mieux.

Quelquefois, une jolie cravate ou de jolies chaussettes apparaissaient sur lui comme des échantillons brillants et furtifs de ce qu'il aurait pu être. Mais il attachait une certaine importance à être bien coiffé et bien rasé ; combien de fois ai-je vu, avant le dîner, ou tout de suite après le dîner, le vieux M. Coindet (qui, tout jeune, avait coiffé l'Empereur Napoléon III à la fin du règne), ou son premier

(1) Il était d'ailleurs dépourvu complètement de ce goût inné qui va du goût de la modiste au goût du tapissier et qui stérilise le génie — si bien que le génie s'en méfie d'habitude et, pour utiliser les velléités qu'il en possède, le transforme à son usage personnel en un magnifique mauvais goût qui contribuera à donner à une œuvre son caractère et sa grandeur. (L'intérieur d'une personne remarquable, surtout en France, est souvent banal, ou d'une laideur bizarre, de beaux objets sont mal mis en valeur, etc..., etc...)

coumis, creuser une « raie » dix fois recommencée dans l'épaisse chevelure orientale de Marcel Proust, et redresser d'un fer trop chaud ses moustaches rebelles.

Faire de lui une sorte de bohème habillé *toujours* à contre-sens, *toujours* chaussé de snow-boots sur ses bottines, avec des fragments d'ouate sortant *toujours* de son col par crainte du froid, c'est inexact. On a créé ainsi une fausse personnalité de Marcel Proust pour ceux qui ne l'ont pas connu et prennent un air informé et mystérieux en parlant de cette ouate et de ces snow-boots comme s'il s'agissait d'accessoires spirites, propres à évoquer sa mémoire !

En réalité, s'il faut descendre à ces détails, Marcel Proust était très simple dans sa mise (quelquefois, le soir, une fleur à son revers d'habit), sans recherche d'élégance ni de négligence, et d'une netteté plus grande que celle de beaucoup de faux élégants : par exemple, il trouvait très sale de « finir » une chemise d'habit, le lendemain, sous son veston.

D'ailleurs, on ne faisait guère attention à tout cela, car il possédait un halo personnel qui empêchait de voir la coupe de son pardessus ou la ligne de ses bottines ; une délicatesse presque enfantine ; une simplicité charmante (1) ; une distinction qui était vraiment, visible, sa noblesse de cœur — cette noblesse de cœur que ceux qui n'ont pas connu Marcel Proust jeune peuvent constater dans le premier volume de *Swann* dont un grand nombre de pages semblent un enseignement donné aux êtres pour leur apprendre ce qu'il faut pratiquer, ce qu'il faut éviter, dans toutes les directions des sentiments et dans toutes leurs manifestations. Il devait souffrir, car, avec une divination peu enviable, il découvrait toutes les petitesses, souvent bien cachées, d'un cœur humain, et il en avait l'horreur ; les mensonges même insignifiants, les restrictions mentales, les cachotteries, le faux désintéressement, la parole aimable qui a un but utile, la vérité un peu déformée par commodité, enfin tout ce qui inquiète l'amour, attriste l'amitié, et rend banales les relations, était pour Marcel Proust un sujet constant d'étonnement, de tristesse ou d'ironie.

Ce qui, plus tard, est devenu chez lui susceptibilité et complications excessives, était dû sans doute à son expé-

(1) Il détestait toute vulgarité, aussi bien de paroles, de manières et d'usages que de sentiments — surtout de sentiments.

rience de l'imperfection humaine, opposée à l'humanité irréprochable et pour ainsi dire stérilisée que son premier instinct avait imaginée.

Si j'en juge par ce que j'ai connu de son amitié, qui était la perfection de ce sentiment, j'imagine ce que devait être son amour, tous les tourments qu'il en pouvait éprouver, tous les déboires qu'il en devait subir — même apparemment heureux : qui donc aurait eu le cœur assez noble pour ne pas décevoir sa tendre perspicacité et pour être digne de ce cœur qui donnait tout mais qui craignait tout et savait tout?

Sa politesse, sa courtoisie, étaient encore un don de son cœur, elles dépassaient la bonne éducation ; elles étaient spontanées et semblaient une bonté sans effort, réservée aux indifférents (1).

*
* *

L'absence de tout respect humain et de toute vanité était une chose très remarquable chez lui. Dans les premiers temps de notre amitié, n'ayant pas encore compris que le monstre — au vrai sens du mot — c'était lui, je me faisais l'effet d'un monstre, tant j'avais honte de ma vanité et de mon respect humain. On n'imagine pas à quel point il était dépourvu de ces deux défauts ; ils n'existaient pas pour lui, aussi ne les soupçonnait-il même pas chez les autres jusqu'au moment où la découverte qu'il en faisait le révoltait comme s'il se fût agi d'un crime. Un jour, je lui racontais qu'un camarade de collège, trouvant sa mère mal habillée, faisait croire (bien inutilement) quand on l'appelait au parloir, que c'était une femme de charge ; Marcel Proust se cacha la figure dans les mains et je crus qu'il riait : il avait de grosses larmes au bord des yeux.

Mon père avait un valet de chambre italien, nommé Pietro, un vieil homme excellent, à qui Marcel Proust serrait toujours la main quand il le voyait, provoquant ses bavardages interminables, qui allaient de la Société romaine à Dante, dont Pietro savait par cœur de longs passages. Un jour, en rentrant, je vis mon ami qui descendait de voiture, rencontrer devant le portail ce bonhomme portant

(1) Plus tard, cette politesse admirable devint une propension excessive aux compliments, compliments chinois, rituels, auxquels ne croient ni ceux qui les font, ni ceux qui les reçoivent.

un gros paquet de livres, et vouloir l'aider à monter le paquet. J'eus du mal à l'en dissuader et il me reprocha ensuite d'avoir été « violent et sans cœur » (en somme, il avait raison).

Et cette vieille servante à qui il proposait (très sérieusement et sans escompter du tout un refus) de l'emmener au théâtre... Je me rappelle beaucoup de faits de ce genre... mais il ne voudrait pas qu'on en parlât et je n'en parlerai pas.

La déférence de ses paroles et leur modestie étaient parfois si grande que quelqu'un ne le connaissant pas pouvait croire ou que ses parents étaient pauvres, ou que lui-même était une sorte de paria : on comprenait ensuite qu'il avait voulu se diminuer devant cette personne de condition médiocre afin de la grandir vis-à-vis d'elle-même. Je m'aperçois à présent que, dans toutes ces circonstances, empressé, l'air naïf, la voix pitoyable, il ressemblait à ces petits frères laïcs, dévorés de zèle et d'humilité, qui entouraient saint François d'Assise, et je me demande si, dans ces instants-là, Marcel Proust n'était pas plus près de Dieu que certains chrétiens fervents.

*
* *

Cette même année, Marcel Proust déposa pour moi, à la maison, le 31 décembre, une boîte du dix-huitième siècle, en ivoire, au centre de laquelle une miniature représente une dame accoudée sur une stèle, la main droite posée sur la tête d'un caniche qui fait le beau. Au-dessous, on lit : « A l'amitié. »

A présent, elle est rendue à sa destinée inutile de boîte ne contenant rien, et si je la regarde elle ne m'apparaît plus comme un cadeau donné jadis par un ami mais comme une petite offrande que je ferais moi-même à un mort.

*
* *

Indifférent à son élégance personnelle, Marcel Proust devenait un homme élégant quand il s'agissait de donner quelque chose, ou de rendre une politesse : il ne connaissait que les bonnes adresses et n'admettait que les bons fournisseurs. Souvent il s'en occupait lui-même, il choisissait longuement ce qui lui semblait le plus joli, le mieux approprié ; d'autres fois, s'il était souffrant, il priait sa mère de

le suppléer. Des fleurs ou des fruits envoyés à une femme venaient de chez Lemaître ou de chez Charton, des compotes envoyées à un ami malade venaient de chez Tanrade, un mouchoir emprunté par lui un jour d'oubli était rendu entre deux sachets d'Houbigant. Le moindre cadeau de mariage nécessitait des jours de conversations et d'hésitations : il s'agissait de trouver l'objet qui correspondait exactement à la personnalité des fiancés, et n'aurait pu convenir à d'autres.

Par là, Marcel Proust se révélait d'un milieu civilisé, ce qui est toujours important et fut précieux pour lui : il ne fut jamais obligé d'apprendre trop tard des choses qu'il vaut mieux connaître en naissant, parce qu'elles sont futiles, mais indispensables. Sans son éducation, Marcel Proust aurait peut-être écrit une œuvre admirable aussi — il n'aurait pas pu écrire *Swann.*

« Grande bourgeoisie », « bonne bourgeoisie » sont des mots qui ne signifient rien. D'abord la bourgeoisie est une classe toujours flottante qui, en quelques générations, peut s'allier à la noblesse ou descendre jusqu'au peuple. Et puis, l'on connaît de « grands bourgeois » très vulgaires par certains côtés de leur vie et de leurs habitudes, et de « bons bourgeois » d'une ignorance incroyable de tous les usages. « Milieu civilisé » exprime bien cette classe intermédiaire, sorte d'aristocratie spontanée, à terme, sans titres et sans alliances, mais où toutes les ambitions sociales sont légitimes grâce à toutes les habitudes de la meilleure tradition.

Il ne faut pas perdre cela de vue, ni oublier que Marcel Proust, au cours de son œuvre, dut faire un effort perpétuel pour considérer le monde, non pas avec ses yeux et ses habitudes d'homme du monde, mais comme quelqu'un qui désire d'abord aller dans le monde, regarde le monde comme un pays longtemps inaccessible, où il est enfin introduit et qu'il découvre. Sans ce rétablissement constant, son œuvre n'aurait ni sa pénétration ni son importance sociales.

*
* *

Il est exceptionnel, chez un jeune homme de vingt-quatre ou vingt-cinq ans que le sens du ridicule soit développé comme il l'était chez lui. La terme reprenait sa valeur primitive, car Marcel Proust exerçait ce sens autant que sa

vue, son ouïe ou son odorat. Il s'attachait d'ailleurs moins au ridicule extérieur des êtres — c'était trop facile, un mot lui suffisait — qu'à leurs paroles démentant leurs pensées secrètes : quelqu'un, dans son entourage, le félicitait à tout propos et se réjouissait avec un bon sourire de ce qui lui arrivait d'heureux, mais Marcel Proust signalait ensuite le regard furieux et plein d'envie qui annihilait à mesure cette bienveillance, et l'imitation qu'il en faisait expliquait tout un caractère.

Il n'aimait pas la fausse attention des personnes distraites ni l'exclamation d'intérêt qui tombait sur le seul passage sans intérêt d'une histoire qu'il prenait la peine de raconter.

Il était sévère aussi pour les gens qui, en certaines circonstances graves — condoléances ou autres — se croient quittes avec des formules toutes faites qu'ils veulent faire croire improvisées, en les agrémentant d'une pauvre variante. Il aimait que l'on proportionnât les paroles aux événements et aux circonstances, c'est pourquoi l'enthousiasme mal exprimé l'agaçait autant que la compassion banale.

Un jour que nous sortions d'un concert où nous avions entendu la *Symphonie avec chœurs* de Beethoven, je fredonnais de vagues notes qui, je le croyais, exprimaient l'émotion que je venais d'éprouver, et je m'écriai, avec une emphase dont je ne compris le ridicule qu'après : « C'est splendide, ce passage ! » Marcel Proust se mit à rire et me dit : « Mais, mon petit Lucien, ce n'est pas votre *poum poum poum* qui peut faire admettre cette splendeur ! Il vaudrait mieux essayer de l'expliquer ! » Sur le moment je ne fus pas très content, mais je venais de recevoir une leçon inoubliable.

Une personne que nous connaissions — et qui ne savait pas l'anglais — croyait *mieux*, en s'en allant, de dire *Good bye* ou encore, avec désinvolture : *Bye, bye*... Cela rendait positivement Marcel Proust malheureux ; après son départ, il faisait cette grimace de souffrance et d'énervement qui suit l'instant où le bâton de craie a grincé sur le tableau noir. « — Comme ça fait mal aux dents, ce genre de choses ! » s'écriait-il plaintivement.

Il y avait pour lui « les choses qui faisaient mal aux dents » (exemple ci-dessus) et il y avait aussi, un peu différentes, « les choses qui faisaient loucher », que, pour simplifier, il appelait *les louchonneries*. Ses lettres de cette époque sont

pleines d'allusions aux *louchonneries*, tant dans la vie que dans la littérature. (La « grande bleue » ou « la Côte d'Azur » pour la Méditerranée, « Albion » pour l'Angleterre, « la verte Erin », pour l'Irlande, « nos petits soldats » pour l'armée française, « le rocher de Guernesey » pour l'exil, toute la chanson de *la Paimpolaise*, etc..., etc...) (1). Souvent je recevais un mot, dans le courant de la journée, même si nous devions nous voir : « Que dites-vous de...? » Suivaient une demi-douzaine de *louchonneries* lues dans les journaux ou qu'on lui avait dites. Il y avait encore « les formules nobles » : « Je viendrai avec ma Smala » (au lieu de « avec mon mari et mes deux filles »), « ma camériste » (au lieu de « ma femme de chambre »), « nous avons fait une randonnée » (au lieu de « nous sommes allés à Versailles »), etc... (2) ; et enfin les expressions que l'on croit *pittoresques* et qui ne le sont plus depuis longtemps : « Il pleut des cordes », « sourd comme un panier », « il fait un froid de canard », etc..., etc...

La conversation devenait difficile entre nous, car la moindre parole pouvait contenir un piège, et la conversation avec d'autres personnes presque impossible, parce qu'il s'en trouvait toujours une pour dire des mots litigieux et nous donner à rire. Je regardais Marcel Proust, il me regardait, baissait modestement les yeux (j'y voyais briller la lueur diabolique du fou rire) et s'éloignait prudemment.

Dans les premiers temps, ce fou rire fut pour nous un sujet d'amusement. (Marcel Proust pouvait être plus gai que personne, et son rire était communicatif.) Mais le fou rire, qu'il m'avait donné comme une scarlatine, devint bientôt une gêne pour nous deux : nous ne pouvions plus aller nulle part ensemble, ou alors nous devions nous résigner à être muets et grimaçants. J'ai quelques télégrammes relatifs à ce fou rire : « Pourrai-je venir tout de même ce soir? aujourd'hui, c'est terrible... » Et encore : « Que diront vos parents? Prévenez-les, je vous en prie ; je fais appel à leur indulgence... »

Le fou rire devait finir mal. Le comte Robert de Montesquiou avait découvert une personnalité « géniale » chez qui il faisait à Marcel Proust et à moi « le grand honneur » de nous inviter. Marcel Proust, imprudent et scrupuleux,

(1) M. de Norpois ne parle guère que le langage *louchon*.
(2) Spécialité de Mme Cottard.

écrivit à M. de Montesquiou pour le mettre au courant du fou-rire et le prévenir d'avance qu'il faudrait l'excuser et m'excuser aussi s'il nous voyait rire bêtement et sans raison, que c'était une espèce de maladie, et qu'enfin il le suppliait de ne voir là aucune moquerie ni quoi que ce fût d'impoli. L'aspect sévère et soupçonneux de M. de Montesquiou, quand nous entrâmes, provoqua naturellement et redoubla bientôt ce que Marcel Proust craignait, et après quelques essais de gravité apparente nous ne pûmes que nous sauver en cachette par le buffet, étouffant de rire et courbés en deux.

*Jamais* le comte Robert de Montesquiou ne nous pardonna. Des années plus tard, il me parlait encore de cette « inconvenance », grief fortifié d'un autre grief : quand j'avais quatorze ans, un jour que M. de Montesquiou faisait une visite à ma mère, j'avais laissé tomber dans son chapeau (qu'il tenait à la main) un des *choux pralinés* que je lui offrais sur une assiette. « Il a fait exprès ! » criait-il avec stupeur. « Il a fait exprès ! » répétait-il sur un ton de calamité publique. J'aurais voulu mourir immédiatement, car je n'avais pas fait exprès, mais, lui, avait été *vexé*... Le fou rire fut considéré par M. de Montesquiou comme une invention perfide destinée à détruire l'harmonie du goûter organisé par ses soins, et il m'accusa d'avoir « une influence pernicieuse sur Marcel Proust » — ce qui était peu raisonnable.

*
* *

Mon frère, d'abord surpris par ce qu'il y avait d'exceptionnel chez Marcel Proust, trop intelligent, trop compréhensif, trop modeste, trop délicat, trop poli — l'excès inquiète toujours un peu, la nature humaine donnant plutôt à constater des manques — avait à présent pour lui beaucoup d'amitié, et, partant pour Fontainebleau afin d'y travailler, demanda à Marcel Proust, qui ne connaissait pas la forêt, de venir le rejoindre pendant quelques jours. Il n'était pas question pour moi de les accompagner, et mon professeur et l'atelier Julian s'entourèrent brusquement d'une funeste odeur de collège.

Marcel Proust avait gardé de ce séjour un souvenir émerveillé, et, dans les dernières années, il évoquait encore la couleur du Bas-Bréau en automne.

Il aimait tantôt la nature comme on aime un spectacle et tantôt comme on aime quelqu'un, et, sa santé le privant déjà de la regarder et de l'aimer à son gré, il ne laissait perdre aucune occasion de prendre d'elle ne fût-ce qu'un échantillon, même à Paris. Le temps de traverser en voiture la place de la Concorde ou l'un des ponts, il voyait dans un soleil couchant, un croissant de lune, un reflet d'arbres ou de lumières, la beauté définitive qu'un autre regard aurait mis des heures à voir mal. Il forçait sa vision à être rapide et universelle : ses yeux recueillaient avec un magnifique grossissement ce que son génie classerait, décanterait et définirait ensuite (1) pour nous le rendre avec la beauté native, la fleur première, mais enrichies par une opération magique de ce même génie.

Cet amour de la nature et cette privation forcée de la nature sont, je crois, la cause de l'importance condensée qu'elle prend dans son œuvre ; couleurs exactes mais transposées, précision minutieuse mais de rêve, miracle de ces « chambres obscures » d'où l'on regarde, en Suisse, à l'intérieur d'un kiosque, les montagnes grises, les pentes vertes, les sapins noirs, les glaciers bleus, les neiges roses, tremblant sur un écran lumineux. Et le regret informulé qu'on éprouve de ne pas pouvoir emporter cette vision, presque douloureuse à force d'acuité, est le même qu'éprouvait Marcel Proust quand il enregistrait ces pommiers et ces poiriers en fleurs, ces aubépines et ces églantiers, ces lilas, cette mer avec ses vagues, ce ciel avec ses nuages, sachant qu'il s'agissait pour lui d'une heure privilégiée mais dangereuse, prise sur sa santé, sur sa vie, et qu'il devait, en quelques instants, faire une provision, peut-être la dernière.

Impressions de nature passionnées et tristes comme un amour perdu et qui me rappellent le mot de mon père, à la fin de sa vie, ne voyant plus que du fond d'un landau cette même nature qu'il aimait : « Il y a des jours où je voudrais embrasser les arbres » (2).

(1) Il y aurait un curieux travail à faire sur le grossissement initial de sa vision, laquelle arrive à une parfaite mise au point puis devient infinitésimale. Son télescope se change en microscope, parfois dans la même page et pour un même objet.

(2) Tous les amis de Marcel Proust ont pu constater la rapidité de sa vision. Étant venu nous voir en Touraine (après plusieurs dépêches contradictoires), il passa la soirée avec nous puis je l'accompagnai jusqu'à sa chambre, préparée

*
* *

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

...J'avais reçu le matin une lettre de Marcel Proust me chargeant de remercier mes parents d'une invitation à souper la semaine suivante — et le même jour mon père mourait au milieu du dîner, en un éclair qui foudroyait sa phrase commencée.

Je ne sais pas comment Marcel Proust et M. Reynaldo Hahn furent prévenus ; ils arrivèrent dans la soirée, fraternels et désespérés, et, les trois jours qui suivirent, j'eus sans cesse près de moi le secours de leur présence.

Je vois Marcel Proust, pendant le trajet de l'église Sainte-Clotilde au cimetière du Père-La-Chaise, venant de temps à autre me prendre silencieusement le bras, et, ce soir-là, je l'entends me dire : « Je ne veux pas vous déranger, je viens seulement vous supplier d'essayer de dormir cette nuit... »

## II

...A présent que le malheur m'avait donné en une semaine beaucoup d'années de plus, je comprenais que Marcel Proust était un ami incomparable parce qu'il était un être exceptionnel.

Que de soirées passées avec lui, pendant notre deuil, soit qu'il restât une heure ou deux avec ma mère et moi, s'ingéniant à la distraire un peu, à parler de mon père en trou-

à tout hasard, bien qu'il eût dit « qu'il repartirait par le train d'une heure du matin ». Il inspecta la chambre et ses cretonnes fleuries avec une attention méfiante qui démentait ses compliments sur « la plus belle chambre qu'il eût jamais vue » (exagération évidente !) et m'expliqua la difficulté qu'il éprouvait à s'habituer pour une nuit à des murs et à des meubles nouveaux pour lui, etc...

Le lendemain, il repartit par le premier train et, ensuite, ce qu'il me dit de la chambre, de la maison, de certaine terrasse fleurie, de la vue de la Loire, aurait fait croire qu'il avait habité là pendant des mois.

Il avait oublié en partant des brosses et une épingle de cravate, et quand ma mère lui eut fait renvoyer ces divers objets, il lui écrivit : ...*Les conséquences de cette visite ont continué à grossir après mon départ. Si bien que les semaines suivantes je continuais à vous déranger sans plus être là... Et inversement maintenant loin de vous je continue à recevoir les preuves répétées et charmantes de votre bienveillance importunée...*, etc..., etc...

vant les mots qui pouvaient le faire revivre un moment dans une mystérieuse douceur, soit qu'il voulût bien me consacrer une soirée chez lui sans recevoir personne.

...Un peu plus tard, ses parents quittèrent le boulevard Malesherbes pour s'installer au nº 45 de la rue de Courcelles. Après le dîner, Marcel Proust se tenait volontiers dans la grande salle à manger, et lorsqu'il ne devait pas sortir ou ne devait sortir que tard, la porte était ouverte pour ses intimes. Tout en parlant, il prenait des notes, à partir du moment où son admiration pour Ruskin et certains rapports avec lui quant à « l'esthétique » lui firent entreprendre la traduction de *la Bible d'Amiens* et de *Sésame et les Lys*.

Mme Proust (qui, je crois, l'aidait dans ce travail préliminaire) entrait parfois, avec la réserve, la discrétion et l'opportunité qu'elle mettait en toutes choses. Elle disait un mot aux amis de Marcel Proust réunis là, un mot toujours charmant, improvisé pour chacun d'eux. Avant de se retirer, elle faisait à son fils quelque recommandation prudente : « Mon cher petit, si tu sors ce soir, couvre-toi bien... il fait très froid... ayez bien soin de lui, n'est-ce pas, monsieur Un Tel, il a eu tout à l'heure une crise d'étouffement... » Marcel Proust disait bonsoir à sa mère, il l'embrassait avec une adoration enfantine, lente, passionnée, comme s'il voulait chaque soir reprendre des forces dans les bras qui l'avaient bercé.

Parfois aussi le Professeur, qui s'était attardé après le dîner, racontait une histoire, évoquait un souvenir, ou posait quelques questions avec une précision de savant et l'amabilité rare qui était l'un des privilèges de cette famille.

...Peu à peu, sous l'influence de l'asthme (1), ses heures de lever et de coucher retardaient, l'horloge de son existence se déréglait insensiblement ; il sortait moins ; il se levait souvent à six heures du soir ; un dîner en ville devenait déjà une expédition, non pas insurmontable, mais à laquelle il devait se préparer. Quelquefois il y avait un grand dîner rue de Courcelles, où Marcel Proust recevait comme maître

(1) Marcel Proust m'avait répété une parole assez curieuse du professeur Albert Robin qu'il avait souvent consulté : « Je pourrais peut-être faire disparaître votre asthme, mais je ne le veux pas ; au point où vous êtes asthmatique, et étant donné la forme que l'asthme a prise chez vous, il est pour vous un exutoire et vous dispense d'autres maladies... » Il fumait les cigarettes habituelles, et surtout brûlait des poudres en quantité.

de maison, ses parents présidant à chaque bout de table, dîners où, en son honneur, en l'honneur de son incroyable affabilité et de l'affection qu'il suscitait, une sorte de « trêve des confiseurs » s'établissait ; M. Anatole France pouvait rencontrer mon frère, Mme de X... pouvait se trouver en face de Mme de Z... qu'elle détestait, sans qu'il y eût d'autres incidents que des sourires et des amabilités réciproques. Madame la comtesse de Noailles, dans le ravissant éclat d'une gloire qui a toujours grandi en lui faisant la grâce de l'isoler du temps, faisait souvent à Marcel Proust l'honneur d'assister à ces dîners.

...A la suite d'une soirée, d'une veillée trop prolongée, il arrivait maintenant que Marcel Proust ne se relevât pas le soir suivant, malgré l'intention qu'il avait eue de sortir, malgré la chemise d'habit toute préparée, étendue sur le pare-étincelles devant le feu (il avait l'horreur du linge froid, qu'il prétendait « toujours humide »). Ces soirs-là, qui allaient devenir fréquents, Marcel Proust dînait d'une ou deux tasses de café au lait bouillant, et offrait à ses amis du lait, s'ils l'aimaient, ou une coupe de cidre.

C'était pour moi une joie si, au hasard d'une de ces visites, je me trouvais seul et si je pouvais parler une heure ou deux avec lui. La lecture, le monde — le monde, la lecture, étaient ses deux sujets de conversation.

*
* *

J'avais connu Marcel Proust plutôt stendhalien que balzacien (il est difficile d'être avec amour l'un et l'autre).

Passionné pour Balzac comme on peut l'être (quand on l'est) à dix-sept ans, puis à vingt ans et au delà, je parlais souvent à Marcel Proust de Balzac (qui fut à peu près ma seule lecture pendant huit ou neuf ans) ; un soir il me demanda « quels romans de Balzac il fallait lire d'abord ». Je suppose qu'il le savait mieux que moi. Ayant donc lu *le Père Goriot*, puis *le Cabinet des antiques* et *la Vieille fille*, il me demanda les titres de ceux « qui s'en rapprochaient le plus », préférant, je crois, cette catégorie à celle de *la Cousine Bette*, du *Ménage de garçon*, ou du *Curé de village*. Bientôt il lut Balzac tout entier — délaissant Tolstoï,

Dostoïewsky et Georges Eliot (1) — et faisant à mesure des remarques curieuses ; il découvrait, par exemple, dans *le Cabinet des antiques* un résumé de *Splendeurs et misères des courtisanes* et dans Victurnien d'Esgrignon un Rubempré sans vices ; puis il en arriva à aimer *le Député d'Arcis* dont la fin a été écrite, je crois, d'après les notes de Balzac, et même à aimer un pseudo-inédit de Balzac, roman que j'avais acheté dans une gare et lui avais apporté, qui s'appelait — je n'en suis pas sûr — *la Famille Beauvisage*, et où l'on retrouvait, réunis par d'étranges hasards, les personnages vraisemblablement vivants encore de la *Comédie humaine* vers 1850, punis ou récompensés suivant leurs mérites, roman plein de ces « coups de théâtre » résultant simplement de la durée de la vie, péripéties qui, dans les livres comme dans la réalité, amusaient beaucoup Marcel Proust parce qu'elles satisfaisaient sa curiosité sociale pour toutes les évolutions des êtres (2).

Pendant cette période il lisait beaucoup, très vite et à fond, et il pouvait sauter d'une lecture à l'autre (et même entre-croiser ses lectures) sans que la première nuisît à la seconde. Son érudition était égale à sa culture. Mais là encore on retrouvait son humilité particulière : tantôt il faisait semblant de connaître à moitié un auteur ou une œuvre que d'autres connaissaient moins bien que lui, tantôt il feignait de s'intéresser vivement à un livre ou à un sujet sur lequel tel de ses amis était bien documenté. Jamais il n'abusait de sa supériorité s'il s'agissait d'une œuvre peu connue, ou même très connue — si connue qu'on se croit dispensé de la connaître ! Mais, dans ce dernier, cas, il était inutile d'essayer de lui faire croire qu'on avait lu quelque chose qu'en réalité on n'avait pas lu : le *oui, oui, oui* (qui équivaut à un *non*) grâce auquel on croit se tirer d'affaire, ne le trompait jamais.

(1) La préférence qu'il eut longtemps pour ces trois romanciers, et même pour leur morale, prouve que son cœur et son esprit, à cette époque, étaient pitoyables et généreux jusqu'à l'utopie.

(2) Il m'accompagna un jour, pour aller voir, loin de Paris, une amie commune à nous, dans le seul espoir d'y rencontrer une vieille dame dont le nom de jeune fille et le nom de femme l'intriguaient également parce qu'ils étaient ceux d'une personne qui avait été un peu trop célèbre à la fin du règne du roi Louis-Philippe. « Enfin, est-ce sa bru? me répétait-il impatiemment. Comment savoir? Et si c'était la même? — Mais non, Marcel, elle aurait plus de cent vingt ans et puis on ne la recevrait pas *là!* » Il ne put rien savoir et s'en désolait.

Il ne tendait pas de pièges faciles mais avec indulgence passait à un autre sujet.

Il lisait les journaux avec un grand soin, s'intéressait, quand il le voulait, à la politique (personne ne connaissait aussi bien que lui l'affaire Dreyfus et il avait été passionnément dreyfusiste) (1). Dans un journal, il ne négligeait même pas les faits divers. Un fait divers raconté par lui — tandis qu'il tenait encore à la main le numéro des *Débats* où il l'avait découvert — devenait un roman tragique ou comique grâce à son imagination et à sa fantaisie.

Parfois, quand on entrait dans sa chambre, il abordait sans préambule le sujet qui l'intéressait, et formulait simplement ce qu'il se disait à lui-même. J'ai retrouvé plus tard chez M. Anatole France cette habitude de suivre à haute voix le cours de sa pensée sans le laisser interrompre ni détourner par un visiteur.

*
* *

D'autres soirs, il n'était question ni de littérature, ni de lecture, et Marcel Proust ne s'intéressait qu'à de petits incidents sociaux ou mondains, soit qu'il y eût assisté lui-même, soit qu'on les lui eût racontés, ou que les « Mondanités » du *Figaro* et du *Gaulois*, ou encore une lettre de faire part — mariage, mort — l'eût plongé dans un abîme d'étonnement. Quelquefois, le temps perdu à discuter ces incidents, à les commenter, à les retourner en tous sens (tout en passant en revue les êtres qui les provoquaient, puis leurs tenants et leurs aboutissants), paraissait excessif, mais il est certain que sans cette tournure d'esprit, une partie de l'œuvre de Marcel Proust n'existerait pas (2).

(1) Je crois, je n'ose pas l'affirmer, car on est toujours tenté de prêter aux autres ses qualités et ses défauts, que, *foncièrement*, les opinions comptaient peu pour lui ou du moins ne modifiaient pas son jugement sur l'agrément ou le désagrément personnels des uns et des autres.

(2) La partie purement mondaine (dans les passages qui ne sont pas indispensables à l'action) est d'ailleurs celle qui risque de devenir tôt ou tard caduque dans l'œuvre de Marcel Proust, sinon caduque, du moins belle d'une beauté sans application. En effet, depuis 1918, la société s'est profondément modifiée ; il y a encore des groupes, des clans, mais sauf pour des circonstances spéciales de grandes fêtes, de contrats, de mariages, ou sur des listes funèbres, les « salons » n'ont plus guère d'occasions de donner leurs « preuves » sociales, ni l'étiage de leur importance. Sauf chez quelques personnes (qui pourraient donner ces preuves, et ne le font guère, ou ne le font pas, ou ne le font plus),

Ses digressions apparentes étaient les cercles de sa pensée élargis à l'infini autour d'un même sujet. C'est ainsi qu'il résumait un soir sa longue conversation en me disant : « Oui, en somme, un salon élégant ne vaut pas par les personnes qui y sont reçues, mais il vaut par celles qu'on n'y reçoit pas, car rien n'est plus difficile que d'éliminer. »

Marcel Proust sortait moins que beaucoup d'hommes de lettres qui croient « aller dans le monde », mais son discernement lui avait fait choisir quelques « têtes de lignes » importantes — les stations où s'arrêtent les grands rapides — ce qui lui permettait à la fois une documentation parfaite (sans qu'il le fît exprès) et une vue d'ensemble.

*
* *

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

...Notre amitié se poursuivait comme elle devait se poursuivre toute la vie — toute sa vie — non pas avec des hauts et des bas — ce lieu commun serait inexact — mais avec des premiers plans et des lointains, ainsi qu'il arrive toujours.

Des milieux apparemment semblables et cependant différents, le flux des amitiés apportant lui-même d'autres amitiés, d'autres relations, sont cause que l'on se voit moins pendant quelque temps, plus pendant une autre période. Pour lui comme pour moi le proverbe était vrai que les amis de nos amis ne sont pas toujours nos amis, et puis jusqu'à la guerre de 1914, je n'habitais guère Paris que je n'aime pas, passant une partie du printemps et l'été en Touraine et chez quelques amis, l'automne chez l'Impératrice Eugénie à Farnborough Hill, puis six semaines ou deux mois à Paris, et le printemps dans le Midi avec ma mère, ou au Cap Martin chez l'Impératrice dont la bonté pour moi était presque égale à mon admiration et à mon dévouement pour

il y a un niveau social où l'on rencontre, où l'on reçoit à peu près les mêmes gens ou du moins une même qualité de gens. Grâce aux « mélanges » considérés comme « amusants » (chacun composant un cocktail à son idée, mais enfin un cocktail ne vaut jamais une vieille eau-de-vie), grâce au cosmopolitisme, il y a naturellement encore une différence entre une soirée Guermantes et une soirée Verdurin, mais dès maintenant la soirée Sainte-Euverte (« seconde société » de cette époque-là), est une soirée presque « élégante », ce qu'elle n'était pas du tout en 1913.

elle — admiration et dévouement qui faisaient dire par quelques-uns que j'étais « accaparé » et qui donnaient à d'autres la secrète envie d'être présentés à l'Impératrice pendant le séjour qu'elle faisait au mois de janvier à l'hôtel Continental. Marcel Proust n'était pas, bien entendu, de ces derniers, il n'avait rien à envier, mais j'aurais voulu, moi, le présenter à l'Impératrice (dont il me parlait constamment) car le fou rire était loin et je savais que Marcel Proust était un homme de génie (1).

D'abord la valeur personnelle était à peu près la seule curiosité qu'éprouvait encore l'Impératrice, qu'elle eût éprouvée jusqu'à la fin, et je prévoyais aussi combien le salon de l'hôtel Continental, la femme auguste en face de qui il se serait trouvé et les personnalités qui l'entouraient auraient intéressé Marcel Proust. Mais je craignais (pour lui), ignoré comme il l'était alors, qu'on n'appréciât pas son charme, qu'on prît pour de la *pose* ce qui était un naturel exquis, que ses scrupules, ses « ...oui, je viendrai... non décidément je suis trop souffrant... eh bien, je viendrai peut-être, mais assez tard »... fussent un motif d'agitation pour M. Franceschini Pietri, secrétaire de Sa Majesté, et que l'Impératrice elle-même, qui aimait la précision, ne lui fît pas le crédit qu'il méritait. De plus, le génie sans preuve est difficile à expliquer ; rien n'était compliqué comme de définir Marcel Proust à qui ne l'avait jamais vu chez lui, à qui n'en avait jamais entendu parler. Il n'existait pas de termes de comparaison utilisables pour lui puisqu'il était incomparable, au vrai sens du mot. Quelquefois, on me faisait remettre dans le salon d'attente, par Johansen, le maître d'hôtel, un petit papier plié en quatre : « ...Je suis chez Larue (ou chez Weber) avec A..., B..., ou C... Tâchez de venir ; » ou bien, si nous avions pris rendez-vous, il venait m'attendre au bas de l'escalier, à onze heures, moment où l'Impératrice congédiait ses visiteurs. Les vieux MM. de X... ou Z... qui voyaient puis avaient vu maintes fois Marcel Proust chez Mme la princesse Mathilde, lui disaient bonsoir avec un sourire distrait, prudent, et prenaient les airs de bons messieurs qui se seraient rencontrés tout à fait par hasard,

(1) N'en déplaise à certains amis posthumes de Marcel Proust (d'ailleurs précieux pour sa mémoire et l'éclat de son œuvre), nous étions quelques-uns — même avant qu'il fît paraître *Swann* — à savoir qu'il avait du génie.

craignant, là-haut, une « intrusion » qu'ils auraient blâmée, parce que la présence d'un privilégié de plus aurait diminué à leurs yeux la valeur du privilège.

Pendant les trois ou quatre mois que je passais à Paris, je sortais beaucoup et ne pouvais plus voir Marcel Proust aussi souvent que j'aurais voulu, c'est-à-dire tous les soirs comme le faisait avec une admirable affection M. Reynaldo Hahn. J'en avais un grand regret — il ne le croyait pas toujours, et son incrédulité était une chose terrible. J'ai lu quelque part que la divination de son œil était infaillible : c'est inexact. Il se trompait quelquefois, mais son regard était si déconcertant que Marcel Proust, pareil à ces juges d'instruction trop habiles qui font avouer un crime à un prévenu innocent à force de le « cuisiner » et égarent ainsi la justice, prenait la résignation pour un aveu et égarait sa propre justice.

Incapable, comme je l'ai dit, d'une mesquinerie vulgaire, d'un de ces petits calculs fréquents dans le monde (dans tous les mondes), où l'on voit certaines femmes (et même certains hommes) se livrer à des diplomaties incroyables pour empêcher de se connaître des personnes qui ne se connaissent pas ou empêcher de se lier des personnes qui se connaissent un peu, il était toujours plein de méfiance, et un certain mépris pour l'humanité, qui déjà l'avait envahi et que le travail et la solitude relative allaient bientôt accroître dans de grandes proportions, l'empêchait quelquefois de faire la différence entre ceux qui étaient capables de ces mesquineries et ceux qui en étaient incapables. Voici trois exemples de faits qui pouvaient créer en lui des griefs imaginaires. Si une amie, avec qui il était en bons termes, vous disait : « Je compte sur vous demain soir, mais n'en parlez pas, nous serons dix... » naturellement vous n'en parliez pas. Mais, comme tout se sait, trois jours après il y avait un reproche dans l'œil de Marcel Proust, et il finissait par le formuler : « Il paraît que vous étiez l'autre soir chez les X... » Suivait l'explication du coupable, bégayant devant l'interrogation un peu ironique du regard de Marcel Proust qui se demandait et vous demandait silencieusement si vous ne l'aviez pas « desservi » près des X...

Si un ami vous annonçait en secret le mariage de sa sœur, de son frère, ou vous racontait un ennui survenu dans sa famille, et que Marcel Proust apprît — quelques heures après

vous — ce mariage ou cet ennui, il vous en voulait un peu de ne pas le lui avoir dit tout de suite.

Enfin, si par amitié, ou par discrétion, on gardait pour soi un incident comique auquel on avait assisté chez des gens que l'on aimait, cette discrétion était très suspecte à Marcel Proust, déjà au courant, et, dans sa voix, passait l'imperceptible intonation qui, sur le merveilleux baromètre de sa sensibilité, inscrivait « tempête ».

(J'avoue que cela était *odieux* et que j'ai souvent maudit la « police » malveillante qu'il avait autour de lui, et l'entretenait dans un état fréquent de susceptibilité.)

*
* *

Il avait une façon de taquiner, très gentille et sans méfiance celle-là, sur des points qu'il savait insensibles, sur de petits ridicules indéniables dont il cherchait à corriger tendrement ses amis. Cette taquinerie n'était naturellement pas la même pour chacun. Pour moi, c'était mon « ignorance de ce dont on parlait ». A cette époque je n'aimais pas beaucoup les spectacles et n'étais jamais au courant des histoires de théâtre. — « Mais, mon pauvre petit, s'écriait-il de sa voix calfeutrée et venue de loin (on ne savait d'où), — si j'avouais ne pas connaître le nom d'une pièce, le divorce d'un comédien, ou la maladie d'une cantatrice — ne dites pas cela, on croirait que vous le faites exprès ! Moi, vous comprenez, je sais bien que vous ne le faites pas exprès... — Marcel ! Comment voulez-vous ! Ce serait insensé de faire exprès de paraître idiot ! — Oh ! c'est tout de même joliment élégant... — Quelle drôle d'idée vous avez de l'élégance. Alors, dites, cette pièce, quel soir irons-nous la voir ensemble ? — Jamais de la vie ! Ça vous assommerait, je sais si bien que c'est pour me faire plaisir que vous me proposez d'aller avec moi... »

Puis, d'un mouvement brusque, il frottait sa figure à pleine main et si j'ajoutais : « Voilà Marcel qui commence ses taquineries... » il mordait ses moustaches, levait les yeux au plafond comme un martyr, puis un instant après riait aux éclats en se rappelant une histoire dont nous venions de parler, et riait ensuite d'un rire un peu différent, moins de gaieté que de constatation et d'expérience, un rire qui me rappelait toujours le rire de mon père. D'ailleurs, puis-

qu'un certain accent du rire, on ne sait quelle fêlure, prouve toujours la sottise, même si la voix nous a fait illusion et quels que soient l'âge et la situation du rieur, l'autre son du rire existe aussi sûrement en commun.

*
* *

Il y avait en Marcel Proust tous les éléments d'un enfant gâté, et, à partir de la trentaine, d'un vieil enfant gâté : jamais il n'en fut un, parce que son génie dissociait à mesure ces éléments — son génie, sa dignité personnelle et aussi son sens du ridicule.

A l'occasion, il préférait être un « enfant mortifié » plutôt qu'un enfant gâté, et ses récriminations, ses explications, quand il récriminait, quand il s'expliquait, ne provenaient jamais de l'illusion que tout lui fût dû (propre de l'enfant gâté) mais d'un esprit de justice qui lui faisait désirer en toutes choses la réciprocité — en même temps que son bon sens lui rappelait que la réciprocité n'existait pas.

Il ne se rendait pas toujours compte que ses égards et ses attentions étaient parfois du bien perdu, qu'ils sortaient du domaine de l'amabilité ou de l'affection, et faisaient partie d'un domaine plus réservé, où beaucoup de personnes, même charmantes, étaient incapables de le suivre. Ses reproches ne pouvaient guère être compris, et ce qu'il appelait « des malentendus » — un de ses termes familiers — était une simple disproportion entre sa sensibilité et celle des autres.

Par contre, la minutie de sa tendresse et ses attentions imprévues pouvaient faire naître de tendres attentions chez ceux qui lui étaient attachés et qui, sans l'exemple qu'il leur donnait, auraient toujours ignoré ou méprisé les possibilités de leur cœur. Une de mes amies était un peu cousine avec un de ses intimes. Un jour elle me dit : « Hier, je suis allée au magasin du Louvre avec X... (son cousin) : il s'agissait de le conseiller pour l'achat d'un dessus de lit piqué, destiné à l'un de ses amis, que vous connaissez aussi, je crois, et qui doit être bien malheureux, un M. Proust. » J'essayai de lui expliquer qui était Marcel Proust, lui assurai qu'il ne manquait de rien et qu'il pouvait s'offrir les plus beaux couvre-pieds piqués, mais que X..., le sachant

très frileux, avait trouvé « gentil » (comme Marcel Proust l'aurait trouvé lui-même) de lui faire ce petit cadeau (1).

*
* *

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il se partageait ainsi entre le travail, les devoirs sociaux ou amicaux, et les contraintes d'une santé précaire, quand la mort du professeur Proust vint bouleverser son existence déjà troublée depuis quelque temps par certaines inquiétudes qu'il éprouvait au sujet de Mme Proust. Sa douleur fut profonde, il eut la volonté de la dominer à cause de sa mère qu'il ne quittait plus, et dont il devait soutenir à la fois le courage et les forces. Peu de temps après paraissait *la Bible d'Amiens*, dédiée à la mémoire de son père.

Encore une année de grâce, et ce fut l'irréparable malheur de sa vie...

...Sa souffrance était de celles dont on n'ose pas parler à celui qui souffre et que l'on sait « condamné ». *Ce qu'il y avait de sensible en lui était condamné.* Lui-même se taisait sur cette souffrance : parfois un sanglot refoulé, un voile sur les yeux, provoqués par un mot, par quelque chose que nous ne pouvions pas savoir, prouvaient un désespoir au rythme de son sang, installé pour toute la vie. (Un soir, je le vis pleurer : c'était cruel comme un supplice physique. Sa douleur aussi avait du génie, était hors de toute norme.) Certaines lettres de lui, écrites à cette époque, laissent voir un abîme. Ma mère en possède deux : il serait impie d'en citer même quelques lignes.

(1) Je ne parle pas ici des engoûments, des sentiments violents ou simplement romanesques que subit Marcel Proust pendant ces années-là. Il faisait peu de confidences : celles qu'il a pu me faire, je n'irai pas, naturellement, les révéler. On a raconté par ailleurs son amour pour la jeune fille qui devait, très transformée, être Gilberte Swann. Quand je l'ai connu, il était encore malheureux en silence à cause de la grande dame (qui ignorait cette passion et ne la connut que « vingt ans après »), à qui il emprunta, pour les donner à la duchesse de Guermantes, son esprit, son élégance, sa personnalité extérieure. Mais la duchesse de Guermantes est dure de cœur et insensible, tandis que le modèle soigna comme une sœur de charité le vrai M. Swann agonisant, est bonne jusqu'à la faiblesse et n'utilise sa force sociale que pour rendre des services... Enfin je l'ai connu, aussi, hanté pendant des années par la pensée d'une jeune fille dont il donna le beau prénom à l'une de ses héroïnes.

*
* *

A partir de ce moment, je crois, sa personne ou plutôt sa personnalité, qu'il ne pouvait dégager que par une œuvre, compta plus pour lui que les êtres. En perdant sa mère, il avait perdu sa raison profonde de vivre, d'essayer de se mieux porter, de modifier les conditions chaque jour plus recluses de son existence. Après *Sésame et les Lis*, il commença un livre (il croyait encore à *un* livre).

Il arrive un moment où tout être valable, à moins d'abriter dans un corps fané un petit enfant incorrigible, prépare déjà sa vie en vue de sa mort. Suivant les conditions de son existence, chacun prend ses dispositions plus tôt, plus tard, mais n'attend pas d'y être forcé pour s'éloigner rapidement ou insensiblement de l'agitation et de la lumière, qui sont réservées à la jeunesse, en admettant que la jeunesse aille jusqu'à quarante ans. Marcel Proust n'eut qu'à suivre la pente de sa solitude filiale et de sa maladie pour mettre sa vie en veilleuse avant sa quarantième année. Comme personne n'était moins « comédien » que lui, son deuil apparemment « fini » (il savait bien que ce deuil ne finirait jamais), il se remit à vivre, à voir tous ses amis, les intimes comme les autres, et à sortir quand il le pouvait (de moins en moins) ; il parlait, il riait, mais derrière ses paroles, derrière son rire, on entendait quelquefois la voix de Mme Proust, cette voix qu'il écoutait, lui, du soir au matin, et dans sa nouvelle chambre du boulevard Haussmann, les cahiers et les papiers commencèrent à s'amonceler sur la petite table qui était comme la chaloupe de son lit (1).

Son lit devint ce « lit de justice » où il devait passer de plus en plus d'heures sur les vingt-quatre qui règlent la vie de chaque jour, ce centre où il recueillait les ondes qu'il traduisait à mesure pour les transmettre à son œuvre, à la fois inventeur et expérimentateur sur lui-même et sur les autres de l'instrument mystérieux avec lequel il regardait la vie et qui lui permettait de voir les taches du soleil et les canaux de Mars qu'il y a dans les êtres et autour d'eux.

(1) L'année où il mourut, sa mère n'était pas entrée, pour lui, après dix-sept ans, dans le calme pays du souvenir.

*
* *

...J'imagine qu'à partir de cette époque, le temps dut passer pour lui avec une rapidité anormale, d'autant plus vite qu'il le remplissait davantage par le travail, dans des conditions de vie quasi invariables, comme il passe vite pour le moine dont les prières constantes sont soumises à la Règle, et pour le souverain dont les obligations innombrables sont soumises à l'étiquette : et aussi avec la rapidité que nous connaissons tous lorsque, retenus au lit par une maladie quelconque, pendant deux ou trois semaines, les journées ont pour nous une quantité nouvelle, qu'à midi nous croyons qu'il est encore 10 heures du matin, qu'à partir de 2 heures, il suffit d'une visite et d'un livre parcouru pour que notre montre marque 6 heures du soir, et qu'à minuit nous croyons que neuf coups viennent seulement de sonner à la pendule. Double rapidité de la régularité désheurée dans le travail et de l'inertie au fond d'un lit.

Et je me suis demandé souvent si, pour les mêmes raisons de rapidité monotone, cette nouvelle valeur du temps, créée par sa façon de vivre, n'était pas devenue pour son esprit la valeur normale du temps, puis sa propre conception du temps, et enfin un « système » — dans cette chambre où, grâce à la nuit tantôt noire, tantôt éclairée qui y régnait, le passé, le présent et l'avenir ne faisaient plus qu'un temps éternel (ce qui est sans doute la réalité sur le plan que, vivants, nous ne pouvons pas connaître, et que nous fait entrevoir parfois un phénomène de paramnésie), chambre devenue l'antre magique où les personnages et les objets se rencontrent et se rejoignent comme dans les rêves et où, comme dans les rêves encore, aucune invraisemblance n'étonne ni dans la durée ni dans l'espace.

Naturellement, c'est une simple question que je me suis posée, ce n'est pas une certitude pour moi ; mais tout de même il est possible que pour un esprit comme le sien, ne tenant compte ni de l'horloge ni du calendrier (jamais Marcel Proust ne savait l'heure, jamais il ne datait ses lettres), pour qui les dates n'existaient que sous la forme de souvenirs, lesquels, chers pour lui, même s'ils étaient vieux, bénéficiaient alors, comme la nature, du miracle optique de la « chambre obscure » pour devenir actuels et

colorés, ou, au contraire, indifférents, semblaient lointains et ternes même s'ils ne remontaient qu'à la veille, et pour qui enfin les repères les plus faciles de l'année, Noël, ou le « Jour de l'an », ou même les saisons, ne représentaient rien — il est possible que sa manière de vivre ait contribué à soumettre son œuvre à une forme arbitraire, personnelle et magnifique de la durée (1).

*
* *

C'est boulevard Haussmann qu'il commença à vivre comme l'abeille dans sa ruche et que le mot banal « faire son miel » pour « composer une œuvre » put s'appliquer à lui comme il ne s'est jamais appliqué à aucun homme.

De l'abeille il avait l'œil velouté, sans point lumineux, profond et à facettes (il voyait, extérieurement et intérieurement, de tous côtés) ; de l'abeille il avait la vigilance, l'acharnement au travail sans effort apparent (jamais personne ne put l'entendre dire « qu'on le dérangeait dans son travail » et il avait une sorte de pudeur de son travail, ne prononçait même jamais ce mot de *travail* qui, dans la bouche de certains écrivains, peintres ou musiciens, devient un cri de guerre burlesque) : comme l'abeille, il allait parfois butiner sur l'aconit ou autres plantes empoisonnées (mais l'abeille a ses antidotes secrets) ; et sa chambre même, sa chambre des quinze dernières années, avec ses revêtements de liège, sa tiédeur adaptée à ses goûts (tiédeur qui suivant les saisons semblait aux autres brûlante ou glaciale), sa pénombre, son odeur de cire fondue (à cause des poudres brûlées), sa chambre apparemment désordonnée pour des yeux d'humains mais ordonnée pour des yeux d'abeille, était vraiment l'alvéole où s'élaborent suivant une chimie inconnue les récoltes variées qui deviendront le sirop incorruptible, où le goût d'un arbre ou d'une fleur restent vivants (2).

(1) D'ailleurs, chez certains êtres dont la mémoire enregistre tout avec une grande précision, le passé se replie souvent sur le présent ; il arrive qu'entrant dans une maison que l'on aime mais où le hasard fait qu'on va rarement, on se dise : « C'était agréable ce dîner, l'autre année... », un éclair de réflexion, et puis : « Tiens, c'est vrai, il y a dix ans... »

(2) En somme, indépendamment de sa volonté et même malgré tous ses efforts — car il s'efforçait de vivre autrement, — son existence s'est organisée

Cette chambre a toujours été disposée de même façon, boulevard Malesherbes, rue de Courcelles, boulevard Haussmann, et enfin rue Laurent-Pichat et rue Hamelin : le lit et sa chaloupe orientés suivant le même axe, de manière à laisser voir, en diagonale, l'entrée des visiteurs, et à recevoir le jour de gauche — quand par exception on laissait le jour entrer — et à recevoir aussi de gauche la chaleur du foyer. Au pied du lit, la même porte de service par où « Françoise » entrait jadis, par où entrait plus tard Mme Céleste Albaret. Cette disposition immuable, pour Marcel Proust qui ne voyait plus l'univers que du fond de sa chambre, n'a-t-elle pas contribué aussi à donner à son œuvre cette sublime monotonie, cette consistance d'une même pâte et surtout cet éclairage toujours égal qui est son charme hallucinant (1)?

*
* *

Parallèlement, à mesure que la vie des humains se restreignait autour de Marcel Proust, son mépris pour l'humanité devenait chaque jour plus profond. Trop bien élevé, trop poli, trop aimable pour le laisser voir, il n'arrivait cependant plus à cacher toujours sa condescendance vis-à-vis de certaines personnes, et cela m'a fait comprendre, plus tard, la revanche qu'il prenait la nuit sur l'humanité qu'il créait.

Lui qui, malgré ce mépris ou à cause de ce mépris restait pitoyable et généreux — car il est resté l'un et l'autre jusqu'à la fin (2) — lui qui, dans la vie comme dans la littérature, était plus accessible que personne à la pitié, à toutes ses formes et même à la pitié pour la prostituée, le voleur ou l'assassin, il n'a pas voulu créer un seul être qui apitoye, pas un seul non plus qui soit accessible à la pitié. Pendant ces années au cours desquelles il écrivit le premier *Swann* et prépara l'ensemble de son œuvre (tout en se délas-

peu à peu comme par une entente de la vie autour de sa vie, pour le forcer à écrire cette œuvre-là, et non une autre.

(1) Il suffit, dans une chambre, d'allumer les unes ou les autres des différentes lumières pour que la chambre ait ou son aspect normal, ou un aspect de voyage, ou de départ, ou de maladie, ou de préparatifs de fête, ou même de calme ou de trouble. Aspects dus sans doute à des souvenirs ou à des associations d'images.

(2) Je crois cependant que dans les toutes dernières années, il ne croyait plus guère à la pitié, en était le défroqué, mais en accomplissait toujours les rites bienfaisants par convenance et par habitude.

sant par *les Pastiches et les Mélanges* que nous connaissons), je l'ai vu, je l'ai entendu, toujours ému par le malheur ou la souffrance d'autrui, toujours indulgent à toutes les tares, à tous les vices, aux pires misères morales, et, dans le même temps, il animait d'une vie immortelle des personnages implacables entre eux, et qui, au moment où cependant nous pourrions avoir pitié d'eux malgré cette méchanceté, nous éloignent par leur ridicule qui nous décourage, ou leur bêtise qui leur rendrait notre pitié incompréhensible, ou leur orgueil qui la refuserait.

Il n'y a pas d'exemple à citer, car tout serait à citer : un, pourtant, me semble intéressant, car on peut lui en comparer un autre, ailleurs. Quand le baron Hulot (1) déshonoré, déchu, s'écrie avec une monstrueuse inconscience, au moment où sa famille veut le sauver et vient le chercher dans sa tanière : « Est-ce que je peux emmener la petite? » il garde encore quelque chose d'humain qui fait que, nous aussi, nous voudrions le sauver, grâce à Balzac qui a pour lui une sévérité prête à pardonner, une pitié de confesseur ; tandis que le baron de Charlus, méconnaissable, ruineux, se promenant dans les Champs-Élysées avec Jupien et s'intéressant encore à des « conquêtes » interdites mais regrettées, ne nous apitoie en rien et nous fait même horreur parce que Marcel Proust le bafoue en même temps qu'il le damne...

Et l'on ne peut pas prétendre qu'il ait voulu frapper plus cruellement telle classe de la Société : c'est parce qu'il a surtout parlé d'une classe socialement éminente que cette classe semble, plus que les autres, sa victime. Mais son mépris pour les autres classes est le même : ses bourgeoises sont plus ou moins des entremetteuses, toutes sont d'une vulgarité complète et sans rémission, il les prive même d'une perfectibilité (rare, il est vrai, chez les bourgeoises), mais cependant possible : que deviendrait-on s'il fallait vivre entre Mme Verdurin, Mme Bontemps et Mme Cottard? Ses bourgeois sont des « spécialistes » (quelquefois remarquables dans leur spécialité), mais également du dernier commun, admirables parce que bouffons pour nous, lecteur, mais d'un ennui mortel pour qui les écoute dans leur mystérieuse vie fictive après que nous avons refermé le

(1) Voir *la Cousine Bette.*

livre. Les « jeunes filles en fleur » (toutes de petites bourgeoises) sont toutes de gentilles petites « grues » en puissance, et d'une grande précocité dans le vice. Albertine est odieuse. Quant au peuple, c'est pire encore : Aymé est une canaille et serait facilement un maître chanteur ; Françoise elle-même est d'une atroce sournoiserie, enchantée de tous les malheurs qui arrivent autour d'elle ou cherchant même à aggraver les chagrins qu'elle devine. Personne n'y échappe, sauf Swann dans le premier volume, mais sa maladie, plus tard, le rend presque répugnant, et il est tellement annihilé par son mariage que le lecteur reste indifférent en apprenant sa mort comme il l'a été le matin même en lisant dans un journal la mort de quelqu'un qu'il connaissait beaucoup — car l'humanité n'est pas une bergerie et il faudrait être très naïf pour blâmer Marcel Proust de sa perspicacité (1). Si bien que par un singulier retour on finit par se dire qu'il a eu peut-être raison et que le reproche que nous lui faisons d'avoir méprisé l'humanité n'est pour nous qu'un pauvre moyen de nous encourager à vivre.

Ce qui est troublant (trouble pouvant aller jusqu'à la tristesse), c'est que le personnage central, le « narrateur », qui a tant de traits communs avec Marcel Proust (bien qu'il s'en soit défendu) et voit les êtres comme il les voyait, ne les juge cependant pas comme Marcel Proust les jugeait, c'est-à-dire avec une indulgence égale à son mépris, mais au contraire avec une sévérité qui ne pardonne pas.

Nous ne sommes pas étonnés que la voix qui s'élève du *Père Goriot* ou de *Madame Bovary*, à mesure que nous tournons les pages, soit absolument différente de la voix qui s'élève de la *Correspondance* de Balzac ou de celle de Flaubert ; leur voix de roman est la voix de la pythonisse : pendant qu'elle prophétise, elle ne sait rien dire d'autre ; mais dans leur *Correspondance* Balzac et Flaubert ne sont plus dans cet « état second » et leur style est un autre style. Au contraire, la voix du « narrateur » de *Swann* est la même voix qu'on entend dans les lettres de Marcel Proust, la voix de Marcel Proust, voix accessible, pas du tout « transposée » par la littérature, voix qu'on pourrait interrompre pour lui demander le temps qu'il fait, à quoi le narrateur

(1) La mère et la grand'mère du *narrateur* ne sont pas en question car elles ne se mêlent pas avec les autres personnages et demeurent, sublimes et respectables, dans le coin du tableau.

répondrait des choses magnifiques sur la température qu'il incorporerait à mesure à sa pâte, sûr de la bonne fermentation comme le boulanger est sûr de la sienne ; alors on pense quelquefois au *Docteur Jekyll* de Stevenson et l'on se demande pourquoi Marcel Proust-docteur Jekyll pardonnait à l'humanité de Dieu et se changeait en Marcel Proust-Hyde quand il créait une humanité dont il devenait à mesure le bourreau.

Il n'est pas, en effet, un seul d'entre eux où veille cette présence intérieure pour qui n'existe ni le commencement ni la fin, portant notre véritable nom que nous ne connaissons pas ; destinée à nous survivre et à devenir alors notre personnalité définitive ; nous donnant l'espoir certain d'une vie future, avec tout ce que cet espoir comporte de charité et d'acceptations : « Je suis malheureux, quel bonheur ! » ou encore : « Je souffre exprès pour tous ceux qui font souffrir. » Pour d'autres croyances, seulement chargée pendant la vie de faire la liaison entre l'homme et l'en-deçà et l'au-delà et les dimensions inconnues, ou donnant le désir de savoir ce qu'il y a peut-être tout auprès, peut-être très loin, dans le monde des morts. Ne laissant encore à d'autres que la superstition ou même le dernier échelon du sacrifice, la peur de Polycrate jetant sa bague dans l'eau. Réduite enfin pour certains esprits au rôle de gardien de la conscience, chargée de discerner le bien et le mal, sorte de morale native grâce à qui l'homme le pire est plus respectable que l'animal le meilleur puisque, après l'avoir étouffée en lui, il peut la ressusciter et se retrouver l'égal d'un homme à peu près bon.

L'humanité de Marcel Proust, dépourvue de cette morale élémentaire, et dépourvue aussi de toute foi, de toute spiritualité et même de toute superstition, ne dispose pas d'une seule fissure par où s'échapper vers un infini, quel qu'il soit.

Individus hermétiques, aux corps scellés, isolés les uns des autres, chacun d'eux est responsable seulement de sa propre vie, préoccupé exclusivement d'elle, et n'imagine rien, jamais, avant elle ni après elle. Tous ces hommes, toutes ces femmes dont les mouvements et les paroles ne tendent qu'à satisfaire leurs caprices, leurs désirs et leurs volontés, sont inconscients de leur raison d'être, de leur destinée, de quoi que ce soit en dehors du visible, du tangible et de la couche d'air où ils évoluent, comme en sont inconscients des

insectes. Ils ne sont soumis qu'aux lois de la pesanteur, et leur esprit lui-même reste attaché à la terre comme le scaphandrier au sol sous-marin. Comment n'étouffent-ils pas?

A cause de cela, ils ont la terrifiante beauté d'un musée de cire s'animant dans la nuit sous les ordres d'un ventriloque de génie mais ils ne sont pas pour nous une compagnie possible certains jours où nous redoutons la solitude, où la perspicacité nous effraye, où l'ironie nous blesse comme une attaque personnelle, où nous voulons aimer les humains afin d'être aimés, où nous avons pitié d'eux avec l'illusion volontaire qu'eux aussi nous plaignent et où nous disons : « A quoi bon toute cette vérité puisqu'elle est encore un mensonge et que la vraie vérité, nous ne la connaîtrons que de l'autre côté du miroir. »

Ces jours-là, le musée de cire nous attriste, les paroles magiques de son animateur nous semblent inventées pour alourdir le poids de la vie, et ces êtres conçus dans le malaise physique nous rendent cruellement en malaise moral la part de souffrance qui les créa. Fourmis et termites dont l'existence atroce et merveilleuse nous effraye d'autant plus que nous y retrouvons des rapports avec notre existence. Mais d'autres jours, nous sommes plus braves, et nous reconnaissons alors dans les personnages de Marcel Proust nos frères et nos sœurs — non rachetés.

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

LUCIEN DAUDET.

# Les augures de Genève[1]

## III. — Les fonctionnaires.

Il est fréquent, dans les couloirs de la Société des Nations, de rencontrer des femmes qui ont l'air d'hommes. Les fastidieuses rencontres ! On discerne un renoncement à tout ce qui est la grâce, sans l'abandon qui fait le comique. On est gêné, fâché ; on voudrait un coin solitaire... C'est ainsi qu'un jour, je m'étais retiré dans une petite pièce, où d'habitude personne ne venait, et je commençais de rêver — allez donc me dire pourquoi? — à la Loire s'avançant dans la campagne française, à sa marche toute en caprices et coquetteries, lorsque trois femmes entrèrent, et qui étaient du genre que je viens de déplorer. J'eus un mouvement d'humeur. Aucune ne le remarqua. Comment auraient-elles pris garde à ma personne? Elles avaient assez de virilité pour se suffire.

Je les vis s'asseoir autour d'un guéridon. Elles étaient maigres. Il y avait une Américaine, une Norvégienne, une Anglaise. L'une d'elles sortit un projet de brochure internationale, destinée aux enfants des écoles dans le monde entier. Deux images ; deux légendes. La première faisait voir une tranchée, des soldats ; un obus éclatait ; on voyait le sang couler. L'artiste avait écrit au-dessous de cette scène cruelle : « L'ancienne manière. » Sur la seconde, était dessinée une longue table, autour de laquelle étaient rangés

(1) Voir la *Revue universelle* des 15 mars, 1er et 15 avril.

ou mieux dressés des messieurs en redingotes, graves et pensifs. Et sous leurs pieds il y avait ces mots d'humilité : « La manière nouvelle. » Je dis d'humilité ; on pourrait dire : d'orgueil. C'est en tout cas ce sentiment — je devrais dire ce péché — qui éclaira d'une lumière froide les visages des trois femmes : il faudrait dire des hommes. Est-ce que l'idée leur vint que les enfants, par toute la terre, allaient être heureux devant ce dessin? Les enfants, où qu'ils soient, ont le goût des héros et des fées, et ils savent bien, qu'en dehors d'une leçon de morale civique, il n'y a rien qui plonge l'âme dans un état plus languissant qu'une table avec ce genre de messieurs autour. Hélas ! ce sont de vieux enfants qui ont installé la Société des Nations, et elle n'est que cela ; une suite de commissions, chaque commission n'étant qu'une table... où hélas on ne mange pas, mais où on parle solennellement.

C'est là le travail effectif et quotidien. Il faut avec courage aller le regarder de près, sauf pour une commission, qui siégeant dans un hall en verre, est visible du quai. En vous promenant, vous verrez tout. Un jour, un cocher qui menait deux touristes, un Français et une Française, dit d'un air négligent, le bras tendu, tendant son fouet :

— C'est là dedans qu'ils discutent de la paix...

La Française, petite et jeune, se dressa dans la voiture, et sur la pointe du pied :

— Oh ! fit-elle, on les voit !

Le cocher consentit un regard hautain, et dit :

— Ils sont *après!*

C'était la grave commission du désarmement qui siégeait dans cette volière. Les délégués y étaient nombreux, l'œil fixe, avec un front d'angoisse. Ils avaient l'air de prisonniers. De grands arbres les entouraient ; des oiseaux pépiaient sur les branches, et le sens de ce pépiement était la surprise qu'éprouvaient ces petites bêtes à voir pour la première fois des hommes en cage. C'est à cette commission que venaient en spectatrices les femmes les plus belles. Elles calculaient que dans la lumière, aucun de leurs charmes ne serait perdu ; mais elles ne songeaient pas que l'ennui trop épais fane la beauté la plus robuste ; et j'ai vu des Roumaines, éclatantes, sortir sans force, le teint terni, pareilles à nos jardins tout chavirés de chaleur après une journée étouffante au mois d'août.

Une seconde salle de commissions était fermée, feutrée, secrète. On y marchait sur d'épais tapis de laine; on y entrait en soulevant de lourdes tentures; on y traitait de douteuses questions : les problèmes économiques, l'opium, la traite des blanches. Sujets délicats dans un milieu capitonné. Le public qui entrait était fatigué ou rêveur. On n'y voyait guère que des Anglo-Saxons, à qui les hôteliers avaient dit, au lendemain d'une excursion pénible : « Ces messieurs dames devraient aller voir la Société des Nations, si intéressante et gratuite. Il y a de bons sièges. C'est reposant ! » Ils arrivaient avec un kodak, une jumelle, un baromètre, et parmi ces inventions de la science pendues à leurs ceintures, ils somnolaient doucement, dans la buée de leurs souvenirs de touristes harassés. Au milieu d'eux cependant venaient s'asseoir d'admirables femmes hindoues. Le bruit court que l'Angleterre dépense d'importantes sommes pour faire venir de l'Inde ces beautés qui l'honorent. Leur commande-t-elle de se mêler aux habitants de la métropole? Elles sont assez belles pour tout embellir, fastueuses en leur simplicité, ayant l'air d'un cadeau de Dieu à la bêtise du diable, étonnées et impénétrables, offrant leurs yeux de gazelles qui ont l'habitude de rêver sur les rives du Gange et du Brahmapoutre, mais s'effraient au bord des abîmes que Loucheur a creusés. Pour Loucheur elles avaient des robes d'Européennes, mais en souvenir du Gange, elles portaient des voiles roses, des bracelets d'argent sur leurs poignets ambrés, des souliers de vair ou d'or, telle des reines ou telle Cendrillon.

Enfin, il y avait une salle dans les ténèbres, qui n'ouvrait que par des portes sur une galerie, et paraissait en retrait. Le journaliste juif, expédié des Soviets, la préférait aux autres : il y passait de longues heures dans l'immobilité. On n'y trouvait jamais une jolie femme : à quoi bon? Qui donc aurait pu voir qu'elle était jolie? On ne rencontrait que des délégués gémissant ou tonitruant. C'est qu'un drame se jouait là. Dans cette pénombre se discutait âprement le budget de la S. D. N. et celui du Bureau international du Travail. Il y avait de chaudes luttes, des ricanements; il s'échangeait d'affreuses paroles violentes. Ce n'était pas un lieu pour les femmes du Bengale, qui parlent le bengali.

Le personnel d'ailleurs, qui siégeait et commissionnait

dans cette salle enténébrée, ne différait pas sensiblement de celui des autres commissions. Il n'était plus échauffé que parce qu'il traitait d'argent. C'est une question qui bouleverse les âmes, quand elles ne sont pas extrêmement bien nées. Or, il y en a peu dans toute la Société des Nations qui méritent d'être ainsi définies. Qu'est-ce qu'on rencontre à chaque tournant de couloir? Un cuistre. Un autre. Encore un. Partout, toujours. Et ils portent deux noms qui sont des titres universellement respectés : *Docteurs* et *experts*.

Les Docteurs n'ont aucun rapport avec ces hommes puissants, qui nous sauvent ou nous tuent, qui sont médecins, et que nous affublons chez nous, sait-on pourquoi, de ce pauvre nom. Un médecin qu'on appelle Docteur est diminué de ce fait à l'égal d'un soldat qu'on appelle militaire. Mais que faire contre la coutume? C'est une crue ; elle emporte tout ! Les Docteurs, à travers le monde, sont tout simplement des gens doctes, qui ayant appris des choses doctrinales, cherchent à endoctriner. Ce sont des adultes remplis de connaissances, qui sont passés sur les balances des Universités. Il y avait le poids, on leur a donné le titre. Et les voilà lâchés dans le monde pour l'empoisonner.

Ce qui soulage un Français c'est de penser que la France ne crée pas de ces gens-là. Elle fait des docteurs ès lettres, ès sciences. Mais le vrai Docteur, tel qu'il est apprécié internationalement, n'offre aucune garantie précise. C'est un pédant sur tout, un homme à lunettes, qui regarde en dessous de ses verres pour contempler le soleil, en dessus pour voir des fleurs. Notre pays s'abstient encore de donner ce genre de serins. A Rome, on préfère écouter la chanson des fontaines. En Espagne, qui n'aime mieux les taureaux?

Les pays qui fournissent les Docteurs sont : l'Allemagne d'abord, avant tous les autres, terre féconde en cuistres ; trois récoltes par an comme les abricots en Californie ; la Suède et la Norvège, qui possèdent une Université par habitant, et trois professeurs par élève ; le Paraguay, la Colombie, le Venezuela, où les hommes aiment les titres comme les femmes les colliers et les enfants les déguisements ; la Chine enfin, où il n'y a pas de plaisir sans mandarin.

Les Docteurs sont des gens qui croient que les grands hommes ont passé beaucoup d'examens.

En général, les enfants des Docteurs ne sont pas d'eux,

et les enfants des autres, en les voyant, jouent de la trompette.

Mais les grandes personnes sont troublées ! Il faut être d'esprit extrêmement libre, de cœur extrêmement gai, pour se moquer des Docteurs. Si bien qu'ils régissent le monde. Jusqu'au jour où, tout à coup, dans l'étonnement général, on voit s'avancer un Alexandre le Grand et ses éléphants, ou un Rabelais avec sa prose. Alors c'est la fuite éperdue des Docteurs. Ils se terrent dans les caves ; on en retrouve sous des meules ; et on fait de la bouillie avec tous ceux qu'on retrouve. Pendant quelques mois, le monde respire, paraît rajeuni. Puis tout recommence.

Comme il n'est pas question que la S. D. N. puisse trouver un Rabelais pas plus qu'un Alexandre, ce sont des Docteurs qu'à Genève on a assis autour des tables.

Avec des experts.

L'expert peut venir de n'importe quelle nation, même de celle qui n'a aucun docteur : l'expert c'est simplement le résultat de l'expérience. Nul besoin de facultés ni de diplômes. L'expert peut surgir du désert : il doit y avoir des experts en sables et en chameaux. L'expert dit simplement qu'il sait des choses... ignorées de ceux qui ne les savent pas. C'est tout, et ce peut être excellent, lorsque ce mystère crée une autorité qui décharge de soucis fâcheux les fantaisistes. Qui voudrait s'occuper des prisons, des douanes, des égouts, de l'enseignement public, s'il n'y avait des experts ! Mais nous vivons dans une époque de confusion ; peu de cerveaux lumineux ou qui aient le loisir de s'éclairer. Personne, en tout cas, n'a vu cette monstruosité que l'expert aujourd'hui expertise sur ce qui ne ressortit pas de l'expérience : l'honnêteté et l'honneur, rien que cela ! On croyait jusqu'ici qu'en honneur tout le monde était expert, au risque d'être privé de conscience. Tout le monde semblait comprendre ce que signifie payer ses dettes, ou au contraire voler son créancier. On devait le savoir, quand on était Français ; on espérait le savoir quand on était Allemand ; mais il a surgi de partout des experts, et ils ont dit :

— Non, non ! Vous n'êtes pas forcés du tout d'être au courant... si vous n'êtes pas des techniciens !

On ne leur a pas demandé ce que c'était que leur technique. Les âmes candides songent-elles à éclaircir le sens

des mots qui paraissent respectables? Or, cette technique est effarante. Elle consiste à apaiser le vainqueur, à l'amollir, à l'anémier, et à étudier « les possibilités » du vaincu — charmant euphémisme ! — c'est-à-dire à le libérer en le fortifiant.

Quelle farce... tragique !

J'entends toujours Clemenceau, l'homme aux sourcils farouches, me dire : « La vie vaudrait-elle d'être vécue, si on n'allait pas toujours au delà de ses forces? » Ah ! la morale rafraîchissante, auprès de ces dupeurs et bluffeurs, qui ergotent sur des points où la honte commence aussitôt qu'on discute. Mais ils font fi de la honte : elle n'est qu'un sentiment. Or leur technique s'intéresse aux faits, aux chiffres, aux dates, aux lieux. Vous allez dire :

— Ils sont trop intéressés ! Ils ne nous intéressent pas !

Ils s'en moquent bien ! Ils ont le monde à leurs pieds, — comme les Docteurs ! Le monde bâillant d'ennui, mais qui s'incline, qui se prosterne. Combien trouve-t-on de Pilsudski pour leur dire : « Les mouches, messieurs, même les mouches ne résisteraient pas à vos discours ! » C'est une boutade d'artiste, et l'art est bien ce qu'il y a de plus étranger au peuple. Le peuple veut des pions. Je ne dirai pas que c'est sa joie, du moins croit-il que c'est sa garantie, sa sécurité d'avoir installé à Genève ces têtes professorales, mis des porte-plume dans ces mains enseignantes, assis ces fesses pédagogiques. Il ne les voit pas, faisant partir un canon, sans qu'il éclate sur eux. Et il se dit donc qu'ils vont se méfier. Avec des pédants on ne s'amuse pas, mais on vit ! Rien de plus civil qu'un pédant. Plus il y aura de pédants, plus il y aura de chances qu'on ne se batte plus.

Seulement, avec combien de pédants l'air devient-il irrespirable?

Il l'est dans les commissions de la S. D. N. Là-dessus, pas de doute. Je crois que des délégués même en feraient l'aveu. Étouffement de l'esprit par les Docteurs, étouffement de l'honneur par les experts. On ne sait de quel côté se tourner, et on mourrait... s'il n'y avait, comme presque toujours, presque partout, un contraste, une compensation. Ce monde n'est que balancements : le soleil s'en va, la lune paraît ; c'est la comédie qui adoucit le drame ; il est rare, près du nid d'un hibou, qu'on ne trouve une cheminée palpitante d'hirondelles ; le rosier fleurit à côté du chiendent.

De même dans les commissions, on désespère, on croit périr ; tout à coup la féerie, dans ses grelots légers, parait et introduit des magiciens avec des fées. Les premiers sont les interprètes ; les autres les dactylographes.

On ne peut pas savoir l'enchantement que peut dispenser un interprète, quand on n'a pas été à Genève, quand on n'a pas compris sur place, à l'audition de discours sans forme et sans objet, qui se traînent au-dessus des tables, comme de mauvaises vapeurs au-dessus des mauvaises terres, on ne sait pas l'illusion, la délivrance, le bonheur que tout à coup cet homme qui traduit vous apporte. Aucun vivant ne connaît le langage des morts ; c'est pourtant le miracle des commissions ! Deux vivants : un Anglais, un Français, interprètent ce que des fantômes ont cru dire en français, en anglais. Et tout est transformé, et prend un air humain ; c'est comme un réveil, une aube ravissante, après une nuit de tourments.

Des deux auteurs de cette métempsycose lequel aimer de plus d'amour? Je ne puis me souvenir, sans moi-même m'exalter, de l'exaltant Écossais, généreux, tumultueux, qui changeait un discours d'un français liquéfié en un anglais flambant, comme un punch. Mais je crois que lui-même d'abord « se punchait », si j'ose dire. Il arrivait l'œil vif, la joue vermeille, la lèvre humide, l'haleine chaude, réchauffé, réchauffant, l'admirable garçon ! Pourquoi n'avait-il plus sa robe plissée et ses bas de laine? Mais il avait sa cornemuse, et c'est avec elle qu'il refaisait du Bastid, du Loucheur, du Boncour, du Jouhaux. Bastid, pauvre rat, pouvait à peine souffler trois mots qui sentaient le sol moisi des caves. L'autre y glissait le soleil du toit, et le parfum du jardin. Le richissime Loucheur aux phrases avaricieuses, devenait dans sa bouche une corne d'abondance qui versait, à foison, du lyrisme. Il prêtait sa nature à Paul-Boncour qui n'en a pas. Et il faisait de Jouhaux, l'homme à la cervelle de rhinocéros, un être poétique et dansant.

Le second, le Français, avait une tête de pianiste, mais à qui le piano ne suffit pas. Il passait dans ses cheveux comme le souffle d'un orgue. Il se plaçait fièrement devant son mort à traduire, et, sur un refus britannique un peu bref, un soupir de l'Inde gênant, sur le nuage d'un rêve nordique, sur une gaffe allemande trop lourde, il mettait sa musique française précise, charmante, claire et aisée. Les pauvres êtres chan-

gés se sentaient en même temps rafraîchis. Un rien de plus ils auraient crié : « Vive la France ! » C'est un cri que tant d'hommes pousseront, dès qu'ils auront posé leur besace de mensonges, dans la lumière du Jugement Dernier !

Je dois avouer que les dactylographes appartenaient à toutes les nations, et que pourtant elles étaient toutes exquises. Je les appelle dactylographes, d'autres disent des « sténos », quelques-uns « secrétaires ». Aucun de ces termes n'est juste. Il faudrait un mot séduisant, malicieux, un mot gorge de pigeon, où il y aurait toute la ruse des femmes, parmi le plaisir des hommes.

Car on dit qu'elles sont là pour taper à la machine, classer des rapports, les distribuer. C'est possible. Elles sont là surtout, dans l'air chargé d'ennui, pour qu'on puisse respirer, sentir son cœur, continuer de vivre. Elles sont créées pour le bonheur des yeux et de l'imagination qui meurt de soif. Elles rattachent les commissions à un principe humain ; elles sont la grâce auprès de la dignité pédante.

Ce rôle est si vrai, si bien reconnu qu'il n'y a pas, je le répète, dans toute la S. D. N. une seule dactylographe qui ne soit agréable à regarder. Et j'en ai vu sept cent mille ! Bien entendu, je n'affirme pas, comme les experts, la réalité de mon chiffre. Que m'importent les réalités ! Elles vont, viennent, entrent et sortent ; elles paraissent sept cent mille ; et toutes m'ont ébloui !

Mais pour être à ce point éblouissantes, quel labeur ! On les paye en francs-or : c'est juste. Où l'or serait-il mieux que dans ces mains blanches, qui savent ne rien négliger de leur toilette? J'y ai rêvé bien des fois. Comme je les admirais ! Pas une qui n'eût ses cheveux et sa petite jupe de Diane mis en plis le matin même. Je songeais : « A la dernière minute, au moment de partir, il a sans doute fallu repasser hâtivement une combinaison de soie, recoudre une bretelle de chemise, remmailler un bas. Il a fallu noircir les cils, épiler les sourcils, rosir les ongles, rougir les joues, vermillonner les lèvres.

Au cœur même des commissions quel souci ! Il faut entrer et marcher, en demeurant à peu près immobile, pour que rien ne se déplace, ni sur le col, ni sur la gorge, ni sur les hanches, ni sur les bras, mais il faut tout de même qu'un mouvement léger fasse valoir, en les animant, les

formes charmantes sous les étoffes. Et il faut s'asseoir, ou plutôt se poser, sans que rien ne se froisse ni n'aille se déranger. Il faut que la robe tombe sous le genou, afin de donner l'envie de le voir, pas jusqu'au point cependant qu'il fasse oublier le reste. Aussi, très vite, d'une main qui mérite qu'on la regarde, on applique les cheveux sur la tempe, car le visage vaut bien qu'on l'aime, et aussitôt après, il s'agit de découvrir le genou, une seconde, pour qu'un regard d'homme rapide ait le temps de l'apercevoir ; puis on le recouvre ; on tire sur la blouse légèrement ; le pied s'avance d'un rien pour faire voir le soulier ; le soulier est plus gracieux quand il ne touche pas au sol ; on croise les jambes ; la jupe se lève ; on la rabat. Enfin... c'est une carrière ! Mais louable, louable entre toutes ! Sans les dactylographes, je serais mort dans ces commissions où la folie est d'essayer d'entendre ce qui est inécoutable. Est-ce que l'été, je vais mettre ma tête dans des trous de taupes?

Oh ! les commissions économiques ! Dieu sait pourtant que c'est l'espérance du monde ! Espérance dans la nuit ! Quelle civilisation d'autruches ! Toutes ces nations se ruent la tête dans le sable, le sable économique, pour ne plus voir la face de la démocratie ! Et elles croient, elles croient éperdument ! A quoi? Venez voir à Genève : M. Loucheur préside. Il est question de douanes et de pétroles, et il y a des niais qui parlent de la douceur de vivre ! Que dire de plus? Les tractations économiques ne se décrivent pas. On devine, dans la dureté des énoncés, que les plus inhumaines des forces humaines s'affrontent. Loucheur parle comme les machines calculent ; il fait des additions pires que des soustractions. L'argent, ce Minotaure, lui serre les jambes sous le tapis de table, et s'il prononce un mot qui ne soit pas d'égoïsme implacable, la Bête lui écrase les pieds ! Il est possible qu'avec un appareil germanique ou américain on puisse percevoir l'onde de vie d'un Loucheur. Un peintre, accoutumé à chercher l'âme derrière les traits, sera bien forcé de dire : « Je ne vois rien ! »

Quand ce personnage et ses pareils se retirent, c'est la commission de l'opium et de la traite des blanches qui s'empare de la table et des chaises. Même décor ; mais le ton change. Avec deux titres de drames on joue deux comédies. Et il y a des femmes pour qu'on puisse rire vraiment. Des femmes d'études, qui ont travaillé la traite des

blanches sur épures et sur statistiques. Elles descendent du Nord, de Suède et de Norvège, et ce sont de bien curieuses femmes frigides, qui voudraient imposer aux peuples du Midi leur manière de voir sur ces chaudes questions. Toute la farce de l'histoire est dans le contraste des températures. Femmes frigides qui sont graves, hommes chauds manquant de sérieux. Les femmes frigides pérorent, et les hommes chauds de se tordre. Mais ils ne disent pas pourquoi. En sorte que les autres continuent de pérorer. Et il y en a pour trois mille ans. Peut-on changer le tempérament des peuples? C'est une absence excessive de sens du ridicule qui pousse ces chastes races de la Baltique à venir offrir leurs pensées d'hygiène sur l'amour aux heureux pays de la Méditerranée. Qu'ils nous laissent donc avec nos tares, nous débrouiller dans le soleil. Cet astre embellit les plus vénales amours. On juge mal de cela aux froids pays des sapinières. Pourquoi, s'ils nous veulent absolument du bien, ne pas nous envoyer, en silence, quelques conserves d'ours en boîtes?

Une femme de la Nouvelle-Zélande s'était jointe à ces femmes nordiques. Elle promenait avec fièvre une valise en porc, dans laquelle il y avait de sévères conclusions sur les hommes. Elle croyait, celle-là, à l'efficacité d'une police féminine « pour empêcher de commettre des choses plus ou moins morales dans les lieux publics. » La résistance de la commission fut la même. C'était à qui rirait sous cape. Mais bientôt, il n'y eut plus moyen d'étouffer les rires. C'est lorsqu'elle exposa que dans son pays où « le réussite était complète, les femmes du police n'avaient pas d'uniformes, pour point se désigner aux attentions publiques ». Et elle conclut :

— Elles portent youne insigne secrète dans youn endroit caché !

Le succès ne fut pas moins grand, le lendemain, quand elle implora les autres déléguées dans ces termes :

— Mesdames, ye vous prie, vous soupplie, de vous considérer comme des hommes !

Mlle Hélène Vacaresco siégeait en face d'elle. Elle se dressa ; elle brandissait son face à main en or, et elle lança d'une voix vengeresse :

— Madame, je suis sûrrre de mon sexe, et je n'en prrrétends point changer !

C'est elle qui avait raison, comme d'ailleurs chaque fois

qu'elle parlait. Elle opposait, dans des accès de lyrisme, la force ou la beauté de la vie, multiple et mystérieuse aux théories, articles de lois, et instructions de police, que les femmes du Nord apportaient gelés comme les ruisseaux de Stockholm.

Mlle Vacaresco présidait aussi les discussions de l'opium, non qu'elle fût présidente, mais par sa stature et son verbe elle menait les débats.

Bastid, infortuné rongeur, siégeait à côté d'elle. Il enviait sa poétique corpulence et se risquait à penser : « On doit chez elle être mieux nourri que chez Daladier... » A ce moment-là, elle déclamait : « Le poète, cet être magnifique, qui n'a comme nourriture que ses sublimes espoirs !... » Alors Bastid tournait son corps étique et son âme gémissante vers l'Italien, qui, d'un froncement de sourcils, l'écartait : « Ah ! pas de rats ! Depuis le fascisme, à Rome, il n'y a plus de rats ! » Éperdu, le museau tremblant, il essayait de regarder l'Inde : « Un rat ! La peste !... La peste ! Les rats... » L'Indien se couvrait la tête avec le rapport de l'opium. Alors, il réfugiait son regard dans l'encrier. Il ne sortait plus de ce liquide noir. Il en buvait ; il s'absorbait en l'absorbant.

En face de lui siégeait une honorable et ravissante vieille dame anglaise dans un nuage de mousselines et de voiles, qui enveloppaient de leur grâce, non seulement sa personne mais ses propositions. Il n'y avait plus de ce fait d'absurdité réelle dans les discours qu'elle émettait. Ils devenaient floconneux et aériens, et s'en allaient en brume sur l'assistance, une brume subtile qui ne cachait rien que l'extrême candeur de la dame.

Comme toutes les âmes sensibles elle était ravagée par l'horreur de l'opium qui abêtit tant de jeunes esprits, et élégante, et courageuse, elle apportait un projet, demandant que l'on nommât une sous-commission, qui déciderait de faire une enquête, d'où sortiraient des vœux. Elle se montrait ardente. Mlle Vacaresco applaudit.

L'Espagne la soutint, sous la forme d'un vieil Espagnol, fort digne, barbe en pointe et cou haut, à croire que du menton il éprouvait encore l'empois de la fraise que son grand-père portait. Il demanda noblement l'enquête et se réserva seulement... au sujet de la dépense. Pendant qu'il parlait, une fine secrétaire blonde vint glisser dans les mains de l'honorable dame une enveloppe où se lisaient les mots :

*Urgent et secret.* Elle ouvrit, lut, rougit, rêva, et devint muette éperdument. On n'obtint plus d'elle ni mot ni geste jusqu'à la suspension d'audience. Son voisin était un gros Hollandais, évasé comme une tulipe. Il raconta dans les couloirs qu'il avait aperçu le contenu de la lettre. Il n'y avait que ceci : *Inde. Attention!*

Le sénateur Labrousse, qui représentait la France avec le rat Bastid, ayant pris quelques quinquinas secs, avait, en vingt-quatre heures, cru comprendre que l'empire britannique tournait à l'ingénu, et reprenant un quinquina-citron, il décida que la France applaudirait à ce geste. Bastid eut beau lui souffler : « Prenez garde ! Il vaut mieux s'abstenir ! » Il répondit d'un regard : « Mort aux rats ! Et silence ! L'opium abêtit l'homme. Pas besoin d'opium. Il y a le laïcisme. Je suis un laïque ! » Et s'étant levé, il commença éloquemment :

— La France, mesdames, la France, messieurs, s'associe de tout son cœur...

Il n'en dit pas plus. Il vit sur la table un papier plié en quatre, sur lequel était écrit *confidentiel.* Qui l'avait apporté? D'ordinaire, les apéritifs développent le sens visuel. Il n'avait rien vu. Il s'en empara, en prit connaissance, fut extrêmement troublé, s'essuya le front, roula des yeux de bœuf, à croire qu'il cherchait dans la commission même un pâturage, et il réussit à bredouiller :

— La France s'associe de tout son cœur aux mesures de prudence et de réserve, qui évidemment seront prises et votées, à propos d'un projet extrêmement délicat...

Il avait fini. Il sortit pour prendre un quinquina-fraisette.

Tout le monde resta d'abord dans la stupeur. Après quoi, ces paroles firent parler. Un Polonais donna la clef de l'énigme : « J'ai pu lire, dit-il, par-dessus son épaule. Il y avait sur le papier : *Indo-Chine. Prenez garde!*

Le Hollandais-tulipe dit en sortant ce soir-là :

— Les fabriques les plus kolossales de coco sont en Suisse. J'attends avec curiosité le discours helvétique.

Mais un Genevois me confia :

— C'est autour d'Amsterdam que des chimistes savants traitent tous les succédanés de l'opium, et fabriquent de bons petits poisons de quoi rendre primaire le monde entier. Que pourra dire la Hollande?

Ni la Hollande, ni la Suisse ne parlèrent.

C'est encore la généreuse Mlle Vacaresco qui essaya de tendre à la misère humaine une fraternelle main poétique. Mais sa phrase ressemble à son nom. On y entend comme des chutes ; c'est une avalanche, de pierres ; elle jette la panique au fond des âmes troubles. Docteurs, experts, hommes de droit, calculateurs, économistes se sentent indisposés et murmurent :

— Qu'est-ce qu'elle dit?

Elle traite les questions de haut. Ils sont en bas. Ils essayent de regarder. Ils attrapent le torticolis.

Et l'opium est toujours l'opium, en train d'opiumer avec ses opiacés une molle humanité. Mais on ne manquerait pas, un seul jour, d'avoir l'air de la défendre. Le dernier après-midi, veille de clôture annuelle, quand tout le monde a parlé et que personne n'a agi, on voit au bout de la table une forme s'agiter. C'est le Chinois. Il a tout écouté, sans rien dire. Il se lève... Pauvre être, qu'il est laid en Européen ! Dire que son grand-père aurait eu une longue natte, une robe à glands, un éventail dans une main, dans l'autre une lanterne en papier ! Le petit-fils n'a plus que sa pauvreté, sa ronde face plate et jaune, son dos qui a l'air d'un ventre, et ses mains pareilles à des pieds. Il se lève donc tristement et doucement, avec la douce tristesse de la lune, quand elle monte au-dessus d'un désert, d'un pays de noirs mineurs ou de pêcheurs sans poissons. Il est lugubre. Mais il éclaire d'un reflet falot les délégués, qui le regardent avec des yeux pâles, en devenant tout à coup sensibles. Et lentement, et vaguement il se lève, il se lève toujours... Enfin le voilà sur l'horizon. Il ne bouge plus. La lune regarde.

— Messieurs, soupire-t-il, la Chine...

Et il parle ainsi que parlerait cet astre impressionnant des nuits — dans la torpeur — en endormant.

— ...La Chine n'a pas encore pris part à l'intéressant débat. C'est... qu'elle n'a rien à dire. La Chine possède depuis longtemps des lois qui interdisent jusqu'à la culture de l'opium. En Chine tout le monde sait cela, même les petites filles qui arrachent les dangereuses racines, sitôt qu'elles en rencontrent. Ainsi, en Chine... tout est réglé.

Il n'y a pas d'effet de surprise. La commission entière a l'air d'avoir fumé la plante mortelle et tentatrice. Une vapeur s'en répand sur les gens et les choses. On ne voit même pas redescendre la lune...

Tandis que cette commission s'éteint dans la torpeur, celle du désarmement finit par une prise d'armes. Un délégué de l'Allemagne sort en criant : « Au secours ! » Personne ne vient. Alors, il avertit les journalistes : « Avez-vous entendu comme j'ai crié ! » C'est le sournois Bernstorff, qui représente, à cette minute, l'éternelle colère germanique. Il siégeait depuis trois semaines avec lord Cushendun, lequel disait : « Ayons l'air d'avoir l'air de faire semblant d'avoir du zèle ! » — avec Politis, cette petite vipère grecque dressée sur sa queue, mi-orateur et mi-don Juan, faux artiste, vrai pédant, — à côté du vieux comte Apponyi, qui ne quitte jamais un petit sac de voyage où il doit y avoir de la terre d'optant hongrois, auprès d'un Roumain malicieux et lettré, qui ne comprend la guerre que quand les grands poètes la chantent, et la paix, que quand les mauvais littérateurs l'oublient, enfin un très vieil homme venu de l'Afrique du Sud, qui supplie, si on ne parvient pas à désarmer, qu'on ne commette pas du moins la faute d'apprendre le funeste métier des armes à certaines peuplades restées vierges...

— Oui, messieurs, vierges d'acte guerrier !

— Gare les masses ! crie tout à coup Jouhaux, qui bouscule la carafe. Les masses ouvrières exigent que l'on désarme !

Et Boncour, le penseur, opine d'un chef pensif.

Cet illusoire désarmement, qui n'a pas, le vingtième jour, fait le plus petit des progrès, est pourtant, depuis le premier, l'objet de débats ardus, que M. Carton de Wiart, ministre d'État belge, n'a pas cessé de mener avec l'air élégant et supérieur d'un homme revenu de tout, sauf de la politesse, et qui comprend qu'il ne s'agit que d'une chose au fond : gagner du temps, reculer le drame, mourir avant qu'il n'éclate.

Ah ! cette idée de la mort libératrice, ils l'ont tous à Genève, ceux qui veulent vivre. Ils pensent de leur voisin : « Quand il sera mort, lui et les siens, on pourra s'entendre ! »

Mais... ils seront morts aussi ; les enfants auront de nouveaux griefs, avec le même raisonnement ; on ne s'entendra jamais.

M. Carton de Wiart y pense, et sourit pour faire croire qu'il n'y pense pas. Son rôle n'est pas, comme Boncour, d'avoir l'air de penser. Il préside. Son rôle est de sembler dire :

— Messieurs, vous êtes tous les plus charmants des délégués ! Bien entendu, je ne vous vois pas, puisque vous avez des masques, mais vos masques même sont charmants !

Ils avaient le masque que leur faisait la verdure des arbres se balançant sur la verrière. Ils étaient de la couleur des feuilles ; et sous ce teint végétal ils déguisaient leurs sentiments humains. Sans ce masque, le même pour tous, et qui paraissait naturel, la commission n'eût pas duré une demi-heure. Comment l'Hindou aurait-il supporté l'Anglais? le Chinois les Japonais? le Roumain les Hongrois? le Français les Boches? Pendant trois jours, un vent souffla, le faux mistral qui par toutes les saisons éprouve Genève. Il secoua durement les arbres ; on les vit s'enlacer, se lâcher, se reprendre. Ils avaient l'air de dire aux hommes, dans ces étreintes forcées, où des branches se brisaient : « Ayez le courage, pour l'amour de Dieu, de faire comme nous ! » Les autres n'y arrivaient pas. Quand le plus imprudent risquait un geste, sortait de sa poche une brindille d'olivier, ou l'image d'une colombe, on les voyait se ramasser tous, se replier sur leur être, leur passé, leur pays ; et chacun se sentait pris à la conscience par son grand-père, qui murmurait :

— Prends garde... C'est l'aïeul de ton voisin qui m'a tué !

Il s'agissait en hâte de couvrir cette voix d'un catafalque : le fond noir des rapports hypocrites en tenait lieu. On allumait des cierges : c'était la cire coulante des fausses promesses entre adversaires. Enfin chacun d'appeler les chantres ; et de lourds bonshommes à souliers carrés, venus du Brandebourg ou de la Bavière, entonnaient d'une voix sourde l'éloge de la civilisation, de la konquête sans kuerre, et de la paix innocente. Morne conclusion d'un débat pathétique !

O dans la montagne le cri des aigles ! Dans la plaine le mugissement des bœufs ! O les plaintes des bêtes ou simplement des choses, à côté de ces doléances de cœurs sensibles et cruels ! Des bureaucrates phraseurs, des mondains maniérés, sur un terrain où le pied enfonce dans les morts !

Mais ils le savent ; ils en tremblent ! Ils n'ont rien désarmé que quelques officiers, qui sont là, réduits au veston, deux ou trois, c'est peu pour l'Europe. Et faute d'enlever les armes à ceux qui en détiennent, ils proposent tout à coup de désarmer... les esprits !

C'est le sujet des papotages dans les couloirs, où ma

chère pédante promène son amoureuse personne. « Amour ! Amour ! » a dit Sangnier, comme il partait. Et la première séance de la S. D. N. fut illustrée par ces mots de M. Motta qui présidait : « Représentants illustres de toutes nations, de toutes religions, laissez-moi placer la cité nouvelle sous la garde de l'Amour !... l'Amour qui meut le soleil et les autres étoiles ! comme a dit Dante. » — « Aimons-nous, » dirent alors les yeux de cette femme charmante, enamourée de toutes les poses de l'esprit.

Elle a trouvé, elle a recueilli une formule parfaite :

— Il ne suffit pas d'empêcher les peuples de se battre ! Il faut leur créer de nouvelles conquêtes... spirituelles, oh ! bien sûr, spirituelles !

Et avec l'aide de quelques maîtres d'école — elle n'a jamais que ceux-là sur son chemin, pauvre petite dont la joue est en fleur ! — elle a créé la « coopération intellectuelle ». Un mot si drôle... et si triste ! Ces deux *o* qui se choquent, comme pour marquer le bégaiement où ils en sont ! Car ils veulent bien, mais ils ne peuvent pas. « Co... o... opérons ! » disent-ils. Dès qu'ils l'ont dit, ils cherchent à quoi. Ils sentent qu'il y aurait à créer une société d'admiration mutuelle. Comment faire? Se voir? Causer? Voyager? Visiter tous les pays? Lire tous les livres? Enfin tout, tout comprendre? Et partir de ce principe inepte que tout est exaltant ! Des échanges ! Si on faisait des échanges? Brave enfant, voilà qu'elle repense aux échanges ! Mais plus réels, cette fois. Si on échangeait des « jeunesses nationales ».

— Ah ! bravo ! dit la France, voici donc mes jeunes gens !

— Che les prends, dit l'Allemagne, pour les facances. Et en échanche, che prête, quelques-uns de mes professeurs !

— Vous voyez ! vous voyez ! dit la pédante exquise, nous coo... nous cooo...

— ...opérons ! dit un maître de l'Université de Sydney.

Là-dessus, on dresse une table de plus, on s'assied autour, et on commence de petits essais, de petits rapports, de petites brochures destinés à supprimer, dans les livres scolaires, les « germes d'incompréhension à l'égard des autres pays ».

A ce sujet une Suédoise, qui a un joli sourire calme, et un regard lisse, immobile comme la glace sous les traîneaux, tient à donner le nom d'une grande Américaine qui, richissime et sans enfants, a adopté sept petits garçons de sept

nations européennes et les élève ensemble, curieuse du résultat.

La chère pédante est transportée.

— Voilà, s'écrie-t-elle, la vrai coo... la vraie coo...

— ...Opération ! murmure un maître de l'Université d'Oslo.

Elle le remercie d'un regard où elle dépose son âme, sa petite âme qu'un homme élégant devrait prendre dans ses mains, et emporter d'un bond jusqu'à Cythère, — et elle dit en applaudissant :

— Messieurs, votons un vœu ! Le vœu que beaucoup de femmes imiteront cette grande dame...

Toutes les bobines professorales s'inclinent.

Un vœu de plus ! Il est parti dans l'air, comme les bulles de savon que soufflent les enfants.

Des vœux ! des vœux ! des vœux ! On en rencontre dans toutes les directions. Tous les peuples en reçoivent. C'est l'œuvre la plus certaine des commissions.

Et les peuples répondent.

Ils ne changent pas du fait qu'on leur envoie des vœux. Leur race est là, plus forte que ce pauvre mince papier que Genève leur expédie. Et selon leur tête, leur cœur, leur passé, leur climat, ils répondent tous, toujours, quoi qu'on leur dise, avec leur ton.

La France, l'œil enflammé, lance à travers les airs :

— Fidèle aux principes de 1789, 1830, 1848, la France accueille avec un intérêt passionné la noble proposition de l'Assemblée de Genève, et tout de suite elle tient à déclarer hautement qu'elle fait sien un projet qui peut servir au Progrès et au Bonheur de l'Humanité !

L'Allemagne, au garde à vous, les yeux confits, réplique d'une humble voix :

— Le kouvernement du Reich a étudié avec toute la konscience et le kalme désirables les intéressantes propositions de l'honorable Société des Nations. Et il déclare loyalement que dans la mesure où le lui permettront les pénibles kontraintes du traité de Fersailles, et la si douloureuse okkupation rhénane, il sera fait, dans le sens que veut bien indiquer l'honorable Assemblée, un sérieux et fécond deutsch effort.

Convulsée de plaisir, ramassée sur elle-même, l'Italie dit en riant :

— Les souggestiones dé l'Assemblée dé Généve ont littéralément passionné lé gouvernement di royaume della Italia ! Mais glâce à la noble et pissante organisation di fachisme, sour cette vieille terre dont la jeunesse étonne lé mondé, ces souggestiones, qui certes peuvent avoir oune valeur ouniverselle, ont déjà été outilisées par lé gouvernement de Roma dans un but hautément national !

Enfin, fumant sa pipe, l'Angleterre desserre lentement les dents, et elle consent à murmurer :

— Le Gôvenement de l'empire britannique, après avoir pris connaissance de rapport du Assemblée de le S. D. N., juge que il n'y a présentement... oh !... rien à en retenir !

Avant que ces formules changent, la terre, qui ne craint pas l'habitude, fera quelques tours encore.

Mais les vœux ne sont pas le seul résultat des commissions. Il y a aussi la note à payer. Et c'est cher d'employer des penseurs, des docteurs, des experts, tout ce qu'il y a de mieux comme pions dans le monde. Puis ce n'est pas tout le budget. Il y a les secrétaires du secrétariat, avec les secrétaires des secrétaires. Et le B. I. T., c'est-à-dire le Bureau international du Travail, qui se défend d'être de la Société des Nations, mais habite un palais neuf, à côté d'elle, au bord du lac, et qui vient demander de l'argent aux nations assemblées, dans la même commission que la S. D. N. elle-même, c'est-à-dire dans les ténèbres de la salle privée de fenêtres. En ouvrant les portes, on voit à se diriger. Grâce à cette demi-lueur, le Suisse M. Rappard ne s'assied sur personne ; il remplit simplement sa chaise.

L'attaque et la défense des deux budgets de la S. D. N. et du B. I. T. sont, grâce aux deux hommes qui les présentent, Albert Thomas et sir Eric Drummond, des scènes d'une violence ou d'un pittoresque qui ne font pas penser que la paix soit prochaine dans le monde.

Albert Thomas est un homme de guerre. Il dirige et défend des ronds de cuir, qui pondent des lettres, des circulaires, des tracts, des bulletins, des statistiques et des rapports, toutes espèces de brochures de tout repos, mais c'est un homme qui en d'autres temps aurait chassé le renne ou l'ours, et bu le sang de l'ours encore chaud. Il est tendu et ramassé. Ce n'est pas de sa faute s'il est tombé dans une société de derrières assis. Le sien est constamment debout, et la tête est d'une impatience provocante.

J'ai été le voir dans son palais du travail, qui est en marbre, en bronze, en or, en bois précieux, et j'avoue que dans ce luxe je ne pensais pas aux ouvriers ; mais lui y pensait. Il m'a dit : « L'Angleterre m'a donné l'escalier, l'Allemagne la cave, la Bohême le plafond ! » et il savourait sa puissance. Il était le roi nègre du prolétariat mondial. Les tribus étaient venues apporter leurs rançons. Il triomphait. Je n'oublierai pas son teint haut en couleur, les éclairs de ses yeux, le pied qui ne sait pas demeurer en place, la main qui parle autant que la langue. Il a en lui un feu qui brille et danse. Et comme tout homme de feu, il est inquiet : si le feu allait s'éteindre? Alors, il souffle dessus, il ne connaît pas le repos. Il souffle d'abord en artiste qui a le goût des belles flammes. Je l'ai vu tenir une gravure de Goya qui s'appelle *l'Accident du travail*. Il n'était plus une âme sensible et éligible. Il tirait un plaisir esthétique de cette peine ouvrière. Mais d'autres fois il souffle en avocat baragouineur : « Puissent les patrons comprendre que les ouvriers leur sont égaux en dignité, et j'ose le dire, en *virtualité humaine!* » Enfin il lui arrive, plus souvent qu'à son tour, de souffler comme souffle hélas tout démagogue : « Je n'appartiens à aucune Église, s'écrie-t-il, mais quand il vient du large un vent pur dans nos voiles, ai-je besoin de dire avec quel délice nous l'accueillons ! » Il a soufflé si bien qu'il s'est lui-même soufflé, et que partant sur un singulier il arrive avec un pluriel. Comédie politique, qu'il sait mener mieux que personne : l'éloquence est sa passion ; sa tête, active et dressée, est celle d'un homme qui parle. Cheveux et barbe, taillés n'importe comment, servent à cacher les traits ; il n'y a pas de grimace qui vaille ce poil ; les plus rouges des passions s'y dérobent ; elles donnent le change avec les lunettes qui noient le regard. Quel acteur !

On le sait bien à Genève : il fait recette, le jour où il présente ses dépenses. Certaines femmes du monde ne manqueraient pas une de ses joutes ; il tire même les journalistes de leur torpeur. On s'écrase dans les portes, la lumière est diminuée d'autant. Mais Thomas est plus singulier dans la pénombre : c'est un diable. Ses cheveux, un jour, s'enroulaient si drôlement, avec un tel reflet, que j'ai cru lui voir deux cornes couleur de feu.

Il arrive son budget en mains, comme si c'était un fer rouge, et dont il se serait d'abord brûlé. Mais il ricane ;

cache sa souffrance ; et il fonce sur les autres avec l'instrument meurtrier, en prononçant des paroles fatidiques :

— Il me faut, messieurs, il me faut cinq cent quatre-vingt-dix-huit mille francs de plus que l'an dernier — et des francs suisses bien entendu ! Vous ne me les refuserez pas. J'ai deux congrès exceptionnels : un pour les marins, l'autre pour les boulangers. Je suis obligé de créer dix-sept postes. Le total de mon budget que j'ai serré, que j'ai réduit, et qui n'est pour vous plaire qu'un très pauvre budget, se monte — triste montée ! — au simple chiffre de huit millions deux cent quatre-vingt-sept mille francs !

Avec l'annonce de ce chiffre, il fait voir de nouveau son fer rouge, et la lueur en colore les visages de la commission.

Un seul est resté pâle, celui d'un homme frisé, qui transpire derrière Thomas. Est-ce le trouble, la peur, à la fois le respect de son maître et l'angoisse de ses gestes? Car il est secrétaire près de ce grand négrier, et il a l'air de l'eau à côté du feu.

Pendant qu'il fond et qu'il s'écoule, Thomas, la joue vermeille et la barbe agressive, vient de s'appuyer au mur. Il s'offre en holocauste à ceux qui vont le juger, il est déjà comme au poteau ; il s'y met de lui-même pour leur faire voir qu'il l'endurera : il les défie ; il attend.

Eux, se tâtent les coudes, éprouvent leurs forces. Puis ils procèdent comme toutes les bonnes armées. D'abord des escarmouches, quelques éclaireurs. La légère Colombie et le chantant Portugal se lèvent pour murmurer : « Il n'y a personne au B. I. T. qui soit de chez nous... Alors...? » Alors, quelques petites flèches... « Ne serions-nous pas dupes en fournissant de l'argent? » Là-dessus, on entend un long, long gémissement : c'est l'Inde, représentée par un noir fonctionnaire, plus laid que la peste et qui doit l'endurer, car il geint, il sanglote, il brame ! C'est l'annonce du malheur, de la bataille, de l'irrévocable ! Thomas est prévenu. On avance une grosse catapulte. Thomas se raidit ; et de ses prunelles il part des feux grégeois. La catapulte est en place. C'est le lourd Rappard, le Suisse tout bardé de codes. Vision décevante ! Dire qu'il est de la même race que Guillaume Tell ! Il objectera peut-être que ce héros n'exista pas. Mais c'est lui dont je nie l'existence. Rapparder ce n'est pas vivre ! Qu'on a de peine à le regarder seulement ! Moi qui aurais eu tant de joie à dîner dans une taverne d'Altorf,

le soir du grand jour, avec l'ennemi de Gessler. Il m'aurait dit : « Qu'avez-vous envie de manger? » J'aurais crié : « La pomme, rien que la pomme! » Peut-être aurait-il repris : « Ah! mon fils l'a déjà... ! » C'était son droit. N'importe, ç'aurait été une heure sublime. Tandis que ce Rappard avec sa tête de fromager! Si encore il parlait du gruyère et de ses trous! Rappard, rapace Rappard, il va faire l'assaut de Thomas. Boum! Peut-on manquer à ce point d'esprit! On me dit : « Il ascensionne. » Les pieds montent, l'esprit reste. On m'affirme qu'il excelle au tennis : la balle part, l'esprit demeure. Boum!... Quel rapport a ce Rappard avec la vie de nos âmes? Il déclare — boum! — que le B. I. T. est un moulin qui moud des conventions, que si on veut faire deux conférences il faut les fondre, que si on crée des postes il faut les justifier, que M. Thomas doit être mégalomane. Boum! — Rien qu'à le voir manœuvrer, il semble qu'on le reçoit. Le miracle c'est que Thomas n'est pas par terre; il tient bon, et il flambe.

L'armée des assaillants a un peu de déception. Il faut laisser reposer la catapulte! On la recule. Deux femmes s'avancent. Serait-ce pour panser le blessé? L'une est mince avec un long nez. Elle dit tristement : « Je suis l'Australie... Ai pas le sou. » L'autre est ronde et grasse, à la fois pâle et rose; et dans un sourire elle murmure : « Moi non plus. » C'est la Hollande. Elle sort du petit tableau d'un minutieux petit peintre. Elle a de bons yeux ronds de ménagère; elle est charmante avec le bord de fourrure blonde de son petit manteau court. Elle vient de laver le carreau de la belle salle de l'entrée. Je parierais qu'elle a de bons écus sonnants dans son tiroir; a-t-elle compris quel est le débat : elle croit peut-être qu'on a demandé s'il y avait de la poussière chez elle!

Ah! l'ardent trait qu'Albert Thomas lui lance! Cette fois sur sa lèvre il se forme un pli amer, et il a l'air de dire : « Bourgeoisie! » à cette jeune femme dont l'avarice luit autant que sa maison.

Mais un petit homme s'est levé, et d'une étrange manière, en restant droit, comme s'il grandissait tout à coup. Il est grave, il est calme; ce doit être un parlementaire que les armées envoient à l'ennemi. Il représente l'Empire britannique. Il a deux yeux précis qui savent lire une boussole, et un menton en galoche, symbole de résistance.

— Monsieur Thomas, dit-il lentement (sa phrase se déroule comme un boa s'éveille), Monsieur Thomas nous propose une augmentation au budget de cinq cent quatre-vingt-dix-huit mille francs. D'après nos calculs...

Il s'arrête, réfléchit une dernière fois :

— D'après nos calculs, la somme suffisante paraît être...

Il a mis des lunettes.

— ...Trente-deux mille cent sept francs.

Thomas en a comme un éblouissement. Il crispe les poings. Son feu monte ; son feu tombe. Un éclair a couru sur la salle.

— L'audience est levée, dit le président.

Est-ce possible ! Thomas va étouffer, va éclater? Non, il respire, et il se domine. C'était ainsi dans les combats antiques. A chaque crépuscule il y avait trêve. Seulement Thomas ne dormira pas.

Le lendemain, il reparaît avec un bouclier, une lance, un glaive, des flèches empoisonnées, et sa colère qui l'illumine. Il ne se servira que d'elle. Il apporte des armes, mais en même temps, il les dédaigne. Il a l'air d'un barbare, et il sera un artiste. Il parlera d'abord, tels les héros d'Homère ; et il espère qu'en l'entendant, Rappard et les autres auront le bon goût de périr d'eux-mêmes.

Avant tout autre, il a d'abord l'éloquence du rire. Il rit de toutes les attaques. Ses yeux rient, sa bouche rit, sa barbe... se tord de rire !

Mais on sent que c'est un rire qui va tourner au drame. L'armée ennemie frissonne. La Colombie pâlit ; le Portugal est vert.

— Ainsi, s'écrie Thomas, qui fait cliqueter ses mots, je suis un directeur dangereux ! Je suis un impérialiste notoire ! J'établis des budgets léonins ! J'entraîne les gouvernements dans des aventures !

Et de long en large il va, il vient, comme un lion foulerait le sol, cherchant la place où manger ses victimes. Quelle sera la première? La plus consistante. Il est à jeun ; il veut se nourrir. Il s'abat sur Rappard.

— Mon cher Rappard...

Comme il a bien dit « cher », en mordant, en mâchant déjà ! C'est la première bouchée ; on sent qu'il ira jusqu'au bout, qu'il ne restera rien, pas un os !

Rappard a donc traité le B. I. T. de moulin? Eh bien, soit ! Thomas va montrer la farine. Il est fier de ce que le moulin

moud. Il explique, en dressant la tête, heureux de ses actes et de ses brochures, que tout ce qui sort du B. I. T. trouve des acheteurs et des lecteurs, et que si Rappard — oui, mon très cher Rappard ! — ne coupe pas les volumes, ce n'est pas la faute des volumes, mais bien de Rappard lui-même — oui, mon très cher, mon très très cher, oui, mon Rappard si cher !

Le fromager fume, et à chaque montée de l'affection, il monte une bouffée de pipe.

Dix-sept postes ! Rien que dix-sept ! Et on les lui refuse ! Inde, Colombie, Portugal, c'est à qui protestera, gémira ! Quelle amertume ! Dans sa douleur, il se prend la barbe, il voudrait l'arracher, mais en fait il la roule, et la frise.

Dix-sept postes ! Alors qu'il en faudrait soixante ! Pour faire des enquêtes agricoles dans le monde entier il a trois employés. Pour s'occuper des assurances sociales, il en a deux. C'est à pleurer ! Oui à pleurer !

L'Indien entend et recommence à gémir.

— Assez ! s'écrie Thomas.

L'Indien s'étouffe.

— Assez de petites économies ! Car il s'agit de grandes choses ! L'empire britannique, que je salue et que je respecte plus que tout, veut me réduire à trente-deux mille francs, en diminuant les postes, en mêlant les deux conférences, marins et boulangers. Eh bien, je déclare : « Ce sera l'enfer ! » A mon dernier congrès, pendant la dernière nuit, j'ai eu deux évanouissements de dactylographes, voilà ce que je dis en face à l'empire britannique !

Le représentant du noble empire, à mesure que croît le respect, imite Rapace-Rappard : il fait partir sa pipe.

« Je me moque bien de vos fumées ! » a l'air de dire Thomas, qui se tourne vers la Hollande.

— Madame, vous savez que je n'aime rien tant que votre pays. Je vous supplie de réfléchir, je vous conjure de comprendre ! Il est des dépenses indispensables !

Sa main passe dans ses cheveux, pour que le vent de l'éloquence ait un passage frayé, et s'adressant à tous, il pérore, je veux dire, il en vient à la péroraison.

— Nous ne songeons pas assez aux ouvriers du monde, à ceux qui se couchent le soir, recrus de fatigue ! Il ne faut pas que le lendemain ils se relèvent sans espoir !

Il a fini. Comme tous les hommes forts, il tremble un peu,

après qu'il a parlé. Il cherche à s'appuyer derrière, sur le secrétaire qui s'écroule : et, il manque de tomber.

— C'est un tyran, dit en fuyant la Colombie.

— Un vampire ! grogne le Portugal.

— Il convient, après une discours tellement répugnante, de diminuer les trente-deux mille, dit l'empire britannique.

— A demain ! Nous verrons demain ! dit un homme solide et carré, qui déjà concentre ses forces en s'en allant.

Il s'appelle le docteur Hombro. Il représente tous les fjords découpés, toutes les aimables îles de la Norvège ; mais il paraît épais et insensible. C'est le personnage d'Ibsen qui parle au dernier acte avec le pasteur, pendant que l'héroïne, dans la chambre à côté, commence d'une main nerveuse à caresser son revolver. Minuit ; il neige au dehors ; le feu de bois fume ; le pasteur, les pieds mouillés, dit des choses comme celles-ci :

— Il est des forces fatales. Il faut que ce soit ! Oui, il le faut !

Un silence ; l'autre ajoute :

— Si les morts pouvaient voir ce qui se passe ici !

Voilà le rôle du docteur Hombro dans la nuit. C'est en plein jour qu'il attaquera Thomas, mais le jour n'a pas d'effet sur le docteur Hombro. Il n'est pas moins pesant ; et il prononce :

— M. Thomas se laisse intoxiquer par sa propre éloquence. Il fabrique des instructions qui ne viennent pas des gouvernements mais de lui-même. Il faut prendre garde à M. Thomas. Moi, je prends garde. Mon esprit est aussi net et mon cœur aussi dur après que M. Thomas a parlé qu'avant. Je voterai contre le budget de M. Thomas. Il n'y a aucun Norvégien dans le B. I. T. Je ne me laisserai pas entraîner par le plaisir d'artisticité d'entendre M. Thomas, ni par la pensée des ouvriers qui se réveillent en rêvant à lui. Je ne veux pas briser M. Thomas, mais il a les yeux levés sur le ciel, et je veux les lui faire baisser sur le sol.

O Docteur, gloire à vous ! Vous vous assîtes sur cette phrase noble, qui transporta Rappard et lui permit de se dresser, d'approuver, puis de redire, avec son haleine de vieille cave à fromages, ce que vous aviez déjà puissamment exprimé ! Une femme hindoue suivait de ses yeux surpris les exercices de ces deux hommes. Elle semblait éperdue devant leurs visages fermés, et j'imagine qu'elle resongeait à son voyage.

On venait de quitter les Indes ; le bateau blanc glissait sur la mer bleue, et les belles voyageuses s'émerveillaient, Rappard, de l'escorte des dauphins folâtres, ainsi que du jeu, Hombro, des poissons volants...

Femme ravissante, elle aurait consolé Thomas : il ne sut même pas qu'elle était là. Depuis les paroles d'Hombro, il était enragé. Pendant que parlait Rappard, on aurait dit vingt fois qu'il s'élançait, puis il se contenait. On le voyait à la fois flamber et se consumer. Rappard se tut : dans ce monde, il n'est que d'attendre ; tout arrive. Alors on vit Thomas faire comme un Portugais, dans je ne sais plus quel siège ; il ne lui restait rien, pas même un petit bout de plomb à fourrer dans son arquebuse ; une à une il arracha ses dents pour la charger. De même ce furent ses cheveux, sa cravate, ses entrailles, sa colère et son âme que Thomas envoya dans la figure de ses ennemis. On l'entendait rugir des mots comme « avarice ». Il sembla qu'il hurlait : « Je veux une sous-commission pour contrôler mes comptes ! » Le bouton de son col sauta. Les mots « d'économies inouïes », de « direction formidable » passèrent comme des bolides. Là-dessus, le gilet s'ouvrit. Enfin, dans un accès d'une joie désespérée, il lança : « J'ai du charme ! Ah ! j'ai trop d'éloquence ! Ah ! je vous ai tous séduits ! Ah ! vous me chérissez trop ! » Le temps d'un rire, sa barbe parut se retourner, et brusquement, avec chaleur, ardeur, avec son cœur démagogique d'avocat épris d'art, il se mit à parler du traité de paix sacré : « C'est de lui, dit-il, que je suis sorti ! » Il évoqua des milliers et des milliers d'ouvriers ; il mit leur troupe en marche, il les jeta sur Rappard, sur le docteur Hombro, et il cria : « Prenez garde au capital de confiance ouvrière ! » Après quoi, vermeil, rayonnant, demi-nu — sa chemise avait craqué ; on voyait sa noble poitrine, — luisant d'une noble sueur qui apaisait son feu, il termina les bras tendus, avec un chant d'apothéose.

Il ne restait plus qu'à prononcer le jugement. Il y eut un long silence ; puis le docteur Hombro, l'animal à sang froid, tint à parler le premier :

— Je suis du Nord, fit-il. Que de chaleur perdue ! Je voterai donc contre ce Thomas.

— Moi, dit le chanoine Kaas, ne considérant pas que l'économie mais la grande effectivité, au nom de l'Allemagne, je voterai pour.

— Je voterai pour, dit la Pologne généreuse.

— Je ne voterai pas, dit Rappard rapidement.

Le Letton, décomposé par la peur, murmura : « Je voterai contre. » Il venait de recevoir des ordres de son dictateur avec une guillotine dessinée sous la signature.

La Hollande, d'un geste charmant, ouvrit une escarcelle. Il n'y avait rien dedans. Elle dit : « Je voterai contre. » L'Inde expirait dans les gémissements. Il n'y eut personne d'assez cruel pour exiger un vote plus clair. L'empire britannique, assisté d'un de ses Dominions, vieil Anglais de l'Afrique du sud, qui avait l'air d'une autruche éreintée, à jamais incapable de pondre, fit signe : « Nô. Abstention ! » Mais tous les autres — tous ceux d'abord qui n'ayant rien n'y regardent pas, tous ceux qui craignent qu'Albert Thomas ne se venge, tous ceux qui sont polis, timides ou philosophes, de la Chine jusqu'à Haïti, tous dirent oui, et ils votèrent pour. Le budget était acquis.

Les tapis pendaient de travers sur les tables. Une buée de passion flottait. Il y avait des verres d'eau à demi bus partout. Thomas pétrissait sa barbe. Sa cravate traînait par terre. Hombro marcha dessus en sortant, et il murmurait :

— Si on ne veut pas mourir, il faudra se purgir !

**RENÉ BENJAMIN.**

*(A suivre.)*

# Ode à quelques dames

*Le chœur gris des Reines de pierre*
*Sous les arbres du Luxembourg,*
*Dès l'instant où meurt la lumière*
*Peuple de voix l'obscur séjour.*
*A la fontaine de Vaucluse*
*De Pétrarque, j'étais la Muse,*
*Et sur mon sein pétrifié*
*Pas même une larme légère*
*N'apaise ma douleur amère*
*D'être encore et d'avoir été.*

*Sous un fer deux fois homicide,*
*Le fer impur de l'étranger,*
*Choisi par sa haine lucide*
*Mon époux mort n'est pas vengé.*

*Des Rois de France la cousine,*
*Je fus la belle Valentine,*
*Et sous la pierre qui me tient*
*Je clame encore au vent qui passe*
*L'obscur dégoût d'une âme lasse :*
*Rien ne m'est plus, plus ne m'est rien!*

*Je suis la Béatrix du Dante*
*Encor dans l'épouvantement*
*D'avoir en cette tête ardente*
*Suscité tel enchantement!*
*Il m'a conquise : femme ou pierre,*
*Mon nom tient au sien comme un lierre*
*Autour du chêne essentiel.*
*Dédaignant l'antique Sibylle,*
*Il écrivit avec Virgile*
*Mon nom dans l'Enfer et le Ciel.*

*Reine la plus infortunée,*
*Deux fois la victime du temps*
*Sur ma tête découronnée,*
*Ma mémoire où souffle l'autan,*
*Je fus pourtant Reine de France*
*Et j'y goûtai grande plaisance.*
*Je songe à des jours que je sais,*
*Parmi l'ombre où je me marie,*
*Aux jours où le nom de Marie*
*Parlait au cœur des Rois français.*

*Le temps m'a faite informe et noire.*
*L'amant qui passe le Léthé,*
*Malgré les dieux tient-il mémoire*
*De ma souffrance sans beauté?*
*Je suis sous le mal qui me ronge,*
*Un nom, qu'on habille de songe.*
*C'est un fantôme décevant,*
*Une ride dans l'eau qui passe,*
*Un souvenir qu'un souffle efface...*
*Autant en emporte le vent!*

*O pauvres âmes harassées,*
*Ne cesserez-vous donc jamais*
*La ronde des peines passées?*
*Dans le jardin où l'aube naît*
*Prenez vos poses coutumières,*
*O Reines, voici la lumière!*
*Votre mal toujours renaissant,*
*Tient dans un nom, dans une larme*
*Qu'un poète jette en passant.*

JACQUES DE MONTBRIAL.

# De Turc à Maure

Quand j'étais petite enfant, mes parents recevaient une vieille demoiselle née au Blanc (Indre), dont les larges pommettes et la peau noire faisaient dire à ma mère : « La vieille Radegonde, c'est un souvenir de la bataille de Poitiers (732), tout ce qui nous reste de l'invasion sarrasine. »

De fait, les yeux de cette Radegonde, qui ressemblaient à deux morceaux d'anthracite toujours roulant dans un lait bleuté (les commerçants sont si voleurs !), la rapprochaient beaucoup plus d'un bédouin âgé que d'une Française du Centre. On peut considérer l'hypothèse de ma mère comme une boutade, toutefois il ne faudrait pas s'imaginer que ces maugrabins de malheur aient été chassés jusqu'au dernier par le bon Charles Martel ! Ces gens-là tiennent, quand ils le veulent, comme la teigne sur la tête d'un innocent ; refoulés, vaincus, momentanément, oui, détruits jamais. Une fois sur notre terre, croyez-vous qu'ils aient pu se résoudre à la quitter tout à fait? et après avoir vu de leurs yeux nos sources et nos fontaines, nos fruits et notre blé, ils aient de bon gré tourné leur vilain derrière à toutes ces prospérités pour revenir à leurs déserts de sable, où le caillou pousse comme chez nous le chiendent? Allons ! vous voulez rire !

Certainement, bon nombre de ces moricauds ont trépassé

en France, d'autres ont fui sans mourir, enfin d'autres encore n'ont ni fui ni ne sont morts, c'est pourquoi on rencontre encore chez nous leurs descendants aux pays montagneux comme le Var, l'Ain, la Savoie, la Drôme ou le Doubs. Dans toutes ces contrées-là, si vous vous donner la peine de regarder, vous trouverez des Français plus noirs de peau, de poil et d'âme que leurs voisins : ce sont des arrière, arrière-petits-fils de la race maudite. D'ailleurs, vous rencontrerez tant que vous voudrez dans notre pays des monts des Mores dans le Midi, et des Maures près d'Aurillac, des grottes sarrasines à la naissance du Lison, un Sarrageois à la source du Doubs, un village de la Sarraz près de Vallorbe, des Sarrasins et des Sarraz dans toutes nos Alpes. Preuve que cette race a prospéré chez nous, s'y trouvant plus grassement que dans son pays d'origine, où il ne pousse que des palmiers de zinc et des chameaux de laine.

Or, au lendemain de la grande guerre, vivait dans l'Ain précisément, non loin du village de Pyrimont, un homme mi-bourgeois, mi-terreux, inscrit à la mairie sous le nom de Sarraz, mais affublé dans le pays des plus mauvais surnoms : le Morion, le sorcier du diable, etc. On l'appelait ainsi dans toute la contrée, du Rhône à la Valserine, à cause de sa peau basanée, de ses fortes lèvres, et de son poil sombre. Ces surnoms, certes, il ne les avait pas volés, tout paraissait noir chez cet homme-là, l'âme et la peau, la tignasse et les yeux, tout, sauf la doublure de ses vilaines mains, rose comme celle des singes, ses frères. On prétend encore dans le pays que la famille de Sarraz, poursuivie dans les temps passés par Charles le Chauve, alors que celui-ci revenait de Rome portant la pourpre des empereurs, la famille de ce maugrabin, dis-je, fut quelque peu mêlée à l'assassinat du roi, empoisonné, comme chacun sait, par le juif Sédécias, puis déposé au château du Frou, à deux pas de Pyrimont.

Après la disparition de Charles le Chauve, le désordre et la désorganisation de l'empire furent tels que les coupables purent se fixer, ayant touché le prix du sang, dans la terre du Bugey, grasse et rude, à la fois fertile et escarpée, accueillante à celui qui se cache dans les plis de ses rochers chevelus. En un mot comme en dix, les maudits, dès lors, ne quittèrent plus la terre de France. Les années s'écoulèrent,

les souverains remplacèrent d'autres souverains, il y eut des guerres et des pillages, des invasions et des pestes, des années de famine et des années de prospérité.

L'Ain, grâce à M. le connétable de Lesdiguières, fut acquis à Henri IV, qui fit la France grande et respectée. Vint la Révolution qui décapita les Bourbons et installa en leur place la guillotine et les robins... Toutefois, aucun cataclysme, aucune épidémie, aucune ruine, aucun cyclone, aucune bataille ne débarrassa le pays des Morions.

La famille de ce Sarraz au début de la Révolution subsistait encore, et pullulait toujours. Le château du Frou, qui dressait comme autrefois ses contreforts au-dessus de la vallée du Rhône, gardait dans ses flancs le secret de Charles le Chauve. La Révolution exila le comte de Pyrimont, son légitime propriétaire. Un Sarraz était là, fermier quelconque du pays, il flaira la bonne affaire, et lorsque le château fut mis en vente comme bien national, il l'acheta pour pas grand'chose qu'il ne paya jamais, de sorte qu'il l'eut pour rien.

Il s'y installa, et ses enfants, chéris du Prophète, y firent tant d'autres enfants, qu'au bout de trois générations, vingt-huit Sarraz se partageaient les terres et le domaine mal acquis. Sans doute le Seigneur Dieu, en désaccord avec Mahomet, maudissait-il pendant ce temps-là ce nid de réprouvés, car la désunion se mit entre eux, et sépara leurs méchants rameaux. Constamment en procès, aucun ne voulut se charger avant le jugement définitif de l'entretien du château et des terres. A ce jeu, le premier devint une ruine, que les paysans sourdement pillèrent, les secondes des terres incultes où chaque voisin prenait, qui un arbre, qui un cours d'eau pour enrichir son propre bien.

Un Sarraz sous le grand Empereur fut officier des Douanes, son fils, moricaud comme ses pères, prit part à la guerre d'Espagne, et en ramena une femme couleur d'orange, ce qui n'arrangea pas les choses ; le fils de celui-ci fit partie, en 1861, de notre expédition de Syrie après le massacre des Maronites ; c'est le fils de ce Sarraz-là, qui vivait en 1919 dans le château éventré du comte de Pyrimont... éventré, car les chicanes et les procès eurent raison des restes d'une fortune que les héritages avaient d'abord morcelée, que la discorde réduisit à rien.

Petit à petit, le chemin de ronde avait disparu sous l'ortie ;

de la tour du guet, il ne restait que de mauvaises pierres, et depuis longtemps le Morion avait vendu toute la ferraille de la maison Il vivait seul dans cette ruine : un à un les siens l'avaient quitté, les uns mourant, les autres s'évadant de cette terrible retraite pour gagner les villes. L'un de ses quatre fils avait émigré dans les Amériques, les autres enfuis aux trois coins du monde, n'en revinrent jamais. Quant à sa femme, elle reposait à deux pas de là, en terre chrétienne, dans le cimetière, car elle appartenait à la religion de Jésus et non pas aux infidèles. Le moricaud vivait donc seul dans sa bâtisse démolie. On ne lui connaissait pas d'amis, étant redouté à dix lieues à la ronde. Dans le village on l'évitait, on disaitqu'il était malhonnête et fourbe, violent, menteur, brutal, et que sa pauvre femme avait bien souffert pendant sa vie, infortunée. On ajoutait encore d'autres choses mystérieuses, effrayantes même, enfin une sorte de terreur l'entourait.

A le voir, Sarraz se montrait plus geignard qu'agressif, et se plaignait plus souvent qu'il n'attaquait (quand rarement il trouvait auditeur). Il gémissait toujours sur les temps nouveaux, les mauvais voisins, les serviteurs infidèles, les enfants ingrats, mais il avait beau se montrer pauvre homme, personne ne passait devant sa maison sans hâter le pas, il semblait aux petites gens qu'il portât malheur : à la campagne on est superstitieux, il faut bien le dire.

Le destin voulut qu'après la grande guerre un homme de Lyon, qui avait du bien tout contre la propriété de ce Sarraz, revînt dans l'Ain, pour le cultiver. Le grand-père de cet homme-là possédait déjà la terre, mais il y avait beau jour qu'elle était à l'abandon, car on ne trouvait plus personne pour la travailler, quand Clément Johannès dit *Le Tourc* (c'est le nom du Lyonnais) y arriva. Blessé, puis gazé en 1916 et 1917, celui-ci avait dû renoncer à reprendre son ancien métier de comptable dans la maison de soierie où il avait débuté avant les événements, quai Saint-Antoine. Il arrivait donc dans le Bugey, décidé à y vivre comme un paysan, avec sa femme qui était de Bourgoin, et sa fille, une gosse de douze ans.

Les débuts du Lyonnais furent bons, il travailla, et cette vie saine dans l'air vif de ces pays lui convint mieux que celle qu'il avait menée au Bois-Leprêtre ; certes, en

outre, son bien prospéra. L'homme, qui était arrivé presque voûté, le visage tiraillé, au bout de peu de mois se redressait, aujourd'hui il respirait, comme on dit, la santé, et méritait son surnom, mais pour nerveux, il le serait toujours, et sanguin donc ! et emporté ! Au moral, c'était un bon homme, ce Johannès, droit, courageux, net, mais dam ! un entêté, et un terrible coléreux. Il ne se fâchait pas souvent, pourtant quand la fâcherie le prenait, une sorte de folie lui soufflait dessus ; il devenait blanc comme l'hostie de Notre-Seigneur ; chez lui alors, sachant qu'il ne se connaissait plus, tout le monde détalait. Une fois, dans sa jeunesse, s'étant pris de querelle avec Désirée (sa femme), ne l'avait-il pas suspendue par le cou au-dessus du Rhône? Désirée, à moitié pâmée, avait fait son *mea culpa*, s'attendant d'une seconde à l'autre à choir dans le fleuve, et puis subitement, il l'avait jetée par terre auprès de lui, et s'était enfui comme un dément ! Désirée n'avait jamais oublié cette heure ; pour un souvenir, c'était un souvenir, et pas heureux, aussi se gardait-elle depuis ce temps-là d'irriter Clément.

A Pyrimont, tous deux entreprirent de relever une masure qui limitait le champ du maugrabin d'à côté. Une fois debout, elle leur servit d'étable ; dès qu'ils le purent, ils y mirent d'abord une vache, et, petit à petit, deux bœufs pour le labour, des brebis, tout cela non sans peine, comme l'on pense. Pour nourrir ces bêtes, il y avait les prés, qui dans ce pays sont bien irrigués et donnent des pâturages plus gras qu'ailleurs, et pour la litière, la blache que l'on peut, si l'on sait s'y prendre, faucher deux fois l'an.

La femme de Clément, entendue, les faisait vivre tous trois sur l'élevage de la basse-cour et des lapins ; cela ne l'empêchait pas de labourer avec son mari, de herser, et même de faucher l'herbe, car dans les montagnes, il y a trop d'escarpements pour songer à se servir partout des machines nouvelles. Le Lyonnais faisait aussi du blé et du tabac, ses champs étaient étroits, situés où ils pouvaient, au hasard des monts... tout prospérait donc mieux qu'on aurait pu le croire, il semblait même à Désirée que son mari, si nerveux d'habitude, regrettât moins sa ville qu'au début.

L'Ain est un beau pays, tourmenté comme la Savoie, sa voisine. Ses vallées étroites, du côté de Saint-Rambert et

de Virieu, ressemblent à des couloirs pincés entre deux rochers menaçants, que le soleil éclaire peu, où le pas résonne. Il y fait nuit de bonne heure, les jours d'été eux-mêmes y sont brefs.

L'aspect de cette contrée, sans cesse envahie par les eaux, change avec les saisons qui tantôt révèlent un pays vert-chou, plein de vignes et de coteaux boisés, un pays prospère, enfin, tantôt une étrange terre désertique sans routes, submergée, suite d'étangs surmontés de saules éperdus. Il n'y manque que Noé, sa colombe, et pour en sortir, son arche.

Le pays de Pyrimont, par sa situation élevée, est différent et ne craint pas la catastrophe des eaux. Ses côtes sont bien exposées au soleil levant, abritées aussi de la mauvaise brise ; on peut y cultiver en paix sa vigne. Les routes qui descendent vers le fleuve sont toutes belles, elles conduisent à Fort-l'Écluse, à Bellegarde, à Seyssel-du-Rhône où les treilles sont dorées et le vin couleur de flamme.

Car le Rhône est voisin, et il fait ce qu'il veut dans le pays. C'est lui qui à l'automne gonflé de pluies, au printemps chargé de neiges, déborde où il lui plaît. En une nuit, il s'étend dans les vallées de Culoz ou de Tenay, submerge les champs, noie les maisons et le bestiau : c'est un roi, ce fleuve-là ! Il faut le voir à Pierre-Châtel entre les parois des rochers sonores... Il coule si vite qu'on ne le voit pas couler. Ne l'entravez pas surtout ! ne lui barrez pas le chemin ! Il emporte les obstacles, poutres ou piles de pont, comme allumettes de la régie. Il n'y a pas si longtemps qu'à Avignon même il a fait des siennes...

Le Rhône ! Il sonne bien ce nom-là ! On voit tout de suite que c'est le nom d'un souverain. Qu'il est rapide lorsqu'il traverse le pays vert de Savoie, majestueux quand il arrose la terre dorée de Vaucluse, et la vigne des Papes, et le laurier de Pétrarque. Ah ! ça n'est pas en Picardie ou dans le Cher que vous en trouveriez un pareil, si large, si tumultueux, si chargé d'histoire et de richesse : vous pouvez toujours y aller voir ! Il n'y a qu'un Rhône, qui surgit chaque matin au pays de Guillaume Tell, et s'unit chaque soir à la mer de Cypris.

Donc Clément travaillait et prospérait. Malgré cela, il ne serait jamais un vrai paysan, il avait gardé de la vie de sa jeunesse et de son premier métier de comptable, des manies de scribouillard : habitude de calculer, d'écrivasser.

Il tenait admirablement ses comptes, impeccable chaque colonne était totalisée dans le bas de la page en chiffres gothiques, et soulignés à l'encre rouge de traits bien droits. Le Lyonnais se livrait à cet exercice le soir, il s'en était fait une loi. L'hiver, sous la lampe à pétrole achetée au bazar de la Poste de Belley, il notait ses dépenses en longues additions qu'il reportait avec soin : le comptable renaissait en lui à la fin du jour. Parfois le sommeil le terrassait sur ses chiffres, la plume à la main : il tombait comme une masse, le nez sur son buvard.

Sa femme depuis longtemps était montée « au galetas ». « Comme tu écris ! » remarquait-elle avec regret. Elle songeait que jamais elle n'en ferait un vrai terreux comme elle, fille, petite-fille, arrière-petite-fille de paysans. Elle flairait instinctivement là un danger. Elle avait raison. Il faut plusieurs générations de cultivateurs pour en faire un bon, et Clément, lui, était bien plutôt un employé de commerce, un homme des villes qu'un paysan. Il ne frayait guère avec ceux qui se courbent sur leur champ. — « Bonjour, bonsoir ! » — Qu'aurait-il eu à leur dire? Ce qu'il aimait jadis, à Lyon, sa journée finie, c'était retrouver ses amis au « Mal assis », ou au Café des Archers, non pas pour le plaisir de boire des apéritifs, mais pour le plaisir de discuter. Il disait fièrement alors qu' « il défendait ses idées », peu de choses lui plaisaient autant que la discussion ; gentiment sociable avec une instruction un peu au-dessus de la primaire, il était fier de briller, d'apporter dans la conversation de ces simples des bribes de lectures recueillies çà et là, car il avait de la curiosité et lisait volontiers ; cette science, bien minime, lui constituait dans son entourage de calicots (et avec ça, madame?) une petite auréole. On disait : « Ce Johannès ! Où va-t-il chercher cela? » Car il avait ramassé un peu partout des débris de savoir comme on entasse des fragments de meubles au grenier : il n'y a pas de quoi en faire un entier, mais les morceaux sont là. Il avait la folie et le respect des mots, ils l'éblouissaient, toutefois il ne s'en servait pas toujours à propos. Ainsi il disait : « C'est un dérivatif du borax », pour « c'est un dérivé », et encore : « l'hygiène est *mauvais* dans la métropole », et « *une* aquarium », « l'appétit est *bonne*... » On l'aurait fâché si on l'avait repris, mais pourquoi le reprendre? Et puis, n'est-ce pas, il ne faisait de mal à personne?

A dire vrai, l'existence de la ville manqua toujours au Lyonnais. Quand il s'installa à Pyrimont pour cultiver son bien (puisqu'il était à lui maintenant, ne fallait-il pas s'y consacrer?), il le fit avec ardeur ; d'ailleurs sa nature active prenant le dessus, il élabora des projets et résolut d'apporter « dans les campagnes », disait-il, « le progrès des lumières ». Car l'homme des villes se croit plus malin que celui des champs, parce qu'il parle pendant que l'autre réfléchit. Il fallut en rabattre. Bientôt Johannès Clément regretta le va-et-vient du magasin et de la manutention, les employés subitement appelés par un timbre bref, qui se précipitent dans le courant d'air, le téléphone, la voix sèche de la machine à écrire, enfin l'atmosphère étroite de la caisse et du bureau. Clément, sociable, s'ennuyait entre sa femme et son champ ; en outre il se tourmentait souvent de ne gagner guère, après tant de frais et d'efforts.

Désirée plus sage le raisonnait : « Il n'y a pas trois ans que nous sommes là, nous n'avons rien perdu, ne te donne pas peur. » Mais lui s'inquiétait déjà. Il tremblait de peur maintenant d'avoir pris tant de peine pour n'amasser que du vent. Peut-être y mangeraient-ils même leurs quatre sous? On craint toujours dans les campagnes. Et si l'inondation noyait la récolte? Si la foudre ruinait les châtaigniers? Si la grêle saccageait la vigne? Toujours craindre, ça n'est pas une vie cela. Vermont, vingt fois par jour, se prenait à regretter ses cartons poudreux du quai Saint-Antoine et l'indépendance reconquise chaque soir au coup de six heures.

A la vie bruyante de Lyon avait succédé cette rude vie régulière comme les équinoxes. Maintenant les événements qui se produisaient au delà de la ligne du chemin de fer, les événements de Lyon, de Paris par exemple, il n'y songeait même plus. A Pyrimont, il ne s'informait plus de rien. Quelquefois on lui passait un journal, il le lisait à peine. Jamais aujourd'hui la pensée de sa besogne ne le quittait : « Il faudra songer à effeuiller la vigne » ou : « Pourvu qu'on ait le temps de rentrer le foin ! » C'était sa vie, mais au fond il ne l'aimait pas, et il disait à sa femme : « Ah ! ils ne me reconnaîtraient plus à Lyon, rien ne m'intéresse que *le clos* aujourd'hui. »

Il était né dans le quartier de la Croix-Rousse, qui étale ses maisons lépreuses et écaillées sur la colline. Ses parents,

canuts en chambre rue des Chartreux, vivaient dans une de ces hautes bicoques étroites où l'on entend battre les métiers à chaque étage : *Bis-tan claque-pan, Bis-tan claque-pan, Bis-tan claque-pan.* Il avait traîné tout gone sur les quais avec les mariniers du fleuve, fait son apprentissage au milieu des canuts, mais comme il montrait du goût pour les écritures et les chiffres, son patron en fit un aide-comptable : la fierté de Johannès alors ne se peut décrire.

Le ronflement des métiers reprenait avec le jour et réveillait les pauvres maisons entassées et pitoyables où naissent miraculeusement, à chaque coup de navette, des étoffes sans pareilles, qui coûtent dans la ville des mille et des cent. La mère de Johannès, façonneuse, gagnait bien sa vie, mais elle n'avançait guère son travail que de quarante ou même trente centimètres dans sa journée.

Quand sept heures sonnaient le matin, à Saint-Jean, il dégringolait la montée Bonafous, raide comme un escalier, poursuivi par le rythme des métiers qui traversait les fenêtres closes ; il courait pour retrouver la vie pressée, la vie marchande de Lyon. C'était l'heure des « entrées », les rues s'encombraient d'employés que le magasin ou l'usine engouffraient. Le marché de la Guillotière, la vie du grand fleuve que les mouettes accompagnaient jusqu'à la mer, tout lui semblait plaisant et beau. Il songeait alors qu'il ne pourrait jamais quitter Lyon, exister autre part qu'à Lyon, dans cette fourmilière ardente... et maintenant le voici : un paysan.

Lorsque Sarraz vit arriver son voisin, il commença par desceller deux ou trois pierres de son mur, afin d'examiner ce qui se passait de l'autre côté. Il vit travailler Clément et sa femme avec lui. Il pensa : « Ces gens des villes ne sauront jamais sortir de cette besogne. Ils se lasseront vite, ils n'ont pas l'habitude. » Pourtant, chaque matin, à la première aube, le Lyonnais était dehors, courbé sur sa terre.

Il s'occupa d'abord de sa vigne. Dans l'Ain, on la cultive comme dans le Jura, et les cépages sont les mêmes. Le Lyonnais, prudent, choisit la mondeuse, qui, débourrant tard, craint peu les gelées ; c'est un cépage vigoureux, le vin en est dur, mais bon, quand on peut le laisser vieillir ; et puis Pyrimont n'est pas loin de Seyssel, et Clément, qui avait dans son clos des coteaux bien exposés, rêva de faire mieux

encore. C'est le moment où ils échafaudèrent tous deux, avec Désirée, leurs plus beaux projets, pourquoi non? Au bout de peu d'années, à eux deux en travaillant comme deux forçats, ils avaient refait leur terre, les prés étaient gras, les récoltes jolies.

De l'autre côté du mur, le maugrabin regardait cela avec envie ; il pestait, assis dans son domaine en ruines, trop nonchalant pour en faire autant, lui qui ne savait que boire frais et cracher en l'air. Et en fait, de quoi vivait-il, ce Morion? Il avait vendu une à une les dernières parcelles de son bien, il ne lui restait plus, derrière sa maison, qu'un grand pré qui dévalait en pente jusqu'au Rhône. Le pré lui donnait deux fortes récoltes, mais quoi? il ne pouvait subsister toute l'année sur cette herbe-là? A Pyrimont, on disait qu'il vivait de rapines, on le disait tout bas, car à l'exemple de l'homme des villes, le paysan est lâche ; quoi qu'il en fût, chacun se garait, et quand on savait le sorcier dans le voisinage, on enfermait ses poules. Sarraz disparaissait souvent pendant plusieurs jours, vendait des peaux de lapin jusqu'à Bellegarde et au delà, et quand il passait la frontière, croyez-vous que ce fût pour voir le Salève de plus près?

Or Clément qui d'abord se méfiait de son voisin (« Je n'en veux pas, disait-il à sa fenotte, il est plus noir que le cul du diable »), Clément donc, n'avait pu éviter le Morion bien longtemps. Les deux se rencontraient nez à nez dans les chemins, ou aux foires de Seyssel-du-Rhône ou de Frangy. Une fois, Sarraz avait abordé le Lyonnais poliment, lui avait touché la main, car il avait des belles manières quand il le voulait, ce maugrabin. Ensuite, il fit le bon apôtre avec Clément, disant un mot du temps, demandant des nouvelles de la petite, oh! tout cela bien honnêtement. Un jour il vint chez Clément, et Clément fut bien forcé de lui offrir le vin blanc : ces choses-là ne se refusent pas quand on sait vivre. A partir de ce moment, le Morion entra chez l'autre pour un oui ou un non ; il lui empruntait quelquefois une bêche, ou une cisaille, peut-on dire non?

Bref, six mois après avoir été pour la première fois chez son voisin, le Sarraz était devenu un familier de la maison, et bien que le Lyonnais s'en défendît encore de temps en temps. Parfois, d'une voix plaintive, le maugrabin racontait ses malheurs, sa ruine, sa malchance, la perfidie de ses

parents ; il faisait le misérable... certains soirs, il retenait Clément par quelque récit de voyage, parlait de traversées fabuleuses. Clément l'écoutait ; les heures, dès lors, ne lui pesèrent plus chez lui comme autrefois ; il négligea ses fameux comptes et la tenue de ses livres, ne souligna plus, comme naguère, ses additions de belles raies rouges : il avait mieux pour s'occuper.

Le Sarraz avait roulé partout : « Il a de l'expérience, prononçait Clément en hochant la tête, il en a vu du pays ! Et puis lui, au moins, ça n'est pas comme les gens d'ici, *il sait causer*, il dit bien les choses, *on sent que ça lui vient tout naturellement;* moi, qu'est-ce que je suis à côté de lui? Je ne connais que Lyon et Saint-Rambert ! » Avoir voyagé de la sorte, connaître Le Caire et Gabès, constituait pour ce moricaud, aux yeux éblouis du Lyonnais, une supériorité ; l'autre le sentait bien, oui-dà !

Aux années nouvelles, le Morion apportait l'almanach de la région. On le lisait le soir à haute voix, quand la nuit, tôt venue, calfeutrait le Lyonnais et sa femme près du feu. On trouvait de tout dans cet almanach : dates des foires, contes pour rire, usages pour les cérémonies, bons mots, recettes, tours de cartes, anecdotes, devinettes, lunes, conseils agronomiques, nouvelles à la main, etc... Désirée elle-même, bien hostile pourtant à la présence de Sarraz, écoutait lorsque celui-ci lisait les recettes. Il y en avait pour se débarrasser des mouches, pour nettoyer les cadres dorés, pour conserver les fruits dans la paille d'orge... Mais ce que le Lyonnais préférait à tout, c'était la lecture des nouvelles à la main. L'une d'elles le faisait rire aux larmes : Un voyageur à l'hôtel demande une chambre.

L'hôtesse répond : « Laquelle voulez-vous? J'en ai à quinze francs sans punaises, et à dix francs.

— Avec punaises? demande le voyageur.

Et l'hôtesse : « Naturellement. »

De ce train-là, en quelques mois, Sarraz devint indispensable à Johannès, celui dont on dit quand il a le plus léger retard : « Que fait-il donc? Est-ce qu'il ne viendrait pas aujourd'hui, par hasard? » S'il eût été un vrai paysan, Johannès Clément se fût montré méfiant, dur au voisin même, peu généreux ; mais il venait de la ville c'était à la vérité un commis, et non un terreux de vraie souche : il faut distinguer... Bref, l'autre le roula comme dans la

farine, endormit sa méfiance, se rendit utile parce qu'il sut le distraire de son ennui et de sa nostalgie. Bientôt le mauvais voisin fut si familier, qu'il entra à son gré chez le Lyonnais, se fit bien venir de la petite, qu'il flattait en lui racontant des gonandises ; le résultat fut que Clément reprenait goût à tout, qu'il ne s'ennuyait plus les soirs de veillée. Maintenant il ne voyait même plus la couleur du moricaud et disait à Désirée : « C'est un brave homme, on le calomnie. » Désirée, méfiante, attendait.

Les gens de la contrée, voyant cette intimité de Clément avec l'infidèle, lui dirent vingt fois : « C'est un sorcier, te voilà prévenu : il te fera des siennes ! » Mais Clément, « esprit libre » ne croyait pas aux « jeteux de sorts », et jusqu'ici, il n'avait eu que de bons procédés de l'autre, Sarraz n'agissait pas comme un ennemi. « D'ailleurs, songeait le Lyonnais, dans les campagnes ils sont si bornés ! »

Une nuit de septembre, l'étable de Clément fut visitée : deux agnelles disparurent. Clément, furieux, mit ce vol sur le compte d'une bande de romanichels qui venaient de Hongrie, disait-on, et se rendaient à la fête des Saintes-Maries-de-la-Mer ; ils campaient justement tout à côté, au bout du village.

L'hiver venu, le Lyonnais s'aperçut qu'on lui avait scié deux de ses plus beaux noyers. Il jura de se venger cette fois, et de prendre le voleur : il le jura trop haut, passa la nuit dans un taillis à attendre, son fusil chargé entre les jambes, et... ne vit personne ! Il n'était pas armé, cet homme, contre un ennemi invisible, et puis il ne se doutait pas — parce que l'homme des villes se croit toujours plus fin que l'autre — de ce que le paysan renferme de ruse, d'astuce, de patience, de ladrerie. « Sais-tu *qui c'est?* dit-il à sa femme? Les gens de l'autre côté du Rhône, qui viennent nous piller, croyant que je mettrai cela sur le compte du Sarraz ! Pas si bête ! Je suis plus fin que cela ! » etc... C'est ainsi que Clément garda au maugrabin sa confiance et son amitié.

Il vint une heure où Sarraz se mit à conseiller le Lyonnais : « Tu devrais vendre ton vin à Hauteville, lui disait-il, les hôtels là-bas paient bien. Tu en tirerais davantage. » L'autre objectait qu'Hauteville était loin, et que lui, n'y connaissait personne. Le Morion riposta : « Je me charge de la chose. » Comme il était toujours par les chemins, cela parut tout simple, et on le laissa faire.

Peu de temps après, on acheta en effet (c'était un commerçant d'Hauteville) à Johannès une pièce de cinq cents litres, qui fut payée comptant. Sarraz, après cette première affaire, apporta au Lyonnais, ébloui, une commande d'on ne sait quelle coopérative hôtelière, pour toute la récolte, environ 2 000 litres. Les gérants de l'entreprise, « gros bonnets et connaisseurs », affirma le Morion, avaient goûté à la première livraison, le vin avait plu. Les pièces furent livrées à l'adresse indiquée, on reçut un acompte (très minime), puis, plus rien. Pas d'argent, et de la Coopérative hôtelière, pas trace. Clément en fut pour ses 2 000 litres. Désirée, furieuse, poussa pendant six mois des cris de paon, injuriant le Sarraz qui prit des grands airs. Les Clément furent gênés cette année-là et obligés de vendre deux bêtes qui leur firent bien défaut. Mais comment faire? Le Morion s'abrita derrière la faillite imprévue de la Coopérative hôtelière! Un soir, il rapporta même le *Petit Dauphinois*. On y vit, en effet, que la société y publiait sa déconfiture. « Eh bien! poursuivit Désirée plus tenace, nous sommes des créanciers de cette liquidation-là, on nous doit comme les autres, il faut nous payer. » — Va-t'en voir! On chargea le voisin qui avait emmanché l'affaire de la débrouiller, mais il ne débrouilla rien, et Clément ne vit jamais le prix de sa récolte.

Quand on songe bien à tout cela, on peut dire que ce fut à partir de la faillite de la Coopérative que datèrent tous les malheurs. On le remarqua à Pyrimont et partout où l'on vit cette étrange amitié du Lyonnais et de Sarraz. Cette année-là, Justine, la fille de Clément, disparut un soir. Elle ne rentra pas dîner, la nuit se passa à l'attendre. On la chercha dans le pays le lendemain, on ne la trouva nulle part; personne ne l'avait vue depuis la veille, personne ne la revit après. Désirée, pendant ce temps, changée à faire peur, errait partout, entrait chez tout le monde comme une folle, pour demander sa petite : cela dura des jours.

A Pyrimont les ragots allaient leur train : n'avait-on pas tout prédit? blâmé la liaison (bizarre en vérité) de Johannès et du Morion? Cet homme-là ne portait-il pas malheur? N'avait-on pas averti le Lyonnais que personne ne parlait plus à Sarraz dans le pays, que c'était un mauvais chien? Pourquoi n'avoir pas fait comme les autres? Pourquoi se

distinguer? Ces hommes de la ville sont tous les mêmes : il n'y a qu'eux qui ont raison !

Le dimanche qui suivit la disparition de Justine, Pidoux, l'adjoint au maire, M. Paix le percepteur, et le maître d'école se retrouvèrent au café Bel-Air pour l'apéritif. L'adjoint semblait préoccupé, enfin il dit :

— Cette affaire de la fille de Clément pourrait bien nous causer de l'ennui, amener les juges ici... un tas d'histoires? Pidoux était craintif de nature.

— Vous croyez à un crime? interrogea le percepteur, soudain intéressé.

— Moi! fit Pidoux en sursautant, je ne dis pas cela! Je n'ai rien dit de cela! Un crime! comme vous y allez! Non, ça n'est pas un crime. Mais je crains les histoires, vous comprenez, les *his-toi-res;*... et je ne voudrais pas de drames dans la commune.

— Permettez, reprit le maître d'école, permettez! Il faut que la justice suive son cours!...

— Bien sûr, mais rien ne dit que la justice ait affaire ici?

— Rien encore, accorda le maître d'école sentencieusement, pourtant la chose pourrait arriver : une jeune fille, ça n'est pas Proserpine!

— Proserpine?

— C'est une femme de la mythologie enlevée par un taureau.

—— Ah bon! dit Pidoux, je ne pense pas que Justine ait été enlevée comme vous dites, tout de même, j'aimerais mieux un taureau qu'un satyre!

— Ah! un satyre, s'écria M. Paix, dont l'œil s'alluma, y a-t-il quelque chose qui vous fasse supposer?...

— Mais non, monsieur Paix, on cause : c'est tout.

— Bien fâcheux tout cela, bien fâcheux, reprit le maître d'école, et si elle s'était noyée?

Pidoux frémit derechef.

— Noyée? mais pourquoi dire cela? rien ne le fait présager, voyons! N'allons pas au pire. Il n'y a jamais eu d'instruction à Pyrimont, nous n'allons pas commencer maintenant.

M. Paix rapprocha sa chaise :

— Le Morion ne serait-il pas pour quelque chose là dedans? Genouilleux, le facteur, m'a affirmé qu'il guettait la petite, ces temps-ci, sur les chemins : Genouilleux l'a vu.

Pidoux fit un large geste qui balayait ces insinuations.

— Des histoires, répétait-il, rien que des histoires.

— En tout cas, c'est fâcheux pour les parents !

— Voilà : c'est fâcheux pour les parents, mais n'envenimons rien.

— D'ailleurs, observa le maître d'école, Clément avait tort de fréquenter ce moricaud. Le Lyonnais était prévenu, ce qui arrive est de sa faute au fond.

— Tout cela finira mal, conclut sentencieusement le maître d'école.

Pidoux pâlit.

— Je n'arriverai jamais à comprendre l'amitié de Clément pour cette saleté de vieux Sarraz (c'est le maître d'école qui s'indignait) et qu'un homme comme le Lyonnais, qui a de l'instruction et tout, devienne « père et compagnon » avec un sorcier ! Il y eu des exemples dans l'histoire, mais ils ont toujours été illustrés de catastrophes terribles.

— Eh bien ! cette fois, j'espère que cela ne finira pas comme vous dites, conclut Pidoux. Ce Sarraz, du reste, c'est une brute, vingt fois j'aurais pu le faire arrêter, moi qui vous parle, chasser du pays, même !

— Eh ! mon ami, pourquoi ne l'avoir pas fait?

— M. le maire me disait : « Arrangez cela à l'amiable, » ou bien : « Fermez les yeux... » Il est comme moi, M. le maire, il n'aime pas les histoires.

— Moi, je suis pour la fermeté, déclara M. Paix : le droit d'abord. Telle est ma devise !

Le pharmacien de Seyssel (Haute-Savoie) entra sur ces paroles ; il vint s'asseoir à la table du groupe, et demanda une cerise. C'était un bellâtre, l'air avantageux ; on disait à Pyrimont qu'il ne comptait plus ses succès féminins. Il s'informa du sujet de la discussion, mais demeura songeur, caressant sa barbe frisée ; finalement il dit :

— Une belle fille, cette Justine : belle jambe, le teint dénotait peut-être un tempérament lymphatique...? Qu'en pensez-vous? Il aurait fallu la nourrir exclusivement d'aliments *lécithinisés*, les parents ne pensent pas assez aux vitamines... Ne croyez-vous pas que le Sarraz et la petite... hein?... Il cligna de l'œil. Après tout, il l'a peut-être tuée ! Ça se voit, ces choses-là...

— Que dites-vous, monsieur ! prononça Pidoux éperdu, on n'avance pas de telles...

— Attendez ! je dis *peut-être*, reprit le pharmacien ; moi

je suis un scientifique, je ne crois pas aux vampires, vous comprenez? Tout dans la vie est une question de régime... phosphore ici...

Le maître d'école lança sentencieusement :

— Monsieur Bock, vous êtes ce que j'appelle un matérialiste !

Désirée, comme une ombre, cherchait toujours sa fille ; elle craignait de demander leur aide aux gendarmes et les fuyait, bien qu'elle répétât qu'on lui avait volé Justine, qu'on avait surpris l'enfant, enlevée de force, jetée dans le Rhône, enfin un tas de fariboles. Les gens qui la connaissaient autrefois disaient que cette affaire-là lui avait dérangé le cerveau. Clément, accablé d'abord, retrouva une activité fébrile, plus inquiétante encore que l'exaltation de sa femme ; il n'admettait qu'un accident, parcourait les routes de montagne tout le jour, persuadé qu'il allait retrouver le corps de sa fille suspendu au-dessus d'un ravin, puis rentrait pour écrire longuement au procureur de la République et lui relater tout le détail de l'affaire.

La petite se retrouva à Mâcon, elle était bel et bien partie d'elle-même pour la ville. On la vit dans un cinéma, derrière un comptoir peint en rouge, distribuant des billets. Alors il fallut se rendre à l'évidence ; ça n'était pas de force qu'on la tenait derrière cette caisse? Clément alla à la ville, la mère y alla aussi, ils pensaient qu'en la raisonnant elle reviendrait ; inutile. La petite ne voulait pas revenir. Elle répondait qu'on ne pouvait pas l'empêcher de gagner sa vie, qu'elle n'aimait pas la terre, qu'elle s'ennuyait au pays, qu'elle se trouvait bien dans cette place et ne languissait plus, qu'il fallait la laisser tranquille, etc. : après tout, elle avait ses dix-sept ans. L'enfant, aussi, était trop gâtée. Cela arrive aux paysans les plus rudes qui n'ont qu'un marmot : on l'admire, on l'encense, on l'écoute parler bien plus que ne le font les riches avec les leurs, on lui porte sa soupe au lit le matin, rien n'est trop beau pour ce gone-là ; et quand on demande aux parents (histoire de dire quelque chose) s'il travaille bien, ils se rengorgent et vous répondent : « Oh ! il ne cultivera pas comme nous, *il aura son brevet!* » Son brevet, mots magiques !

Mais pourquoi le nier? Ici encore le Morion avait passé. Quand il rencontrait la Justine, ne lui tournait-il pas de grands compliments, à cette morveuse?

— Tu es trop gentille pour mener la charrue, ma belle, disait-il ; regarde ta mère, elle n'a que quarante ans et la voilà tortue ! Il te faudra trouver autre chose... tu ferais mieux à la ville ! Je voudrais déjà t'y voir danser ! Et il la regardait de tout près avec ses vilains yeux luisants, lui reniflait le col... A l'âge de la petite, on ne distingue guère : toutes les flatteries sont bonnes à prendre ; c'est neuf, cela plaît, même les paroles d'un mécréant sont les bienvenues. La Justine, à les écouter, se gonflait d'aise, et puis Sarraz lui promit de trouver à la ville la place rêvée. Enfin il la détourna au moyen de la vanité, comme il avait détourné le père en guérissant son ennui.

Clément, naturellement, ne vit rien de ce travail. La disparition de la petite, il crut que c'était une lubie de jeunesse, l'effet des temps présents, un caprice. Les hommes ne voient pas grand'chose, et surtout ils ne peuvent pas voir plusieurs événements à la fois d'un coup d'œil comme les femmes quand elles sont avisées : celles-là ont des yeux partout, ce qui les rend redoutables, utiles, ou odieuses... suivant le point de vue. Donc Clément n'avait rien vu. Il ne s'était même pas aperçu que la petite apprenait à monter à bicyclette depuis quelques semaines, avec les polissons du village, et qu'elle s'en cachait... Pourquoi? il n'y avait pas de mal. Désirée, elle, avait relevé sur l'heure, dans le petit chemin le long de la vigne blanche, des traces de roues qui zigzaguaient, preuve que c'étaient des novices qui les avaient faites. Ensuite elle vit bien que Justine rentrait plus rouge, plus animée... mais pas un mot de la petite. La mère, crainte d'avoir l'air d'espionner, ne bougea pas non plus. Justine, du reste, faisait toujours bien le travail qu'on lui commandait, mais il semblait qu'elle fût maintenant plus lasse de le faire, plus lasse, et plus ennuyée aussi. Désirée flairait tout cela, elle sentait qu'elle perdait à cette heure l'amitié de sa fille. Pourquoi? Autant Justine autrefois était confiante et gaie, autant aujourd'hui elle était raide, souvent absente, comme fermée... Même quand elle était là, assise devant les siens, elle n'y était pas.

Bien sûr, les mères ne doivent pas s'attendre à recevoir ce qu'elles donnent, à être aimées autant qu'elles aiment, cela serait trop beau ; mais deviner que votre enfant s'ennuie en votre présence, n'est à son aise que vous absente, est-ce pas à mourir tout de suite de découragement et de détresse?

La mère aussi avait vu plusieurs fois, en revenant plus tôt que d'habitude du lavoir, Justine et le Sarraz en conversation sur le chemin. Sans doute, le Morion guettait-il la petite au passage? Pourquoi? Qu'avaient-ils à se dire ces deux, en si grand secret, puisque le Belzébuth entrait chez eux aujourd'hui comme chez lui : pourquoi parler à Justine le long des haies? Désirée devinait bien quelque manigance, un danger, mais lequel? Elle écarta le plus mauvais : que le Sarraz en contât à la petite. Ah! ah! cette rose du bon Dieu à ce vieux diable? Non et non. Alors quoi? une chose était claire : la petite, dont le visage semblait si clos à la maison, s'épanouissait aux paroles de Sarraz, ses yeux brillaient entre ses cils comme de l'eau sur les pierres, elle faisait des petites mines, telles que les filles en font pour un galant. Que projetait donc le vilain? Désirée y songeait sans cesse, mais elle ne pensa jamais à la fuite vers la ville. Maintenant sa fille était perdue pour elle, séparée d'elle, non seulement par des pays et des champs, mais par une foule de forces obscures et toutes-puissantes qu'elle ne distinguait pas nettement, mais qu'avec son instinct elle sentait plus fortes qu'elle-même.

Impossible de lutter, inutile. Mieux valait encore ne pas fâcher la petite, rester bien avec elle, la voir, l'aider si elle se conduisait convenablement. Après tout, cela n'est pas un crime pour une jeunesse de préférer la ville aux champs? Non. Mais partir comme cela, en secret, faire cette peine affreuse, donner à ceux qui vous aiment le mieux dix jours d'épouvante... On l'avait cru morte. Elle n'avait donc pas de cœur, cette Justine?

Quant au Lyonnais, en revenant de Mâcon où il avait revu sa fille, il était plus blanc qu'un mort, et ses mâchoires étaient si serrées qu'on n'y aurait pu passer un fil de chanvre. Désirée vit bien qu'il allait prendre une grande colère. Elle éclata pendant le souper, tout d'un coup. Clément abattit son poing sur la table avec un affreux tintamarre, et déclara à sa femme qu'il ne reverrait plus jamais l'enfant : « Tu ne la reverras plus jamais non plus, si tu veux rester ici dans cette maison, ajouta le Lyonnais violemment ; pour moi, l'enfant a mal tourné, c'est fini, je ne veux pas de putains ici. »

Désirée pleura et parla en vain. En vain insinua-t-elle que le Morion pourrait avoir une grosse part dans cette fuite

et les résolutions de Justine, Clément ne voulut rien entendre ; aux questions de sa femme qui le pressait de dire ce qu'il savait, il répondit : « Je suis renseigné, ça suffit, et comme Désirée insistait, il lui ferma la bouche par un si formidable : « Tais toi ! » que le charron qui passait sur la route avec sa ferraille l'entendit de la carriole.

Désirée se tut, à bout de souffle, mais non de résistance, et se dit à part d'elle-même que *rien de rien* ne l'empêcherait de voir sa petite : ni colère, ni menaces, rien.

Après qu'on eut retrouvé sa fille à Mâcon, Désirée vit un matin devant la mairie l'adjoint Pidoux qui surveillait l'affichage des bans ; il était en bras de chemise et portait des pantoufles en tapisserie grenat sur lesquelles on voyait briller une lyre d'or, allusion discrète aux talents de l'adjoint, chef de la fanfare de Pyrimont.

La face grasse de Pidoux s'illumina de plaisir quand il aperçut Désirée ; il l'appela de loin, l'autre eût bien voulu s'enfuir mais ne put l'éviter.

— Eh bien ! Mame Johannès ! vous êtes contente? Vous avez retrouvé votre *berbis*, et bien vivante?

Désirée fit « oui » de la tête ; elle voulut passer, mais Pidoux qui avait toute sa journée devant lui la retint.

— Qu'est-ce que je vous disais, hein? Ah ! ah ! ah ! la petite futée ! Je savais bien, moi, qu'il n'y avait pas eu attentat : il n'y en a jamais eu ici. Pidoux ajouta finement : Vous voyez? tout s'arrange. Il regagna sa mairie en chantonnant :

*Tout ça n' vaut pas l'amour,*
*Le bel amour!*
*Le grand amour!!*

Désirée était déjà loin.

Après avoir bien raisonné avec elle-même, s'être interrogée sur l'indifférence de la petite, cet égoïsme féroce qui se dressait entre elles deux aujourd'hui, elle finissait toujours par excuser l'enfant : les mères sont ainsi jusqu'à ce que leur cœur en crève. Par contre, toute la haine de celle-ci se leva contre le maugrabin. Ce matin, en regagnant sa maison vide, elle songea que depuis qu'ils le connaissaient c'était toujours lui qui avait amené chez eux toutes les catastrophes ; qu'il fût près ou qu'il fût loin, il était mêlé à tous leurs malheurs, elle le sentait, elle en était sûre, elle

l'aurait affirmé sur le billot ; pourquoi ce terrible entêtement de Johannès? l'autre l'avait-il ensorcelé comme on le disait dans le pays? Elle pensa que le Morion, c'était le diable, et elle se signa. Il est bien vrai que Clément ne voulait pas voir clair.

L'année suivante le feu prit à sa grange pendant la nuit de la fête de la bonne Dame. On avait justement battu l'avant-veille, et engrangé toute la récolte ; avec le foin, le bâtiment était rempli jusqu'au toit. Il brûla du haut en bas, on ne retrouva sur la terre calcinée que des tas de pierres noires, des morceaux de fer, et la plus grosse poutre. Pour les pompiers, point d'eau : il eût fallu faire la chaîne jusqu'au Rhône : deux kilomètres à pic, impossible. Comble de malheur, la batteuse était restée près de la grange de Clément, les hommes devant venir la prendre le surlendemain pour la conduire dans une ferme à quelques maisons de là, qui n'avait pas battu encore.

Clément n'était pas assuré, il dut emprunter pour payer la batteuse. On peut dire que (sauf l'abandon de Justine) ce malheur-ci l'atteignait plus que tous les autres. C'est la première fois de sa vie qu'il empruntait aussi gros, ce fut pour lui une sorte de drame, presque un déshonneur, en tout cas il en eut honte. En outre, il se creusa la tête pour démêler comment le feu avait pu prendre à une grange close, isolée de la maison, où il n'était entré personne?

Le 16 août au matin, sa femme harassée, tiraillée par l'inquiétude et le chagrin après cette terrible nuit, errait encore sur le sol calciné, fouillant dans les cendres, pareille à une sorcière de suie. Elle plongeait sans mot dire, depuis le jour, ses mains dans les débris, s'y brûlait, y revenait. Enfin elle crut reconnaître, dans une poignée de ferraille encore brûlante, le pied tordu d'une lampe à essence ; triomphante, elle le mit sous le nez du Lyonnais :

— Nous n'avons pas de lampe comme celle-ci, dit-elle, *celui* qui est entré dans notre grange y a jeté cette lampe pour allumer le feu.

— Tu es folle, répondit l'autre avec lassitude. *On* n'avait pas besoin de laisser une lampe pour se faire prendre, *on* n'avait qu'à allumer et partir !...

Mais Désirée répétait : « Cette lampe n'est pas à nous... »

Clément, buté, ne voulut rien entendre, il nia même que la tige retrouvée par sa femme fût le pied d'une lampe,

il écarta Désirée avec ennui. « Les femmes ne sont bonnes qu'à vous exaspérer : si on les écoutait, on serait en guerre avec tout le monde, etc., etc. » Désirée, têtue, hochait la tête et murmurait entre ses dents : « Le Morion, le Morion... »

Quelques jours après le sinistre, Clément alla retrouver sa femme occupée aux piquets de la vigne, il triomphait. Sarraz, absent depuis un mois, était revenu ; il avait appris leur malheur, il lui avait dit : « Tu me fais grande pitié, voilà que ta récolte a brûlé et ton foin avec ton blé ; tu n'auras rien cet hiver pour nourrir tes bêtes... » Il avait offert son champ pour les y faire paître, « aussi longtemps que tu voudras, tu les reprendras à ta guise, ainsi elles ne crèveront pas de faim. » Touché de cette gentillesse, le Lyonnais avait conduit ses bêtes dans le pâturage du voisin séance tenante ; il en venait, tout glorieux d'avoir un tel ami.

Désirée, d'abord foudroyée, se mit ensuite dans une violente colère, toute sa haine lui remonta aux dents : « Si le Sarraz te prend tes bêtes, tu ne les reverras jamais, jamais, tu m'entends? Es-tu aveugle? Quand donc verras-tu ce sorcier tel qu'il est? C'est lui qui a fait notre malheur, qui a volé notre vin, étouffé nos agnelles, perdu notre fille ; c'est lui qui a allumé la grange, c'est lui qui a coupé nos noyers, et c'est toi, toi, panasse ! grand *quienque naneau!* qui lui livre ce qui nous reste... Nous n'avons plus que cela *et il le donne!...* »

La femme tremblait de rage, pleurait de faiblesse et de chagrin ; ils seraient donc toujours la risée de ce misérable sorcier de malheur, qui leur avait tout pris, même leur fille..., surtout leur fille. Son mari : un aveugle.

Cette fois encore Désirée eut raison. Mais elle ne triompha pas, car elle mourut trois semaines après l'incendie de la grange, d'un mal de poitrine.

Les pauvres gens sont lents à se faire soigner dans les campagnes : payer des visites à un médecin leur semble cruel, un luxe... Ils disent tous : « Ça attendra bien à demain ! » Quand ils se décident, les uns ou les autres, à faire « monter » le docteur, à la dernière minute, ils sont tout étonnés de ne pas être guéris sur l'heure comme le lépreux de l'Évangile.

Chez le Lyonnais aussi, le docteur « monta » trop tard. Désirée ne reconnaissait plus son mari depuis la veille, elle prit ce docteur tout de noir vêtu pour un juge, et le supplia,

dans son délire, d'aller trouver Sarraz et de lui reprendre la petite. Le curé qui était venu pour les prières, entendant ces cris, déclara ensuite qu'il n'avait jamais assisté à une mort plus terrible, et il est bien vrai qu'on entendait les sanglots du village. Clément, assis devant sa femme, tantôt écoutait hébété ses supplications, tantôt se bouchait les oreilles pour ne plus les entendre.

C'est ce soir-là qu'il commença de douter de lui-même. S'il s'était trompé pourtant? Comme tous les hommes du peuple, sa femme, malgré l'âge, lui semblait une enfant, il disait souvent : « Elle dramatise tout, » puis : « Ça n'est qu'une femme. » Il avait pour elle un gentil mépris, il pensait que le bon sens, dans le ménage, c'était lui qui le détenait, n'était-il pas le chef? Il prenait la passion de sa femme pour de la déraison ; bref, il ne l'avait jamais crue, et décidait toujours seul. Mais quand il abaissa cette nuit-là les paupières de Désirée sur ses yeux sans regard, la mort lui prêtait une majesté si grande qu'il en fut saisi, et qu'il se demanda pour la première fois si elle n'avait pas eu plus de raison que lui... Il lui sembla enfin que Désirée, qu'il avait jusque-là considérée comme une inférieure, eût subitement grandi, et que son jugement devenait raisonnable depuis qu'elle était morte. Toutefois Clément étant un homme buté, comme il y en a, ne fut convaincu que lorsque la prophétie de Désirée s'accomplit.

Or, dès le lendemain du jour où elle lui avait fait cette scène pour avoir sottement donné ses bêtes sans garantie à un homme de rien, saisi (quoi qu'il en eût) de l'indignation de sa femme, Clément avait songé à se procurer du fourrage pour le moment des pluies : ainsi il pourrait réclamer plus tôt son dépôt au Morion. Pour cela, il avait labouré en août et semé de la moutarde blanche, des navets, et même, pour avril, du seigle. La saison étant favorable, il put déjà, sans rien risquer, réclamer son bestiau à la Saint-Martin.

Il se présenta donc chez le Sarraz qui ne l'attendait point, car depuis que Désirée était morte, on ne se voyait plus. Le maugrabin prit ses grands airs, demanda à Clément ce qui l'amenait, et comme l'autre répondait simplement : « Je viens reprendre mes bêtes! » Sarraz se prit à rire, affirma que les bêtes étaient à lui, Sarraz, que tous deux avaient passé la convention ensemble le 16 août dernier,

après l'incendie de la grange, et que Clément avait bel et bien touché le prix de la vente, et même qu'il s'en était montré alors très satisfait.

Clément, au lieu de tuer Sarraz sur-le-champ, comme vous ou moi l'eussions fait, s'indigna honnêtement, répéta à Sarraz ses propres paroles : « Tu les reprendras quand tu voudras, » et enfin toutes celles que le sorcier avait prononcées trois mois auparavant. Alors le Morion le prit de très haut, ce guenilleux, nia tout, fut insolent, et pour finir jeta Clément à la porte.

Hébété, le Lyonnais rentra dans sa maison dépouillé de tout son bien. Que faire? Se plaindre au maire? A Pidoux? grand merci! Pidoux serrerait les fesses et gagnerait le large, on le connaissait : pas d'histoires. S'adresser à la justice? Il y songea, mais il n'avait pas de preuves que les bêtes fussent à lui, on ne manquerait pas de déclarer : possession vaut titre. On lui dirait même : « Tu as vendu ton bestiau après le sinistre, c'était bien naturel, ne te fallait-il pas des sous pour payer le désastre? » Que répondrait-il?

Pendant quelques jours Clément ne sortit pas de sa maison, ruminant tout cela, repassant dans sa tête les raisons qu'il avait contre Sarraz. Il en trouva cent plus fortes les unes que les autres. Pourtant Clément ne rêva d'aucun projet homicide, il ne pensait qu'à reprendre son bien par la ruse, comme l'autre avait fait pour le lui voler, il s'efforçait de trouver des combinaisons ingénieuses. Le Lyonnais raisonnait en lui-même sans colère, froidement. Sans colère, Johannès Clément? Il fallait qu'il fût ensorcelé. Qui donc l'affranchirait? Depuis la mort de Désirée il s'était mis à boire ; vraiment, boire le réchauffait, le rendait moins triste.

L'hiver s'annonçait vif. Déjà, depuis la fin d'octobre, la neige tombée sur le Salève avait refroidi les vallées, et le Rhône, qui coulait entre les talus chauves, paraissait si blanc qu'on croyait le voir transporter des glaçons.

Un soir le Lyonnais, au lieu de rentrer chez lui par la plaine, coupa au plus court à travers la forêt de sapins ; mais le brouillard étant très épais, il le regretta, car il ne pouvait distinguer le chemin et trébuchait à chaque pas sur les souches. Et puis il n'y prit plus garde, d'autres idées l'envahirent. Il venait du cimetière. Est-ce le souvenir

de sa morte qui le bouleversait à ce point? Là-bas il avait maudit le sorcier qui l'avait ruiné : il en était sûr ce soir. Il n'avait jamais voulu le croire jusque-là, mais ce soir il *savait* que le Sarraz avait fait *tous* leurs malheurs. Et en y songeant, voilà qu'il se mit à trembler. Il ne tremblait pas de peur, Dieu merci! mais de fureur, de fureur seulement, comme s'il saisissait tout cela bien clairement pour la première fois.

Oui, oui, il était dépouillé de tout, mais non point de sa force ; il était vigoureux toujours, et solide, son courage coulait dans ses veines comme du sang. Il aurait porté ce soir la mairie de Seyssel et l'église avec sa Notre-Dame ; il pensa que c'était le vin qui le rendait fort, malgré ses peines. Soudain il entendit chanter dans le chemin, à dix pas de lui. Il reconnut la voix tout de suite : c'était celle du Sarraz. L'homme venait en sens inverse, comme à sa rencontre... A vrai dire Sarraz ne l'avait pas vu, puisqu'on ne pouvait rien voir dans le brouillard cette nuit-là, c'était le hasard, voilà tout.

En entendant chanter le maugrabin, la colère du Lyonnais éclata comme l'incendie de la grange, une colère aveugle, telle qu'il n'en avait jamais eue. Toutefois il s'arrêta, retenant son souffle et sa haine, heureux, oui, heureux pour la première fois depuis la mort de sa défunte.

La voix s'approcha, devint plus distincte, encore plus distincte, bientôt même il entendit les paroles que chantait l'autre, et aussi le bruit de ses pas sur la terre molle. Enfin il fut tout près, si près que Clément sentit son souffle sur lui ; alors il ne se retint plus, et quand Sarraz le croisa, d'un revers de son bras : — V'lan ! il te l'assomma. Le Morion tomba sans crier ouf ! Vermont, satisfait, continua son chemin sans hâte, rentra chez lui et se coucha.

A l'aube, la neige s'abattit violemment sur le pays. Ce ne fut que deux jours plus tard après cette tourmente que l'on découvrit le corps du Sarraz dans la forêt, raide comme un I. Pidoux fut prévenu le premier, examina le mort, déclara que l'homme avait péri d'une congestion causée par le froid très vif cette nuit-là, et tout de suite après ; le maire signa le permis d'inhumer.

MARIE-LOUISE PAILLERON.

# les idées & les faits

## LA VIE A L'ÉTRANGER

### PRÉLUDE AUX ÉLECTIONS ANGLAISES

Dès maintenant, le redoutable point d'interrogation des prochaines élections anglaises se pose devant tous les problèmes internationaux. Plus encore, toutes les manœuvres sont déterminées par la préoccupation du scrutin du 30 mai.

Pourquoi les Soviets ont-ils évoqué le mirage du Pactole, sinon pour fournir des arguments aux adversaires du cabinet Baldwin? Pourquoi la grande liquidation financière a-t-elle été engagée avant la pleine expérience du plan Dawes, sinon pour jeter dans les discussions électorales l'évacuation de la Rhénanie et les querelles d'argent? On en a eu la démonstration frappante quand M. Snowden, ministre des Finances, travailliste d'hier et peut-être de demain, a renié la déclaration Balfour et l'accord Caillaux-Churchill. Ainsi tous les arrangements sur les réparations et les dettes sont suspendus à l'incertitude électorale britannique. Que dire alors des armements? N'est-ce pas une véritable gageure d'avoir convoqué la Commission préparatoire au milieu des polémiques passionnées et au lendemain du vote d'un formidable programme naval américain? Pourquoi la décision a-t-elle été prise au Conseil de Lugano, sinon pour jeter encore ce débat dans les balances électorales anglaises?

Le calcul se comprend quand on considère les conséquences immenses et les aléas de la partie. Si les conservateurs n'obtiennent pas une majorité nette, l'Angleterre est paralysée, soit que les travaillistes arrivent au pouvoir dans un triomphe dont l'ampleur ne laisserait pas de les embarrasser, soit que l'équilibre d'une assemblée

sans majorité livre l'arbitrage aux libéraux. L'éventualité d'une telle rentrée de M. Lloyd George n'est pas la moins troublante ni la plus invraisemblable. Tous les coups de sonde — et il y en a eu beaucoup dans ces derniers temps — signalent l'affaiblissement d'un parti qui n'a pas pu en quatre ans résoudre une crise procédant autant de l'état social anglais que du bouleversement de l'équilibre économique du monde.

Les conservateurs jouent leur dernière carte avec le budget déposé le 16 avril. Flagorneries électorales ! se sont écriés pudiquement les adversaires. Comme si les travaillistes et les libéraux se gênent pour faire de la surenchère démagogique. La vérité au contraire est que ce qu'on pourrait reprocher au quatrième budget de M. Churchill est plutôt de manquer d'éclat en se renfermant dans une discrète prudence. Songez à un ministre des Finances qui, à la veille des élections, se réserve une marge de 1 375 millions de francs. Pas un centime de rabais sur l'impôt sur le revenu et les impôts de consommation. Au contraire, une aggravation de la patente des brasseurs et des débitants de boissons. Que dirions-nous en France d'une telle réclame électorale ! La principale largesse est l'abolition de la taxe sur le thé. C'est évidemment une politesse aux électrices qui sont la grande inconnue de demain puisqu'elles ont cinq millions de bulletins de plus que les hommes. Par ailleurs, rien que quelques allégements secondaires et quelques concessions sur les prix des billets de chemin de fer, sur le développement des téléphones, une subvention de 15 pour 100 pour la construction des routes. Tout cela est moins grandiose que les 25 milliards d'emprunts pour les ateliers nationaux de M. Lloyd George. La grande idée de M. Churchill reste la réforme des taxes locales destinées à stimuler la production en allégeant les charges de l'industrie. C'est un remède rationnel mais à longue échéance. Or les Anglais vont voter demain sous l'impression de la diminution du commerce et de la persistance du chômage.

C'est pour cela, évidemment, que les conservateurs n'ont pas voulu se dérober à la tentative de reprise des relations commerciales avec les Soviets. Ils ne se sont pas fait d'illusion, mais ils ont pensé que la démonstration valait d'être tentée. La grande presse, qui ne ménage pas les critiques au gouvernement, parlait toujours des magnifiques réserves du marché russe. Trotski s'écriait narquois : « Si les Anglais attendent, les Américains auront tout pris. » Ainsi une imposante délégation de quatre-vingt-six représentants du commerce et de l'industrie a pris le chemin de Moscou. La leçon n'a pas traîné.

Les délégués ont trouvé une ville de misère. Le directeur de la Banque des Soviets ne leur a pas mâché les mots. La Russie, a-t-il dit, a d'immenses besoins. Rien que pour parer au plus pressé, il faudrait dépenser au moins 25 milliards en cinq ans. Les Soviets ne demandent qu'à se mettre au travail. Il y a seulement un petit détail qui les gêne : pas un sou en caisse. Que les Anglais daignent donc avancer les fonds, naturellement avec garantie de leur gouvernement. En quoi cela pourrait-il les gêner? Les Soviets ne sont-ils pas le modèle de la probité financière? Voilà où conduit la belle morale internationale qui passe l'éponge sur les plus cyniques escroqueries. En veine d'ironie, le bon M. Piatakoff est allé plus loin. Il y a, a-t-il ajouté, une autre petite condition. Le gouvernement britannique devra rétablir les relations politiques et rouvrir les portes à la propagande en signant le traité préparé en 1924 par M. Mac Donald. Du coup les délégués ont été bien convaincus que la pire détresse ne modifie rien à la politique de chambardement des bolcheviks.

Il ne manquait plus que d'ajouter à la démonstration l'attentat de Delhi. A la lueur tragique des bombes éclatant dans l'Assemblée de l'Inde, sous les yeux mêmes de la mission chargée de préparer la nouvelle étape de la réforme constitutionnelle, les Anglais ont entrevu ce que les Soviets entendent par la reprise de la propagande.

Cette mission Simon qui a fait deux enquêtes, de trois et de six mois, commençant par le boycottage, terminant par les bombes avec entre temps des conflits religieux, des grèves, des complots communistes, a pu mesurer le trouble profond d'un immense pays que seuls les cadres puissants de l'administration britannique préservent du chaos. S'il suffisait pour faire le bonheur de l'Inde de lui accorder le régime des Dominions, les Anglais n'auraient pas attendu les réclamations des nationalistes. Le cas est autrement complexe dans un monde où tout est confusion : races, religions, état social. N'est-ce pas un paradoxe que de prétendre fonder l'ordre sur la liberté dans un pays où les préjugés de caste gardent toutes leurs forces, où les Musulmans et les Hindous se livrent des batailles continuelles. Entre des masses illettrées prêtes à subir toutes les impulsions et une élite grisée d'idéologie et incapable de modérer ses impatiences, autant que de prendre ses responsabilités, les Anglais se sont évertués, depuis dix ans, à dégager des éléments de collaboration. Dès 1919, la loi Montagu Chelmsford a inauguré le régime de dyarchie qui est un acheminement au *self government*. Malgré le succès très relatif, on n'a pas attendu le délai de dix ans pour re-

mettre le travail sur le métier. Expérience pleine de risques que deux dangers évidents guettent. Le premier est la propagande soviétique, qui nulle part ne trouve un terrain plus favorable que dans l'Inde. L'attentat de Delhi a été provoqué par un manifeste appelant les Hindous à la lutte. Pour abattre la puissance britannique, idée dominante des hommes de Moscou, pas de moyen plus radical que de déchaîner l'anarchie dans l'Inde. Le comble serait de trouver pour cette œuvre de destruction la collaboration des Anglais eux-mêmes. Là est le second danger, le plus grave peut-être. Si le péril s'est développé malgré un gouvernement fort, qu'arriverait-il quand on verrait sortir des urnes un gouvernement prêt aux capitulations ou simplement un gouvernement bien intentionné, mais frappé d'impuissance? Quel avertissement pour les électeurs!

Et ce n'est pas le seul. Croit-on que les manifestations de l'instabilité européenne soient moins préoccupantes? Or, deux alertes viennent d'éclater simultanément en Europe centrale et précisément dans les deux pays les plus exposés aux entreprises de la revanche allemande.

En Autriche, on a vu s'effondrer soudain le pouvoir de Mgr Seipel. La crise a surpris même ceux qui ne se font pas d'illusions excessives sur les conditions d'existence de ce monstre difforme, petit corps conservateur paysan surmonté d'une énorme tête ouvrière révolutionnaire. Précisément parce que tout reste à faire pour rétablir l'équilibre du bassin danubien, même sur le plan économique, on voulait croire à la durée du pouvoir du seul homme qui s'est révélé de taille à dominer des difficultés exceptionnelles. Un témoin particulièrement averti, a expliqué ainsi l'événement : « Mgr Seipel porte la peine d'un tempérament trop doué dans un pays et dans un régime où sa valeur intellectuelle le met trop hors de pair. » Mot cruel et pourtant juste. Moins cruel cependant que certaines rumeurs d'après lesquelles le champion de l'ordre se serait vu reprocher par qui de droit de mettre un peu trop d'ardeur apostolique à mater les socialistes. Quoi qu'il en soit, il est indiscutable que c'est sur la trahison de ses propres soldats qu'a trébuché l'homme fort qui a donné jusqu'à son sang pour tâcher de faire de la nouvelle Autriche une réalité.

La situation politique est aussi simple à exposer que difficile à résoudre. La Chambre comprend 71 députés socialistes, représentant la capitale qui réunit à elle seule près de la moitié de la population du pays et qui est devenue une ville rouge. En face de ce bloc se trouvent 73 députés chrétiens-sociaux, c'est-à-dire conservateurs, représentant le parti gouvernemental et les provinces. Entre ces

deux forces, à peu près égales, il y a une douzaine de pangermanistes et 9 paysans.

L'opposition socialiste mène la lutte à outrance contre le prélat pour deux raisons. La première est que celui-ci a maîtrisé durement les graves émeutes qui ont ensanglanté Vienne au mois de juillet 1927. Il a chassé la politique de l'armée et organisé des milices bourgeoises pour contenir les gardes-rouges. La seconde raison est que Mgr Seipel voulait régler la question des loyers. Pour concevoir la gravité de ce problème, il suffit d'imaginer ce qui se passerait à Paris si les loyers continuaient d'être payés à peu près au prix d'avant guerre et si le franc au lieu de valoir quatre sous ne valait que quatorze millimes. C'est très simple : les propriétaires ne touchent même plus assez pour payer leurs impôts. Cela fait aux socialistes une réclame électorale d'autant plus remarquable que la municipalité encaisse la différence pour construire des maisons ouvrières, mais cela ruine radicalement la classe moyenne.

C'est précisément au moment où Mgr Seipel avait engagé la lutte à fond pour réformer ce système qu'il est poignardé dans le dos par ses propres partisans. Une partie des chrétiens-sociaux est lasse de la lutte. Elle espère arriver plus facilement à un compromis avec les socialistes en sacrifiant l'homme qui est la bête noire des révolutionnaires et n'est même pas soutenu par le Vatican. Les paysans se plaignent de ne pas être protégés. Les pangermanistes font grise mine à Mgr Seipel auquel ils reprochent de ne pas marquer assez d'enthousiasme pour l'annexion à l'Allemagne et de manœuvrer avec Munich contre Berlin. Devant cette levée de mécontents, le prélat a pris le parti logique : il laisse les critiques se débrouiller avec les difficultés, sachant bien que tôt ou tard on devra le rappeler, quand ce ne serait que pour réparer la casse. Voilà évidemment le revers de la médaille. Il peut y avoir de la casse.

Que dire alors de ce qui se passe en Pologne où nous assistons à un nouvel épisode d'une dictature de l'incertitude. Sur l'indécision du maréchal Pilsudski il n'y a plus grand'chose à apprendre. Le maréchal a été porté au pouvoir en mai 1926 par une vague de réaction populaire contre l'impuissance brouillonne des politiciens. Dans une pareille situation, il n'y a que deux partis à prendre : ou bien tâcher de régénérer la foule parlementaire, en créant une majorité d'ordre, ou bien chercher une nouvelle formule de gouvernement. L'espoir de la Pologne n'a fait ni l'un ni l'autre. Il a gouverné avec fermeté et cela a suffi pour donner au pays un brillant essor, mais il a manqué d'imagination constructive. Il est arrivé aux élections de l'an dernier sans programme, et ce qui est pis sans organisa-

tion, car on ne peut donner ce nom au bloc de collaboration qui ne forme même pas une majorité d'éléments absolument hétéroclites. Pour tenter d'abattre ses adversaires irréductibles de droite, le maréchal a fait le jeu de l'extrême gauche. Il n'a pas réussi à détruire les nationaux démocrates et il a renforcé les socialistes. Il ne restait plus qu'à ne pas même exploiter la dernière chance que laissait subsister l'impossibilité d'entente des deux groupes d'opposition. Le gouvernement n'a pas su utiliser le délai qui lui était laissé pour préparer une réforme constitutionnelle sérieuse. La crise était dès lors inévitable.

Encore faut-il l'expliquer. L'événement n'a pas été provoqué par la diète, mais bien par le maréchal Pilsudski. Celui-ci a reproché à M. Bartel, qui servait de façade, de ne pas avoir empêché la mise en accusation d'un ancien ministre des Finances, M. Czerkowitz, coupable d'avoir engagé des crédits sans le concours de la Diète. Tout le système Pilsudski est dans ce trait. Il maintient la fiction parlementaire et il ne suit pas les règles du jeu, de même qu'il accable les parlementaires de son mépris. A ce point de vue, l'article que le maréchal a publié pour provoquer l'éclat est un document saisissant. La verve rabelaisienne défie même la traduction latine. Ce qui est plus grave, le manifeste atteste un état morbide caractérisé. Ne s'intitule-t-il pas : « Diagnostic d'un malade du fond de l'œil sur le bilan de la session parlementaire. » L'homme qui garde la confiance de la Pologne s'avoue lui-même un malade. On se demande donc quelle combinaison nouvelle va sortir de son cerveau.

Le cabinet Switalski, formé le 13 avril, jour spécialement choisi parce que le maréchal a la superstition du chiffre 13, a été baptisé d'avance le « ministère des colonels ». De fait, il renferme trois personnalités d'un groupe de soldats plus politiciens peut-être que militaires. Le plus notoire est le colonel Matusewski. Un homme de moins de quarante ans, qui a louvoyé entre l'armée et la diplomatie et vient de se découvrir une vocation financière. C'est, dit-on, un grand admirateur du fascisme. Pourvu qu'il sache en dégager la leçon constructive. La Pologne en a grand besoin. Le nouveau gouvernement ne peut songer à s'entendre avec la Diète, ni à faire de nouvelles élections avec le régime électoral actuel. La seule issue est donc dans une réforme sérieuse. Il s'agit de ne pas se tromper, car le régime auquel la Pologne a fait confiance depuis trois ans et qui est sa principale sauvegarde en face d'une Allemagne ardente, n'a pas beaucoup de cartes en réserve.

SAINT-BRICE.

## *LES LETTRES*

### TROIS ROMANCIERS

Il ne faudrait pas que les mauvais romans fissent tort aux bons, et que la faveur excessive, dont une médiocre production a bénéficié, fît place à une sévérité dont pâtiraient certains talents. Au moment où le genre romanesque paraissait le plus avili, il se trouve des écrivains comme M. Julien Green, M. Roger Martin du Gard, M. Jacques Chardonne, pour montrer qu'un roman peut être un livre d'un puissant intérêt et d'une très grande valeur. Et sans même chercher à éviter l'injustice, avec le seul souci de garder, dans la production littéraire, l'ordre qui convient, il faut mettre bien au-dessus de la plupart des romans qui paraissent chaque jour des ouvrages comme *Léviathan*, *la Mort du Père*, ou *les Varais*. *Léviathan*, surtout, suffirait à prouver, s'il en était besoin, quelles ressources le roman offre à un écrivain qui veut se servir d'une aventure imaginaire pour étudier l'homme, contempler sa nature, interroger sa destinée.

Il semble que, dans *Léviathan*, M. Julien Green ait réussi le tour de force d'écrire tout à la fois une œuvre littéraire d'un art accompli et animée d'une vie hallucinante. La forme n'est pas, chez lui, une perfection qui vient orner la matière mise en œuvre. L'une fait corps avec l'autre. La pureté de l'écriture naît de la lucidité psychologique, la couleur et le ton de certaines pages tiennent à l'intensité de l'évocation poétique, l'architecture même du livre et de ses chapitres, si magistrale, est liée au mouvement et à la vie de

tout le roman. M. Green, en un mot, illustre le propos de Buffon, si souvent compris à contresens, qui fait du style l'expression la plus profonde d'une œuvre, et de l'homme même qui porte cette œuvre en lui.

C'est par cet art qu'il saisit le lecteur, qu'il l'envoûte, pour ainsi dire, dès la première page, avant de lui révéler peu à peu l'âme des personnages au milieu desquels il l'a introduit. Par le choix des détails, par leur valeur poétique, il n'évoque pas seulement un décor, mais un monde vivant, déjà baigné de l'atmosphère du drame qui va se dérouler. On n'a guère trouvé, jusqu'à présent, que dans certains romans anglais, et surtout dans le roman russe, cette puissance de dépaysement. Mais, chez M. Julien Green, le psychologue intervient presque aussitôt, et c'est à des maîtres français qu'il fait penser, quand il dégage avec l'intelligence la plus sûre l'âme des créatures que son imagination a conçues. Cette manière de passer du monde sensible à la vie passionnelle la plus intime tient à la fois des exemples donnés par Racine et par Proust. Elle est le fait d'une puissance créatrice dont un écrivain est rarement doué à ce point-là, doublée d'une étonnante intelligence du cœur.

Ainsi, le premier chapitre à peine commencé, quand nous sommes mis en présence du pauvre Guéret, nous pouvons pressentir les malheurs qu'il accumulera lui-même sur sa tête, tant son faible caractère est incapable de dominer la violente passion dont il est la proie. Il subit l'ennui d'une vie pauvre et médiocre, entre sa femme qui travaille pour l'aider à vivre, et un ménage de nouveaux riches, les Grosgeorges, chez qui il va donner des leçons à un petit garçon. Cette vie sans amour ne serait-elle pas transformée, si une belle fille le voulait, une jeune blanchisseuse, Angèle, à qui Guéret se déclare timidement? Angèle le repousse. Ce n'est pas que cette fille soit farouche. Sa complaisance est au contraire bien connue dans la petite ville, notamment parmi les habitués du restaurant Londe. Et les services d'Angèle sont précieux pour retenir la clientèle de Mme Londe. C'est ce que Guéret ne tarde pas à apprendre. Le faible devient furieux. Un jour qu'il rencontre Angèle, il l'assomme à coups de bâton, et croyant l'avoir tuée, hanté par la terreur d'être poursuivi, il massacre un vieillard par qui il se croit observé. Angèle, cependant, n'est pas morte, mais elle est restée défigurée. Elle refuse de donner le nom de son agresseur, auquel une obscure inclination l'attache. Guéret n'en est pas moins soupçonné et recherché par la police. Qui va le sauver? Mme Grosgeorges, la mère de l'enfant à qui il servait de précepteur. Mme Grogeorges est aussi une créature déçue par la vie, opprimée par des années d'ennui et d'inaction. Le crime

de Guéret l'exalte et la séduit. Elle se dévoue de tout son être à cet homme, jusqu'au moment où elle apprend qu'il aime toujours Angèle. Ivre de jalousie, elle le dénonce alors, puis se tue quand elle voit arriver les gendarmes qui vont l'arrêter.

A résumer ainsi ce roman, on n'en laisse guère subsister que l'aspect mélodramatique, alors qu'il faudrait montrer au contraire comment toute l'action est commandée par le jeu des caractères et des passions. Surtout il faudrait donner une idée des principaux personnages, si vrais et si profondément humains. Les plus intéressants ne sont ni Guéret, ni même Angèle, mais Mme Londe et Mme Grosgeorges. En Mme Londe, M. Julien Green a peint le démon de la curiosité chez une femme de cinquante-cinq ans. La clientèle de cette patronne de restaurant est moins, pour elle, une source de revenus qu'une sorte de délégation de la petite ville, qui en reflète tous les événements, qui en rapporte tous les bruits. La curiosité, qui tient tant de place dans la vie provinciale, apparaît ainsi comme un dérivatif à un désir de connaissance, sinon de possession, qui n'a pas trouvé d'autre moyen de se manifester. Il y a de l'orgueil dans la curiosité, observe La Rochefoucauld. Il y a aussi en elle un amour déréglé et beaucoup d'envie. Et là où nous ne croyions voir, de prime abord, qu'un petit travers humain, nous pouvons peut-être discerner un inquiétant composé de plusieurs péchés capitaux. Le curiosité de la femme n'est-elle pas, d'ailleurs, dans le récit de la Genèse, la cause de la chute de l'humanité? On voit quelles réflexions un caractère comme celui de Mme Londe est susceptible de suggérer. Celui de Mme Grosgeorges n'a pas moins de puissance sur le lecteur, encore que l'étude soit moins nouvelle de cette femme de quarante-cinq ans, dont une violente passion déchaîne tout à coup l'être longtemps refoulé.

Au total, ce qui demeure en nous quand nous avons refermé ce livre, c'est le sentiment troublant de nous être penché, pendant quelques heures, sur les dessous mystérieux que recouvre la vie la plus médiocre et la plus banale. Sans doute le titre énigmatique de *Léviathan* a-t-il été choisi par M. Julien Green pour évoquer cette atmosphère d'inquiétude où nous plonge la contemplation d'une vie misérable, quand nous cherchons à en comprendre le sens. En marge de *Léviathan*, se développe une méditation pascalienne sur les terribles agitations de l'âme que l'être humain dissimule sous ses aspects les plus sordides. Le monde entier, même quand il nous semble paisible et serein, roule ce torrent trouble et furieux. Vers quelle fin, et pour quelle cause? Sans que ces questions soient directement posées, ce sont des problèmes de cet ordre qui, pour finir,

hantent notre esprit, après cette exploration des plus obscurs secrets du cœur humain.

*
* *

Il nous reste bien peu de place pour parler des romans de M. Roger Martin du Gard et de M. Jacques Chardonne. Pour M. Roger Martin du Gard, l'occasion ne manquera pas de revenir à son œuvre, car les *Thibault*, dont il publie un nouvel épisode, sont loin d'être achevés. Il nous faudrait d'ailleurs nous répéter, et redire, à propos de *la Mort du Père*, ce que nous écrivions, il y a quelques mois (1), quand les deux volumes précédents ont paru. Le romancier nous fait assister à l'agonie et à la mort de M. Oscar Thibault. C'est pour lui une nouvelle occasion de produire un de ces morceaux littéraires à la mode de 1880, qui n'ont d'autre intérêt que de montrer comment les survivants du naturalisme savent prolonger, en 1929, les traditions reçues d'Émile Zola. Répétons-le, ce qui nous rebute dans de telles pages, c'est moins les détails prodigués par le romancier sur la déchéance physique du moribond, que l'impression du temps qu'il perd à vouloir peindre, sans choisir, tous les aspects de la vie. Quand l'occasion nous est donnée, comme aujourd'hui, de lire, l'un après l'autre, des livres comme *la Mort du Père* et comme *Léviathan*, la différence éclate entre les résultats du procédé naturaliste et l'effet d'une création véritable. L'observation la plus complète et la plus minutieuse ne donnera jamais qu'une image de la réalité, au lieu de l'évocation de la vie que produit le don de création littéraire. Ce n'est pas que ce don manque à M. Roger Martin du Gard, et nous le voyons se manifester avec vigueur quand, le tableau à la manière naturaliste achevé, le roman reprend son cours. Ses personnages vivent, et la preuve en est qu'ils sont modifiés par la vie. Le père Thibault lui-même, qui nous paraissait immobilisé dans une attitude, est plus complexe que nous ne pensions. Toute une partie de lui-même, qu'il avait réprimée et cachée, se découvre après sa mort à ceux qui pénètrent dans son souvenir. Il y a là un fait important, puisque ce vaste roman est l'histoire d'une famille : une famille vit de ce prolongement de l'âme des morts dans l'existence de leurs descendants. Le passé de M. Thibault prépare peut-être l'avenir de ses fils. Attendons pour connaître cet avenir. Nous l'avons déjà dit : on ne peut porter sur cette œuvre que des jugements partiels, tant qu'elle n'est pas achevée.

(1) Voir *la Revue universelle* du 1er juillet 1928.

*Les Varais*, de M. Jacques Chardonne, qui sont aussi l'histoire d'une famille, condensent au contraire cette histoire en un court volume. Et le récit est dépouillé avec soin par l'écrivain de tout incident inutile ou seulement accessoire. Un vieillard se ruine par une exploitation trop audacieuse de ses biens, qui, sous prétexte de progrès et de modernisme, fait courir les plus grands risques aux cultures et aux élevages. La propriété familiale, « les Varais », est en danger. Pour la sauver, le fils se décide à prendre en main la direction du domaine, quoiqu'il en ait toujours été tenu à l'écart par son père. Son inexpérience ne réussit pas davantage. La ruine s'achève. Les Varais sont rachetés par un régisseur infidèle qui a su voler le père utopique aussi bien que le fils malhabile, et qui est la cause directe du désastre. Nous aimons, dans ce livre, la vérité avec laquelle M. Jacques Chardonne peint les rapports de la vie sociale et de l'activité individuelle. Les proverbes, qui disent tout parce qu'ils vont deux par deux et qu'ils se contredisent, nous enseignent tout à la fois : « Tel père, tel fils », et : « A père avare, fils prodigue. » Et tout cela est vrai, car la vie n'est pas simple. Dans le cas des Varais, le fils a cru sauver la fortune familiale en prenant le contre-pied des exemples que lui donnait son père. Il n'a pas vu que sous l'apparence de méthodes contraires, il donnait dans les mêmes fautes, parce qu'il était également incapable de se méfier de ses ennemis et de bien connaître les hommes. Mais se connaissait-il lui-même? La philosophie la plus ancienne nous rappelle que c'est là le plus difficile. Si nous nous connaissions, si nous voyions en nous comme nous pouvons voir notre visage dans un miroir, nous ne serions pas penchés avec angoisse sur notre destinée. Nous ne serions pas troublés par les aventures des héros de M. Chardonne, de M. Martin du Gard, de M. Green, comme s'il s'agissait d'êtres qui nous sont proches. Et les romanciers devraient renoncer à poser des problèmes qui ne demeurent aussi émouvants que parce qu'ils ne sont jamais résolus.

André Rousseaux

# LES BEAUX-ARTS

## DEUX MUSICIENS DE RACE
## BERLIOZ ET MESSAGER

Le théâtre de l'Opéra prête assez souvent le flanc aux reproches pour ne pas être loué vraiment lorsqu'il le mérite. La reprise qu'il vient de faire des *Troyens* nous console de bien des déboires. Aucune peine n'a été épargnée pour donner à cette œuvre insigne le lustre qui lui était dû : l'interprétation tout entière, les ensembles vocaux, l'orchestre et son chef, les décors, parfois même le ballet, ont été dignes de sa qualité. Une seule réserve s'impose pourtant, et non sans force : on a coupé quelques scènes, évidemment en raison de la durée déjà considérable du spectacle. Ces coupures, ainsi excusées, ne sont pourtant point justifiées artistiquement. Elles enlèvent à *la Prise de Troie* son équilibre, elles amputent l'œuvre de scènes d'un souffle épique, d'une auguste grandeur où, à l'héroïsme antique, se mêle un attendrissement presque chrétien, et si ces scènes n'ajoutent rien à l'action elle-même (ce n'est pas, au demeurant, de celle-là que l'on a cure), elles parfont l'harmonie du développement qui paraît sans elles écourté et malhabile.

On sait que *les Troyens* se divisent en deux parties d'inégale ampleur : *la Prise de Troie* qui comporte originellement trois actes et quatre tableaux, et *les Troyens à Carthage* qui comptent quatre actes et six tableaux. Sans inutiles violences instrumentales, mais avec ces rythmes puissants de la batterie où repose en germe notre école moderne, sans pathétique vocal outrancier, tout concourt dans

l'orchestre et dans les voix à une terrible majesté qui relève beaucoup moins de l'art romantique que de l'art de Gluck. Le génie de Berlioz, à qui si âprement l'on contesta le sens du théâtre, s'impose avec une telle aisance impérieuse qu'il faut un effort pour se persuader que ces pages purent jadis être sifflées. Ce génie dramatique éclate dans les scènes muettes, où Wagner est un maître, où Berlioz ne l'est pas moins. On ne peut sans émoi suivre de l'œil la silhouette brisée d'Andromaque devant qui pieusement s'écarte la foule avec ce gémissement douloureux à peine artistique qui est une merveille de sonorité chorale.

L'on n'a pas toujours tort de reprocher à Berlioz une certaine emphase, une certaine complaisance dans le sublime et, pour tout dire, son romantisme. Mais *les Troyens* montrent comment le génie créateur, quand il est possédé, sait éviter les écueils de sa propre nature. Berlioz a dédié son œuvre au « Divin Virgile » : et malgré le facile pathétique de la donnée, malgré la poésie littéraire et cruellement datée du poème versifié que le compositeur s'est proposé à lui-même, la musique, juste et sobre, ne se plie qu'aux exigences de la vérité humaine. Et là même où la « forme » tyrannique impose ses conventions (comme dans le *quintette* du deuxième tableau et le *septuor* du jardin) il y a en elle assez de passion sincère pour masquer la défaillance.

Un chef-d'œuvre de goût, de la lignée d'*Andromaque*, du rang de *Pelléas*, aussi différent, encore aujourd'hui et malgré quelques rides, des grands opéras tapageurs qu'il le fut en son temps, un témoignage pertinent du génie de la race, tels nous réapparaissent *les Troyens* de Berlioz.

* * *

La mort d'André Messager est une lourde perte pour la musique française et pour la musique tout entière. Compositeur, chef d'orchestre, critique ou directeur de théâtre, André Messager n'avait que des amis et des admirateurs, et l'hommage endeuillé que vient de lui rendre l'univers musical s'est adressé au caractère autant qu'au talent de l'auteur des *Deux Pigeons*.

C'est plaisir délicat, et déchirante mélancolie, que de feuilleter les souvenirs déjà anciens où il raconta, avec la grâce même qui marque sa musique, ses débuts dans la carrière : « Aussi loin que je puis me rappeler, je me vois penché vers un tabouret de piano et avalant avec avidité la plus exécrable musique à la mode de ce temps-là. C'était vers 1860, à Montluçon. Mes parents trouvaient cela charmant jusqu'au jour où je leur déclarai que je désirais devenir compositeur

et faire de la musique ma carrière. Mon père, spécialement, ne pouvait admettre qu'un fils de fonctionnaire (il l'était, hélas !) pût songer à exercer un pareil métier. Le sort se chargea d'arranger tout cela ou enlevant dans une tempête de Bourse jusqu'au dernier centime de tout ce que nous possédions. C'est alors que j'entrai à l'École Niedermeyer où je fis complètement mes études musicales. M. Eugène Gigout fut mon professeur de contrepoint, Adam Laussel mon professeur de piano, et Clément Loret mon professeur d'orgue. Je quittai l'École en 1874 pour remplir les fonctions d'organiste du chœur à l'église Saint-Sulpice, où je restai six ans. »

Dès cette époque, il aborda à la fois l'orchestre avec une symphonie et le ballet avec une *Fleur d'oranger*, dont les Folies-Bergère cueillirent l'innocence. C'est lui qui inaugura comme chef d'orchestre l'Éden-Théâtre de Bruxelles. Et bientôt les grâces de l'Opéra-Comique retrouvàient sous sa main tout l'éclat du dix-huitième siècle. C'est *François les bas bleus*, *la Fauvette du Temple*, *la Béarnaise*, *la Basoche*, *les P'tites Michu*, *Véronique*, *Fortunio*, et aujourd'hui *Monsieur Beaucaire*, *l'Amour masqué*, *Passionnément*, *Coups de roulis*. Opérettes, disent les dictionnaires. Mais ce ne sont pas des opérettes ; ce sont des comédies musicales, où la comédie, avec son esprit, sa tendre délicatesse et ses subtilités est tout entière dans la musique. Elles vivront encore, comme vivent toujours les opéras-comiques de Gluck.

Elles vivront parce qu'elles auront gardé la jeunesse. Ce fut le secret de l'art, ce fut le secret du caractère d'André Messager. Bien rares sont les musiciens qui, comme lui, ont toujours su renouveler leur sensibilité avec chaque génération montante. Lisez sous sa plume le récit des répétitions et des premières représentations de *Pelléas* auxquelles présida André Messager, et vous y verrez tout ce que peut recéler de flamme une âme qui vibre à toute forme de beauté neuve ou rénovée. N'est-ce point lui qui, septuagénaire, tint à honneur, il y a quelques années, de diriger les ballets des nouveaux Jeunes, *les Biches* de Francis Poulenc, *les Fâcheux* de Georges Auric? Ce musicien était un homme. Ce vétéran était un jeune homme. C'est comme lui que nous devrions tous vieillir, et mourir, sans disparaître.

André Cœuroy.

# *CHRONIQUE DE LA QUINZAINE*

## JÉROME ET JEAN THARAUD

*Les Tharaud sont originaires du Limousin comme le Siegfried de Giraudoux, qui retrouva le sens de sa race et le rythme de son idiome natal dès qu'une jeune femme lui révéla qu'un chien fidèle l'attendait dans un enclos étroit où fleurissaient des roses. Il semble que le secret de cette province soit de modeler si parfaitement l'âme de ses enfants selon ses calmes perspectives qu'aucun événement ne parvienne à détruire ce paysage sentimental et que sous le flux des grands voyages et des petites mésaventures, il ressurgisse toujours identique, verdoyant comme la Corrèze, calme ainsi que les châtaigneraies des plateaux, recueilli et discret, à l'image de la petite ville d'Uzerches qui, d'une tour à mi-coteau, veille également sur la fuite d'un torrent et du temps.*

*Cette « présence » une fois constatée, l'existence et l'œuvre des Tharaud se déroulent harmonieuses, aussi étroitement enlacées que leur collaboration fraternelle. Nous trouvons Jean et Jérôme rue Soufflot, autour de l'Odéon, et errant par les allées du Luxembourg. Tandis que Jérôme tournait dans la cour rose du collège Sainte-Barbe en attendant l'examen de l'École normale, Jean préparait l'inspection des Finances, et Péguy tombant dans la cour rose de Sainte-Barbe marqua l'existence de Jean comme celle de Jérôme. Le socialisme du futur directeur des* Cahiers de la Quinzaine *contenait assez d'effusions lyriques et de bonne volonté pour ne pas effrayer deux jeunes hommes avides d'idées généreuses et sans doute de ces paradoxes faciles que l'esprit universitaire recèle en abondance. Ils devinrent socialistes, mais sans violences doctrinaires et leur activité dreyfusarde se nuança d'un certain éclectisme qui provenait probablement d'une sourde méfiance ances-*

*trale envers cette action désordonnée et destructrice. Le Limousin réapparaissait sous les doctrines de la République des Professeurs. Les cloches de la cathédrale de Limoges tintaient entre les périodes de Jaurès tandis que le paysan sur son sillon souriait de ces utopies qui, ne semant que le vent, ne récolteront que la tempête.*

*Pourtant ils étaient aussi sincères dans leurs convictions de cette époque que tenaces dans leurs amitiés. Quand Jean quitta la rue d'Ulm et accepta le poste de lecteur à l'Université de Budapest, ce fut chez Jérôme, rue des Fossés-Saint-Jacques, que s'installa Péguy après sa déconfiture de la librairie Bellais. Ce départ devait déterminer également le voyageur et le sédentaire, de même que l'exemple de Péguy évoluant vers l'ancienne fidélité chrétienne traçait pour les deux frères le chemin du retour aux disciplines héréditaires.*

*Aussi, en retrouvant Paris après son séjour en Europe centrale, Jean entendit le démon du Limousin chuchoter à son oreille qu'en étant toujours en voyage on finit par n'être ni de son pays ni d'ailleurs. Peu après, les Tharaud entrèrent chez Barrès. Et, symbole des résidences, nous les verrons abandonner le quai Voltaire pour habiter Neuilly et se rapprocher davantage du poète de la terre et des morts. Ainsi, par un singulier retournement, sans renier l'apôtre qui, sous sa pèlerine, emportait leur jeunesse, ils se ralliaient au grand artiste qui, parti de l'égotisme, avait découvert les vertus de l'acceptation. Aux rêveries collectivistes de la jeunesse allait succéder la hautaine séduction d'un individualisme qui s'efforçait d'intégrer une plus vaste expérience.*

*La discipline barrésienne, méthode individuelle et volontaire, garde en son fond quelque chose de desséchant et de tendu. Mais le climat de poésie que la Lorraine fournissait à leur maître fit ressurgir en eux le fugitif appel du Limousin natal et plus qu'aux idéologies où cette âme se conquérait dans l'effort, ils furent sensibles à ce réalisme lorrain qui devait les ramener au goût du picaresque, à la joie de l'observation gratuite, à la curiosité des hommes vivants. On retrouve le vieil instinct des bergers nomades et des rouliers, dans cet appel qui entraîna les Tharaud sur les chemins de l'univers. Ne se satisfaisant plus du souvenir des ghettos galiciens, ils parcourent le Liban, l'Atlas, le Sénégal, le Niger. A* la Maîtresse servante, *à* Dingley l'illustre écrivain, *succédèrent* l'Ombre de la Croix, Quand Israël est roi — *l'observation des* Fêtes arabes, *les randonnées à la suite* de Samba Diouf. *Mais, tandis qu'ils allaient à travers le monde juchés sur la croupe des mulets, emportés par les sleepings, l'automobile ou l'avion, le démon du Limousin ne cessait de leur défendre de devenir des cosmopolites et leur rappelait que, la terre étant ronde, tout chemin ramène à cette frontière du Limousin et du Périgord où ils naquirent. Ainsi les Tharaud*

*visitèrent les contrées lointaines avec une âme, non seulement française, mais provinciale et que hantaient les souvenirs de notre histoire, tels que cette* Tragédie de Ravaillac *ou cette* Chronique des frères ennemis *qui évoquent le dur passé de notre race.*

*Pour ordonner leur butin, le mettre en forme, les Tharaud se sont installés à Versailles, ville où la province prend une dignité royale et dont les jardins semblent soumis aux lois de l'intelligence humaine : elle satisfait au classicisme de leur art. Mais, pour la méditation, ils n'aiment rien tant que faire retraite en Bretagne, dans ce pays des bords de Rance, où les paysans se redressent des labours pour aller chercher sur la haute mer le sel de l'aventure et reviennent chaque automne vers la maison où l'on naît, où l'on rêve, où l'on meurt. Néanmoins Versailles reste leur ville; elle représente le triomphe de cet humanisme dont ils sont imprégnés. Pas plus que Versailles n'est la ville fictive des jets d'eau et des quinconces, l'humanisme ne consiste dans des règles figées, des principes didactiques et des traditions mortes. De même que la cité royale représente une leçon d'architecture, l'humanisme est une leçon de vie, une manière d'être. Il règne dans un sourire d'aïeule, un regard de paysanne, il émane des maisons et des champs mieux que des livres. C'est grâce à cet humanisme héréditaire qui leur vient du pays limousin, que les Tharaud purent traverser sans risque les allées du Luxembourg, toutes bruissantes de confuses songeries esthétiques, la Sorbonne socialiste et dreyfusienne, se mêler au délire des ghettos, prendre leur plaisir aux beautés de l'Islam et parcourir le monde des hommes et celui des idées avec la sérénité d'un touriste qui conserve ses habitudes et considère les mœurs des étrangers avec curiosité, mais sans envie.*

*C'est encore ce même humanisme qui leur permettrait de dire comme Emil Ludwig : « La littérature ne m'intéresse pas, » car jamais ils ne se confessèrent, jamais leur cœur, leurs sentiments ne devinrent un thème littéraire. La plus rare pudeur se mêle à leurs souvenirs, qu'ils n'évoquent que pour exalter l'amitié. Il semble même que l'anecdote ne parvient pas à les intéresser pour elle-même.* La Maîtresse servante *reste leur unique œuvre d'imagination, encore toute objective, et l'histoire de Dingley, qui étudie un cas général mêlé à un drame collectif, contient l'observation d'une personnalité réelle. Les Tharaud ne subissent que l'attrait des collectivités, n'écoutent que l'âme d'une race, d'un peuple, ne décrivent une contrée que dans ses perspectives. Leur éloignement de la fiction romanesque et leur oubli d'eux-mêmes leur font une figure originale dans les lettres contemporaines; leur œuvre est tout ensemble une grande enquête faite de mains d'ouvriers et une analyse impartiale du temps présent. C'est ce qui confère à leur talent sa plus pré-*

*cieuse originalité. Ne pourrait-on pas l'attribuer à cette « présence » du Limousin?*

★★★

## Le Théâtre : *De Topaze à Marius.*

Le fait important de l'année théâtrale, à moins qu'il ne survienne un de ces chefs-d'œuvre sur lesquels il est prudent de ne pas compter, aura été la consécration du talent de M. Pagnol. Il était encore dans cet escadron des jeunes à qui l'on est indulgent à la limite du possible, quand le succès de *Topaze* vint le mettre hors de page. Il avait dans ses cartons une seconde pièce, naturellement les théâtres la lui ont demandée, et non moins naturellement il l'a donnée à l'un d'eux. Destin qu'on pouvait présager, elle a fait courir le public et gronder la critique.

Le public est venu d'abord parce que la pièce était de l'auteur de *Topaze*, ensuite parce qu'elle lui donnait au moins autant de satisfaction que *Topaze*, fût-ce pour des raisons différentes. La critique a mis un frein à l'enthousiasme pour toute une gamme de raisons. Deux succès en quelques mois, et des succès de cette ampleur, c'est trop de bonheur. Et puis ensuite, après un succès, l'homme attend un miracle. Enfin, on a jugé le genre de *Marius* inférieur à celui de *Topaze*, ou pour employer une expression qui ne vaut pas mieux que le jugement qu'elle énonce, on a dit que *Marius* n'était pas de la même classe que *Topaze*.

Il est vrai que le sujet de *Topaze* est sinon plus haut ou meilleur, du moins d'un intérêt plus âpre que le sujet de *Marius*. Il est vrai que *Topaze* annonce plus de vigueur et une veine satirique d'autant plus précieuse qu'elle est rare. Moins vif et accusé, *Marius* est mieux fait, et mieux réussi dans son genre que *Topaze* dans le sien. *Topaze* promettait un excellent auteur comique, dans *Marius* cet auteur a rempli son dessein. C'est pourquoi l'on peut dire que *Marius* établit plus sûrement que *Topaze* l'évidente vocation de l'auteur pour l'art dramatique.

On lui a reproché d'avoir passé, dans *Marius*, à côté de son sujet, mais lui-même a défini ce qu'il avait voulu faire : dérouler une action dans un milieu. Cette définition est fort bonne. Le milieu est celui du public marseillais, que M. Pagnol connaît bien puisqu'il est compatriote de ceux qu'il peint.

L'observation qui nourrit cette peinture n'est peut-être pas très originale ni profonde, du moins elle est vive, sans prétention ni méchanceté, pleine des plus aimables qualités d'entrain, de saveur, de belle humeur et d'honnêteté. N'eût-elle que ces deux seuls mérites, on se réjouirait déjà du succès de la pièce : elle est gaie et elle est honnête. Les petites gens qui y figurent ont des faiblesses,

des travers, des ridicules ; s'ils pèchent contre la morale ils le savent, et quand on leur parle du cœur et de l'honneur, ils entendent. A la bonne heure. Trop souvent, sur les scènes parisiennes, des auteurs étrangers à notre race montrent des individus et une société à qui ces notions sont étrangères. Personnages et auteurs, avec M. Pagnol nous sommes à Marseille, entre Français de France.

Aussi bien le reproche d'avoir passé à côté de son sujet pour s'attarder à ces légères caricatures est injustifié. Sans doute il se plaît à ces amusements d'une facilité relative. Sans doute il peut encore apprendre, si fort soit-il déjà, à resserrer et à élaguer. Mais s'il avait présenté son action centrale à nu, ce n'était plus une comédie, c'était un drame, et disproportionné avec les sentiments mêmes qui sont en jeu et les personnages qui les éprouvent.

Il s'agit d'un garçon qui aide son père à tenir un café sur le vieux port de Marseille, et qui est pris entre deux passions : l'amour d'une femme et l'amour de la mer. Ce sédentaire voit tout le jour partir les navires et les marins, tout le jour il entend parler des flots, des horizons, des traversées, des pays fabuleux, et il ne connaît les voyages que par la tentation. Il lui suffirait de traverser le quai pour partir à son tour vers tout ce dont il rêve. Mais il est retenu par une jeune fille, qu'il aime et qui l'aime. Passion contre passion, ce serait un bon ressort, mais le meilleur de tous est passion contre devoir, et c'est celui que M. Pagnol tend au milieu de la pièce : la jeune fille se fait volontairement séduire pour retenir Marius : celui-ci est à présent engagé d'honneur. Seulement, un jour, elle l'entend dire qu'il reste par devoir, et qu'il ne pourra jamais être heureux s'il ne fait que désirer ce dont il rêve et qu'il ne connaît pas. Alors, c'est elle qui se sacrifie, et qui le pousse à partir, qui l'y amène avec des ruses de femme, presque sans qu'il s'en aperçoive. Car une fille du peuple sait, chez nous, être cornélienne.

Seulement, si M. Pagnol ne l'avait enveloppé dans la légère comédie, un tel sentiment eût pu paraître outré chez cette petite fille. Car, si profond que soit son chagrin, elle a la vie devant elle. Sans doute, chagrin d'amour dure toute la vie. Mais parfois aussi l'on se console. C'est pourquoi M. Pagnol a bien fait de ne pas vouloir nous faire croire à des sentiments excessifs chez son petit monde : il lui prête des sentiments nobles, et c'est très beau et très bien ainsi.

Au résumé, M. Pagnol est maintenant, parmi les jeunes auteurs, celui qui manifeste le plus de qualités et de qui l'on attend le plus. Ni M. Sarment, ni M. Passeur n'ont su si vite conquérir à la fois le grand public et le suffrage de ceux qui font les difficiles. Les plus sourcilleux seront au moins contraints d'admettre que M. Pagnol plaît sans blesser ni la morale, ni la délicatesse, ni le goût littéraire. Ce n'est déjà pas rien. Savoir jusqu'où il montera, l'avenir apportera la réponse.

LUCIEN DUBECH.

# LES FAITS DE LA QUINZAINE

Au Comité des experts. — *Le docteur Schacht adopte une procédure dilatoire.*

*Ayant reçu le mémoire des quatre puissances créancières de l'Allemagne et celui des États-Unis, il demande des explications plus détaillées et des chiffres* (4 *avril*).

*Les créanciers procèdent à une nouvelle révision de leurs revendications* (6 *avril*).

*Le docteur Schacht déclare alors que les chiffres ne correspondent pas aux réductions annoncées sur le plan Dawes.*

*On se remet au travail. On tombe d'accord entre créanciers. Le* 13 *avril, un mémorandum est remis au docteur Schacht. Après un certain nombre d'abattements, le total de l'addition présentée à l'Allemagne se tient un peu au-dessous de l'annuité maximum du plan Dawes.*

*Nouvelle dérobade du délégué du Reich. Au lieu de donner une réponse décisive, il demande de nouvelles précisions* (15 *avril*).

*Les experts alliés acceptent encore. La discussion décisive est renvoyée au* 17.

A Genève. — *Ouverture, à Genève, de la sixième conférence de la Commission préparatoire à la conférence pour la réduction et la limitation des armements* (15 *avril*).

France. — *M. Plaisant, radical-socialiste, est élu sénateur du Cher, en remplacement de M. Pajot, de même nuance politique* (7 *avril*).

— *On inaugure, à Metz, la statue du général Mangin* (7 *avril*).

— *Fin de la grève d'Halluin* (*Nord*), *qui a été fomentée par les communistes, et qui a duré sept mois* (10 *avril*).

— *M. Léon Blum est élu député de Narbonne par* 5 886 *voix contre* 5 022 *à M. Gourgon, radical, et* 845 *voix à deux autres concurrents. Il remplace M. Pélissier, S. F. I. O., décédé* (14 *avril*).

Autriche. — *Crise ministérielle. Le chancelier Seipel remet la démission du cabinet* (3 *avril*).

Pologne. — *Le cabinet Bartel donne sa démission. Le président de la République signe un décret nommant les membres du nouveau cabinet, à la tête duquel est placé M. Switalsky, ami du maréchal Pilsudski, et partisan de sa politique* (14 *avril*).

Allemagne. — *Après de longues négociations, le cabinet du Reich est remanié. Trois membres du Centre catholique font partie de la combinaison : MM. von Guérard, Stegerwald et Wirth* (10 *avril*).

A. M.

*Le Gérant :* Georges Moreau.

PARIS. — TYPOGRAPHIE PLON, 8, RUE GARANCIÈRE. — 1929. 37934.